This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 168 e. 41

THEATRE
DE MONSIEUR
L'ABBE NADAL

PIECES CONTENUES en ce Volume.

SAUL.
HERODE.
ANTIOCHUS ou les MACHABE'ES.
MARIAMNE.

Osarphis cede le Trosne d'Egypte au Prince Amenophis. Acte V. sc. Derne.

THEATRE
DE MONSIEUR
L'ABBÉ NADAL;

De l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
15 SEP 19
UNIVERSITY OF OXFORD

OSARPHIS,

OU

MOYSE;

TRAGEDIE.

Osarphis cede le Trosne d'Egypte au Prince Amenophis. Acte V. Sc. Derne.

THEATRE
DE MONSIEUR
L'ABBÉ NADAL;

De l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
15 SEP 1961
UNIVERSITY OF OXFORD

OSARPHIS,

ou

MOYSE;

TRAGEDIE.

auſſi lui rien préſenter qui ſoit plus digne d'Elle, qu'un concours d'évenemens dont l'eſprit-Saint lui-même a reglé la diſpoſition.

Oüi MADAME, *dans ces grands traits de l'accompliſſement des deſſeins du Très haut,* VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *adorera le bras qui par tant de reſſorts cachés conduit le ſecret de nos deſtinées; & dans l'enchaînement des parties du Poëme, auſſi bien que dans la préparation de ſes incidens, Elle trouvera quelque trace de l'ancien Tragique, qui ne ſçauroit manquer de faire ſon impreſſion ſur Elle, par l'Analogie ſecrette du merveilleux en tout genre avec une ame telle que la ſienne, c'eſt à dire une ame du premier ordre. C'eſt là,* MADAME, *le principe de cette juſteſſe qui regne dans toutes vos idées; de ce goût qui ſe porte rapidement ſur toutes choſes, & avec une préciſion auſſi juſte que ſi elle étoit le fruit d'une longue méditation: de là ce feu d'une imagination également brillante & reglée, ces*

traits de vivacité toûjours nouveaux, ces images ſi riantes & auxquelles pour être ſublimes, l'enjoüement même ne devient point un obſtacle; de là cet Eſprit d'ordre & d'arrangement dans l'exécution des vûes les plus vaſtes; ces reſſources de genie, qui dans les conſeils les plus importans naîtroient des difficultés même, & s'ouvriroient toûjours les voyes les plus ſimples.

Avec de pareils avantages, & ſur tout lors qu'ils ſe trouvent mêlés à la ſplendeur du ſang, qu'il eſt beau A VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *de ne ſe ſouvenir de tout ce qu'elle eſt, & de tout ce qui entre dans la dignité de ſon caractere, que pour ſe communiquer aux autres avec plus de bonté, que pour leur aider même à lui plaire, que pour leur rendre doux & leger le joug de la ſubordination, tourner en ſentimens les reſpects qui lui ſont dûs, & ne regner parmi tout ce qui l'approche, que par le charme de l'humeur, & les graces de l'Eſprit!*

Que de conſiderations puiſſantes pour aſſurer A VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *les hommages ſinceres de tous ceux qui cultivent les Belles Lettres, & dont la profeſſion eſt de diſcuter, ſi j'oſe ainſi parler, ces qualités interieures où Dieu, ſelon ſa parole éternelle, a attaché la principale gloire des filles des Rois. Déja,* MADAME, *il vous a fait trouver le prix de tant de vertus, dans la perſonne d'un jeune Prince qui dès ſa premiere campagne eſt devenu l'amour des Troupes. Elles ont dit de lui devant Kell, ce qui avoit été dit de ſon Ayeul à Steinkerque : Conti, le magnanime Conti accourut y planter un Drapeau entre le feu de l'ennemi & le nôtre, il ſe fit long-tems remarquer & preſque ſeul, parmi la foudre & les éclairs, & le ſoldat alors s'écria, qu'il voioit dans les flammes l'ame du grand Condé. Son petit fils marche à pas de Geant ſur ſes traces & lui-même vient de recueillir, dans le Prince qui lui eſt né, la plus précieuſe rétribution que le Ciel puiſſe accorder*

à une race auguſte & belliqueuſe.

Au reſte, MADAME, *de quel heureux préſage ne doit point être pour moi cette conformité qui ſe trouve entre la deſtinée de ma Piece & celle de ſon Heros ? une Princeſſe du ſang des Seſoſtris l'a ſauvé des périls où venoit de l'expoſer la proſcription générale de tous ceux de ſon âge : ce même Enfant vient en quelque ſorte ſe reproduire aux pieds de* VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *& ſon ſalut ne dépend que de ſes auguſtes regards ; puiſſe-t-elle en jetter de favorables, ſur le berceau où il eſt renfermé & qui le tient encore flottant parmi les Roſeaux du Nil !*

Je ſuis avec tout le reſpect & toute la ſoumiſſion que je dois,

MADAME,

DE V. A. SERENISSIME,

Le très-humble, & très-obéiſſant Serviteur,
l'Abbé NADAL.

PREFACE.

LES Préfaces que l'on a accoutumé de mettre à la tête des Poëmes Dramatiques, ne roulent le plûs ordinairement, que ſur l'éclairciſſement du ſujet, ſur la conduite de l'Auteur dans la confection de ſon ouvrage, ſur la réponſe aux objections qui ſe ſont élevées dans le Public contre lui & enfin ſur le plus ou le moins de libertés qu'il a priſes.

La Tragedie d'Oſarphis n'a point été joüée, quoique reçuë des Comediens, & même avec acclamations & quoiqu'approuvée d'un Cenſeur public. L'Auteur lui-même a reſpecté les conſiderations que le miniſtere a oppoſées à la repréſentation de ſa Piéce. Le reſpect des Sujets ſacrés eſt ſi grand & ſi auguſte, qu'il n'eſt préſque pas poſſible de n'en pas abuſer, & j'ai avancé moi-même dans la Préface de Saül, la premiere de mes Tragedies, » Que ceux qui ont traité de ſacrilege, » la moindre alteration des circonſtances tant » ſoit peu conſiderables de l'Ecriture ſainte, » nous ont appris par leur exemple à negli» ger quelquefois leurs préceptes.

Ce n'eſt pas que les conſiderations d'Etat ne puiſſent, ſans bleſſer la Religion, porter le miniſtere public à gliſſer un peu ſur cela & à ſe relâcher de ſa premiere ſeverité à l'égard des ſpectacles. Cette conciliation du moins à l'égard des Acteurs, ce qui revient à peu près au même, n'eſt pas ſans exemple dans des conjonctures encore plus délicates. Dans les premiers tems du Chriſtianiſme, il étoit défendu à celles des Comediennes qui s'étoient converties à la foi, de continuer dans l'exercice de leur profeſſion.

Des raiſons de politique obligerent Honorius & Theodoſe de lever cette difficulté, & l'on vit alors au ſortir du Baptême réparoître ſur la Scene pluſieurs Actrices que la ſageſſe & l'autorité des loix arrachoit des bras même de l'Egliſe. *Ad proprium Officium ſumma inſtantia revocari decernimus.*

Cette Preface de la Tragedie d'Oſarphis, dès qu'elle n'a point été repréſentée n'eſt point ſuſceptible de la même forme que celle des autres Prefaces. Je n'ai point à y repondre au Parterre, ſur tout à cette partie du Parterre, ſur qui le plaiſir & l'émotion prévalent quelquefois aux interêts des mœurs: non que le Spectateur prenne le change ſur cela autrement que par une illuſion momen-

tanée, ni que le triomphe d'un Acteur qui ſe plait à nous ſurprendre ſoit réel & durable : ſa Piece dépouillée de la repréſentation & expoſée à une lecture froide & éclairée perd bientôt des avantages qu'elle doit bien moins au genie du Poëte, qu'en general, à la corruption du cœur humain.

Je me renfermerai donc dans l'éclairciſſement du titre de ma Piece, & dans la reponſe à quelques objections particulieres de perſonnes éminemment reſpectables & qui en les faiſant, n'ont eu pour principe que la délicateſſe de leur pieté & des vûës d'une décence & d'une édification, qu'il eſt moins poſſible aux Auteurs de ſauver au Théatre, qu'au Miniſtere de lui interdire de pareils ſujets & d'abattre ſi j'oſe ainſi parler, ces Autels que quelques Poëtes éleverent inſenſiblement à l'impudicité ſous le nom & l'étendart même de la Religion.

Si je n'ai point donné à ma Piece le nom de Moiſe, c'eſt parceque ce nom Hebreu qui veut dire ſauvé des eaux eût anticipé ſa reconnoiſſance & découvert pour ainſi dire le ſecret de ſa deſtinée & que d'ailleurs les Hebreux donnoient à Moïſe avant ſa reconnoiſſance le nom d'Oſarziph ou d'Oſardiph, que pour rendre plus doux & plus conforme au

Pays, j'ai changé en celui d'Osarphis.

» On m'objecta d'abord que je me servois » du nom de Juif, quoiqu'il n'eût été donné aux Israëlites que beaucoup de Siecles » après. Je n'ignorois pas que ce n'étoit en effet que depuis la captivité, que le mot de Juif étoit devenu le nom général de la nation; mais j'aurois cru pouvoir suivre l'usage. St. Paul lui-même sous le nom de Juifs & sans aucune distinction des tems, avoit confondu toutes les Tribus, lorsqu'il avoit dit *nos natura Judæi, & non ex gentibus.* C'est dans ce même esprit que Racine fait dire à Joad dans Athalie :

N'êtes-vous pas toujours sur la montagne sainte
Où le Pere des Juifs sur son Fils innocent
Leva sans murmurer son bras obéissant ?

Cela ne m'a pas empêché d'ôter le mot de » Juifs, pour y substituer celui d'Hebreux » ou d'Israëlites: mais on ma reproché que » je mettois ceux-ci dans le nombre des » Troupes qui servoient les Egyptiens : » ce qui est entieremeut, dit-on, contre les » mœurs de cette Nation. A quoi je réponds que les Israëlites ne font point ici un corps de nation; qu'ils ne doivent être régardés que comme quelques particuliers d'entre les Hebreux, ou comme gens affidés que la pru-

dence de Jocabel avoit trouvé moyen de placer auprès de Moïſe, pour plus grande ſûreté de ſa perſonne. Si le ſervice des Troupes des Egyptiens eût ſouillé la Religion d'un Hebreu, comment concilier dans la perſonne de Moïſe, le caractere de ſa naiſſance & le commandement des Armées de Pharaon ? Que devenoit alors la délicateſſe & la pieté de Jocabel ? & s'il faut s'appuyer d'un grand exemple, Mardochée, c'eſt-à-dire celui de tous les Juifs qui étoit le plus attaché aux mœurs de ſa Nation, n'étoit-il pas un des principaux Officiers de la garde d'Aſſuerus ?

» D'ailleurs on ne veut pas que Moïſe » ignore ſa naiſſance, ſon ſort & ſa Religion, » ſa mere, dit-on, étoit toûjours auprès de lui, » & peut-on ſuppoſer qu'elle ne l'en auroit » pas inſtruit pour le garentir des fauſſes er- » reurs des Egyptiens. Il eſt bien dit dans » l'Ecriture qu'il étoit inſtruit dans la ſcience » des Egyptiens ; mais non pas qu'il fût imbu » de leurs erreurs. La providence qui avoit » deſtiné la mere de Moïſe pour ſa nourrice ; » ne l'avoit fait qu'afin de lui apprendre de » bonne heure ſa Religion. L'Ecriture ne mar- que nullement à quel âge de Moïſe ſa mere lui apprit quels étoient ſon état & ſa famille. C'eſt ce ſilence de l'Ecriture qui m'a

donné lieu de placer dans des convenances théatrales ce détail d'inſtructions qui a dû exciter dans l'ame de Moïſe tant de mouvemens différens. Il m'a paru qu'il étoit de la dignité de la Religion que Dieu rompit le ſceau qui doit avoir été mis d'abord ſur les levres de Jocabel, & qu'il déterminât lui-même le moment de la reconnoiſſance qui a ſon fondement dans la verité. J'ai pû à l'égard de cet incident me ſervir de tous mes avantages & former cet enchainement de circonſtances, qui ſi j'oſe le dire, rend le moment de ſa reconnoiſſance plus marqué & plus intereſſant.

Voici un reproche ſur lequel on a beaucoup appuyé, rien n'eſt plus indécent, continue-t-on, à me dire que d'entendre parler Moïſe des faux Dieux & de leur culte, quoique Moïſe ſoit ſuppoſé ignorer ſon état & ſa Religion. Il paroit cependant dans les premiers Actes de la piece avoir pris ſur les inſtructions ſecrettes de Jocabel de grandes idées du Dieu d'Iſraël; il n'en parle qu'avec magnificence & dans le ſublime de l'Ecriture, & au contraire c'eſt toûjours legerement qu'il parle des faux Dieux des Egyptiens. J'ai cependant profité de l'obſervation & ſupprimé totalement les endroits où il échapoit à Moïſe de faire quelque mention du culte & des Dieux du Pays.

» de Madian après avoir tué quelques Egyp-
» tiens pour la défense des Hebreux.

J'ai pris ma réponse dans Josephe livre 2 c. 5.

Le soupçon que les Prêtres Egyptiens donnerent à Pharaon de l'ambition de Moïse lui fit connoître le danger où il étoit & le porta en même tems à prendre le parti de la retraite. C'est sur le passage de Josephe que j'ai pris les motifs secrets de sa sortie d'Egypte, j'ai cru même devoir sauver à sa gloire le meurtre de l'Egyptien qu'il ensevelit dans le sable, & c'est assez de l'intrigue & du mouvement des ennemis de Moïse, pour donner au vrai denoüement de ma Piece, le caractere de cette vrai-semblance qui est une des plus grandes ressources de l'art & la Rivale même de la verité.

A l'égard de la liberté de traiter les sujets sacrés & d'en exposer les mysteres avec attachement aux regles prescrites, j'ai surtout devant moi les exemples de deux de nos Poëtes que l'on doit regarder comme les plus grandes lumieres du Théatre François. La grace elle-même dans la Tragedie de Polieucte n'agit-elle pas en spectacle pour la conversion de Pauline ?

Je vois, je sçais, je crois, je suis désabusée,
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée.
Ce n'est point la douleur que par là je fais voir;
C'est la grace qui parle & non le désespoir.

L'Esprit

L'Esprit saint ne parle-t'il pas sur la Scene, dans cette énumeration prophetique où Joad s'écrie dans Athalie,

Mais d'où vient que mon cœur fremit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit de Dieu qui s'empare de moi?
C'est lui-même, il m'échauffe, il parle, mes yeux s'ouvrent?

Après de pareilles autorités, j'ai estimé pouvoir traduire le Legislateur des Juifs sur le Théatre. Il ne me reste plus qu'à ajoûter ici, que toutes les parties essentielles de mon sujet sont tirées de l'Histoire de Josephe, des Annales de Cedrenus, & de l'Epitre de St. Paul aux Hebreux; que je ne me suis servi même qu'avec circonspection des inductions naturelles des faits & du silence de l'Ecriture; que je n'ai fait que rapprocher sous le même coup d'œil la gloire de toutes les vertus militaires de Moïse & le merveilleux de la révelation Judaïque, & que, si j'ose le dire, c'est avec quelque sorte de magnificence que j'ai rendu le sacrifice que la foi a fait dans la personne de Moïse, de toutes les richesses & de toute la gloire de l'Egypte.

ACTEURS.

MOYSE, ſous le nom d'Oſarphis, fils de Jocabel & crû fils de Thermutis Reine d'Egypte.

AMENOPHIS, Roi d'Egypte frere de Thermutis qui avoit uſurpé la Couronne ſur lui.

JOCABEL, Mere de Moyſe, autrement, d'Oſarphis.

THARBIS, Reine de Sepa & Amante d'Amenophis.

AARON, autre fils de Jocabel & frere d'Oſarphis.

PHANE'S, grand Prêtre d'Oſiris.

ISERIDE, Confidente de Jocabel.

ISMENE, Confidente de Tharbis.

ASAPH, Confident d'Oſarphis.

GARDES.

La Scene eſt à Memphis, dans le Palais des anciens Rois d'Egypte.

OSARPHIS
OU
MOYSE,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AMENOPHIS, PHANE'S.

AMENOPHIS.

E te cherchois, Phanés. Oui, c'eſt dans ce grand jour
Que tu dois me montrer ton zéle & ton amour.
Tu ſçais que Pharaon m'a donné la naiſſance,
Et qu'une injuſte ſœur ravit à mon enfance

Le Sceptre qu'après elle & l'Armée & Memphis
Contre les droits du sang vont remettre à son fils.
Il arrive. La paix vient d'être declarée
Et c'est par cette paix entre vingt Rois jurée,
Que retenant Tharbis sous un joug inhumain
D'indignes Alliés disposent de sa main.

PHANE'S.

Je sçai que par son pere en ces lieux amenée
Au lit d'Amenophis, Tharbis fut destinée.
Heritiere d'un Sceptre & fille de nos Rois,
Elle y portoit pour dot & leur gloire & ses droits.
Tout sembloit vous promettre & l'un & l'autre Empire:
Mais les tems sont changés, & si j'ose le dire,
Les exploits d'Osarphis ont séduit les esprits
Et du Trône en effet vous disputent le prix.

AMENOPHIS.

Comblé de tous les vœux que sa victoire entraîne,
La fortune entre nous peut-elle être incertaine?
Osarphis triomphant va l'emporter sur moi
Et le Peuple à genoux en recevra la loi;
Par combien de faveurs l'une à l'autre enchaînées
Le sort....

PHANE'S.

Ce grand jour doit fixer ses destinées.
Ma voix même parmi des honneurs éclatans
Doit le proclamer Roi: mais c'est où je l'attens.

AMENOPHIS.

Quoi lui-même aujourd'hui trouveroit des obstacles?

PHANE'S.

Rappellez-vous, Seigneur, cet avis des oracles
Par qui de tant d'horreurs tout le peuple surpris
Remplit Memphis de trouble & le Ciel de ses cris.
Tremble, Egypte, un enfant va naître:
De tes Rois l'ennemi fatal:
Du vil sang d'un esclave, on te suscite un maître.

Entre tes Dieux & toi l'effroi doit être égal ;
Songe à le découvrir & crains de le connoître.

AMENOPHIS.

O Ciel ! un reſte impur de ce ſang odieux
Menaceroit encor & l'Empire & nos Dieux ?
Cet arrêt ſi ſanglant que donnerent nos Peres,
Loin d'en borner le cours accroîtroit nos miſeres ?
Et ce fatal enfant à leurs coups échapé...

PHANE'S.

N'en doutez point, Seigneur, cet eſpoir fut trompé
Et l'Egypte a perdu le fruit de ſes vengeances.
Je ne ſçais quel demon, quelles intelligences
Au deſtin d'Iſraël ont prêté leur appui ;
Mais quant à cet Hebreu qu'on nous cache aujourd'hui,
Envain ſur ſes Tribus mon ſoupçon ſe promene,
Toûjours au même objet ma terreur me ramene.
Du Superbe Oſarphis l'ami, le compagnon
Et de tous ſes conſeils l'ame...

AMENOPHIS.

Qu'entens-je ? Aron !
Lui cet enfant ?

PHANE'S.

Autant que ce ſoupçon m'éclaire,
Non, je ne le vois point comme un homme ordinaire :
Je ne ſçai quel orgueil ſe mêle à ſa vertu ;
Les malheurs d'Iſraël ne l'ont point abbattu.

AMENOPHIS.

Oui, Phanés, ta querelle à la mienne eſt pareille.
Un Hebreu d'Oſarphis aura lui ſeul l'oreille,
Tandis qu'ici prêtant ta voix aux immortels,
On t'oſe reléguer aux pieds de leurs Autels ?

PHANE'S.

C'eſt dans ce jour auſſi, qu'avec la voix publique

SCENE III.

JOCABEL, ISERIDE.

JOCABEL.

Iseride, pour nous dans ce climat barbare,
Tu crois donc que du Ciel la faveur se declare:
Qu'à ses exploits brillans, je puisse me flatter?
Qu'au Trône de l'Egypte, Osarphis va monter.
Non, tu n'ignores point quel trait dans son bas âge
D'un sort bien différent nous forma le préſage.
Le Roi dans des transports qu'il ne comprenoit pas
Admiroit son enfance, il le prit dans mes bras,
Le baigna de ses pleurs, & de sa main lui-même
Sur son front foible encor posa le Diadéme.
Sans doute de mon fils, Dieu conduisoit l'esprit.
Tout à coup enflammé de honte & de dépit
Et tournant ses regards vers le séjour celeste,
On lui vit arracher cet ornement funeste,
Le fouler à ses pieds, & dans l'ame du Roi
Jetter subitement & le trouble & l'effroi.
Mais toi-même tantôt n'as-tu pas dû comprendre
Ce que Phanés ici m'a voulu faire entendre?
La nature & le sang promts à se revolter
M'apprennent qu'un orage est tout prêt d'éclater.
De ce fils aujourd'hui toi seule as connoissance,
C'est toi-même....

ISERIDE.

Je sçai qu'il vous doit sa naissance;
Que des flots en courroux Moïse préservé
Sous le nom d'Osarphis alors fut élevé
Et que de Pharaon la vertueuse fille

Comme

Comme un enfant divin l'admit dans ſa famille.
Tout le favoriſoit, veuve de Thermeſtris,
Au berceau même alors elle perdit un fils;
Et dans l'eſpoir ſecret d'adoucir ſa diſgrace
Oſa ſubſtituer Oſarphis à ſa place.
Plus éblouïe encor de ſes derniers exploits
Memphis croit voir en lui le pur ſang de ſes Rois.
Aron eſt de retour, vous l'avez vû, Madame,
C'eſt à ce fils ſi cher qu'il faut ouvrir votre ame.
Il peut ſeul en ces lieux diſſiper votre effroi;
Mais ſurtout montrez-lui ſon frere dans ſon Roi.

JOCABEL.

Il n'eſt pas tems encor & ſur ſa deſtinée
Iſeride, le Ciel tient ma langue enchainée.
Aron ſçait ſeulement par des rapports confus
Qu'Oſarphis eſt Hebreu; mais ne ſçait rien de plus:
Son pere ſur le reſte attentif à ſe taire
Oſa lui reveler la moitié du myſtere;
S'appuya dans ſa foi des motifs les plus ſaints,
Et Zaram de ſon Dieu crut ſervir les deſſeins.

ISERIDE.

Ah! s'il faut avec vous bannir toutes contraintes
Quel tems choiſiſſez-vous, Madame, pour vos plaintes?
Qu'eſt-ce qu'en vous déja la foi n'a point oſé?
Sur le Nil par vous-même un fils fut expoſé...

SCENE IV.

JOCABEL, AARON, ISERIDE.

JOCABEL.

HE' bien Aron? Memphis s'apprête à voir ſon Maître?

AARON.

Ses drapeaux ont paru, Madame ; le Grand-Prêtre
Se disposé à venir recevoir ses sermens,
Et sera bien-tôt place à vos embrassemens.

JOCABEL.

Et comment, ô mon Fils ! avec tant de miracles
Du Pere d'Israël accorder les oracles ?
Sur ce qu'il a prédit est-ce donc à Memphis
Qu'il faut chercher la gloire annoncée à ses Fils,
Et que de nos Tribus aux travaux condamnées,
Se doivent accomplir les hautes destinées ?
Memphis, quoique nous offre un jour si solemnel,
N'est pour nous que le lieu d'un exil éternel.
Aux progrès d'Osarphis, Ciel ! puis-je reconnoître
Ces augustes desseins pour qui tu l'as fait naître ?
A ces honneurs promis, ouvrage de tes mains,
Un triomphe profane ouvre-t'il les chemins ?
Je sens à tant de gloire accroître mes allarmes ;
J'arrose malgré moi ses lauriers de mes larmes ;
Et quel que soit l'espoir dont vos vœux soient flattés ;
Je crains bien moins nos maux que ses prosperités.

AARON.

Quoi, Madame, aujourd'hui votre foi s'intimide
Dans ces mêmes sentiers où son zéle vous guide ;
Et ne sentez-vous pas par quels enchaînemens
Dieu conduit à leur fin ces grands évenemens ?
Les moyens qu'il employe ont des faces diverses.
Tout nous mene à son but, la gloire & les traverses.
Hé, quoi ! de sa promesse est-il quelque garant
Plus sûr que le destin d'un jeune Conquerant
D'un Hébreu notre espoir, notre unique défence ?
L'Eternel à vos soins confia son enfance.
Si depuis qu'en vos mains on remit ce trésor,
Le Ciel n'a pas voulu lui réveler encor

Le ſecret de ſa gloire & de ſa deſtinée ;
Peut-être touchons-nous à l'heureuſe journée
Où des deſſeins d'un Dieu va s'accomplir le cours.
Vous ſçavez à quel point frappé de nos diſcours,
Oſarphis, de ce Dieu ſe retraçant l'Hiſtoire,
En admire en ſecret la puiſſance & la gloir
Sans en vouloir percer les auguſtes ſecrets,
Laiſſez-lui le fardeau de ces grands intérêts.
Contemplez quel triomphe eſt le prix de vos veilles,
Madame, & juſqu'ici par combien de merveilles,
Par quels dégrés au Trône il conduit Oſarphis.
De Thermutis, enfin l'Egypte le croit Fils,
Et cette grande Reine au moment qu'elle expire
L'affermit dans ſes droits, ſeul l'appelle à l'Empire,
Le confie à ſes Dieux, les ombres de la mort
Tiennent enſeveli le ſecret de ſon ſort.

JOCABEL.

Encor tout déchiré d'un barbare ſpectacle ;
Mon cœur ſe calme peu ſur ce fatal Oracle,
Dont le bruit nous coûta tant de ſang & de pleurs.

AARON.

Je ſçai qu'enveloppé dans de cruels malheurs,
Un Frere à peine ouvrant les yeux à la lumiere ;
A péri ſous l'effort d'une main meurtriere.
Sans cet Oracle, hélas ! cet enfant aujourd'hui
Seroit de ſa famille & l'honneur & l'appui.

JOCABEL.

Et ſe peut-il qu'aux yeux d'une odieuſe Race ;
Un Dieu de ſes decrets laiſſe voir quelque trace ?
A des Prêtres impurs & par lui rejettés,
Accorde-t'il le don des céleſtes clartés ?
J'ai cru qu'avec l'eſpoir de leur ſaint héritage ;
Des enfans de Jacob c'étoit-là le partage.

AARON.

Ne portons point si haut nos regards curieux.
Des decrets du Seigneur l'ordre échape à nos yeux.
Dès que l'esprit humain ose en demander compte;
Qu'un orgueil inquiet jusques-là nous surmonte,..
L'homme reçoit le prix de son effort altier,
Et sorti du néant, y rentre tout entier.

JOCABEL.

A vos conseils, mon Fils, c'est à moi de me rendre.
Mais du Peuple en ces lieux, quels cris se font entendre?

AARON.

C'est Osarphis, bien-tôt dissipant votre ennui....

JOCABEL *à part.*

Juste Ciel! tout mon sang se trouble devant lui.

SCENE V.

JOCABEL, OSARPHIS, AARON, ISERIDE, *suite d'Osarphis.*

OSARPHIS *après avoir fait signe à ceux de sa suite de se retirer.*

C'Est vous, c'est Jocabel! Dans ma douleur amere
Le Ciel plus doux pour moi me rend une autre mere.
Si Thermutis n'est plus, du moins dans mes douleurs,
Qui lui ferma les yeux peut essuyer mes pleurs.

JOCABEL.

Dans ce cruel devoir que j'ai versé de larmes!
Par vos vertus, Seigneur, j'ai conçu vos allarmes.
Je sçais en de tels coups tout ce que l'on ressent,

Et ce qu'éprouve alors un cœur reconnoiſſant.

OSARPHIS.

Sa mort m'a dérobé le fruit de ma victoire.
Le Ciel n'a pas voulu dans le cours de ma gloire
Que des Peuples vaincus, des Rois humiliés,
Je puiſſe dépoſer la dépouille à ſes pieds.
Mais je puis m'acquitter d'un reſpect légitime.
De la Reine pour vous je ſçais la haute eſtime,
Et rendre à vos vertus leur véritable prix,
C'eſt honorer ſa cendre & calmer mes eſprits.

JOCABEL.

Ah! Seigneur, les grandeurs que le Ciel vous diſpenſe,
Vos triomphes, ſes dons, voilà ma récompenſe.
Et quel objet pour moi plus doux, plus glorieux
Pourriez-vous en effet préſenter à mes yeux?
S'il eſt quelqu'autre vœu qu'au Ciel mon ame adreſſe,
Vivez, honorez-moi d'une égale tendreſſe;
Contente pour tout bien de rappeller le cours
Des ſoins que m'a couté le ſalut de vos jours,
Laiſſez en liberté ma joye & mes allarmes,
Et ſouffrez mes conſeils, & quelquefois mes larmes.

OSARPHIS.

Ah! des tranſports ſi chers, ces pleurs verſés pour moi,
Vos conſeils, ſont autant de gages de ma foi.
Je ne ſçai .... mais les ſoins d'une amitié ſi pure
Uſurpent dans mon cœur les droits de la nature;
Et l'honneur qui m'attend ne ſçauroit me flatter
Qu'autant que ma tendreſſe en peut mieux éclater.

AARON.

Dans ce nouveau dégré de gloire & de puiſſance
Portez ailleurs, Seigneur, votre reconnoiſſance.
Parmi tant de hazards & de périls preſſans,
Eh! qu'auroient fait pour vous nos ſecours impuiſſans!

Ce n'eſt point au combat vos troupes animées,
Ni vos propres efforts, c'eſt le Dieu des Armées,
Le Souverain des Rois, le ſeul être immortel,
C'eſt le Dieu des Hébreux, celui de Jocabel,
A qui doit Oſarphis, ſa gloire & ſa défence:
Vos conquêtes, Seigneur, annonçoient ſa puiſſance,
Par lui les Nations ont péri ſous vos coups:
Vous ſerviez ſes deſſeins, il combattoit pour vous.

OSARPHIS.

Aron, qu'oſez-vous dire?

AARON.

Ah! ſur ce grand myſtére,
Si Jocabel & moi nous avons ſçu nous taire,
Si juſqu'à vous encor il ne s'eſt point tranſmis;
Sur nos lévres, Seigneur, le doigt d'un Dieu fut mis;
Et cette vérité dont votre ame s'étonne
Pour ſe faire écouter vous attendoit au trône.
Et vous parlant du ton dont elle parle aux Rois,
Va dans un ſi beau jour reprendre tous ſes droits.

OSARPHIS.

Du culte d'Iſraël j'ai percé les myſtéres.
Je ſçai de votre Dieu tout ce qu'ont dit vos Peres;
Que dans les tems marqués dans ſes decrets divers,
Un ſeul mot de ſa bouche enfanta l'Univers;
Fit mouvoir à ſon gré ſa puiſſance ſecrette;
Que la terre, dit-il, ſe faſſe, elle fut faite.
Le jour perça la nuit. Adoré des humains,
L'Aſtre qui luit ſur nous fut un jeu de ſes mains;
Sa voix forma des cieux l'éternelle ſtructure,
Et du ſein du néant fit ſortir la nature.
Mais de pareils diſcours demandent d'autres tems:
Aron vous aura dit quels exploits éclatans,
Déja m'avoient ſoumis toute l'Etyopie,
Sous quels débris ſa gloire étoit enſevelie.
Seba de tant d'efforts le redoutable écueil,

Où des Rois mes ayeux s'alla briſer l'orgueil,
Seul eſpoir de Tharbis s'eſt rendue à mes armes,
Prémices d'une paix qui finit tant d'allarmes.
Son hymen doit bien-tôt en ſerrer les liens:
Je l'épouſe, & le Ciel joint ſes Etats aux miens;
Elle arrive en ces lieux & dans vos mains remiſe...

JOCABEL.

Aux vœux d'Amenophis depuis long-tems promiſe,
Au joug d'un autre hymen croit-on la diſpoſer?

OSARPHIS.

Sur la foi des traités on peut s'en repoſer.
Dans votre appartement il eſt tems de vous rendre.
Chargez-vous des honneurs qu'elle a droit de prétendre.
Et moi ſuivi d'Aron je vais dans cet inſtant
Me préſenter aux yeux d'une Cour qui m'attend.
Heureux ſi déplorant le trépas d'une mere
Je répands ma douleur dans les bras de ſon frere!

JOCABEL.

Ah! craignez bien plûtôt que ſes prétentions
Ne replongent l'Egypte en ſes diſſentions;
Qu'appuyé de Phanés ſon aveugle imprudence
N'écoute trop un ſang né pour l'indépendance.

OSARPHIS.

S'il croit avoir pour lui l'avantage des Loix,
L'Egypte en moi du moins voit le Fils de ſes Rois:
C'eſt peu que de leur Trône excitant mon audace,
L'Ombre de Thermutis y marque encor ma place,
Fier du débris pompeux de cent murs abattus
Un grand cœur peut compter ſes droits par ſes vertus.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

THARBIS, ISMENE.

THARBIS.

C'EST ici le Palais où je fus amenée,
Où dans le doux espoir d'un auguste hymenée,
D'une pompeuse Cour j'attachois tous les yeux.
Déja l'Egypte entiere en rendoit grace aux Dieux;
Mais chere Ismene, hélas! la fortune contraire
M'enleva tout à coup cet espoir & mon pere;
Son trépas imprévû changea tous les traités,
Et les troubles derniers en furent excités.

ISMENE.

Dans ce même Palais, ainsi donc la fortune
Jette encore à vos pieds une foule importune?
Le Ciel vous y destine aux honneurs souverains;
Il vous unit au sort du plus grand des humains,
Par vous cent Rois vaincus sortent de l'esclavage,
D'une éternelle Paix vous devenez le gage,
Lorsque de Thermutis en épousant le Fils...

THARBIS.

Tu ne me parles point encor d'Amenophis.

A l'offre de ſa main crois-tu que deſtinée ;
On diſpoſe de moi quand je me ſuis donnée ;
Que bravant leur pouvoir tant de fois atteſté,
Je démente les Dieux qui me l'ont préſenté ?
Me voici dans Memphis : j'ignore encore Iſmene
Ce qu'y prétend de moi le Deſtin qui m'amene ;
Mais du moins ne crois pas que mon cœur combattu
Juſqu'à trahir ma gloire abaiſſe ma vertu.
Quelques maux que ſouvent un noble orgueil s'apprête,
On ne m'obtiendra point à titre de conquête.
Je ſçaurai m'affranchir d'un injuſte pouvoir,
Et ne connoître ici de loi que mon devoir.
Ne crois pas toutefois qu'un aveugle caprice
Aux exploits d'Oſarphis faſſe quelque injuſtice ;
Que mes reſſentimens regnent aſſez ſur moi
Pour ne lui rendre pas tout ce que je lui doi.
Toi-même juge mieux du traſport qui m'anime.
La haine en moi pour lui n'ôte rien à l'eſtime.
Cette même fierté, pour te dire encor plus,
S'applaudit de ſa gloire, & croît par ſes vertus.

ISMENE.

A l'hymen d'Oſarphis par le ſort réſervée,
Songez que ſur ſes pas dans Memphis arrivée ;
Le Héros doit bien-tôt vous conduire à l'Autel.
Qu'attendez-vous ? du moins paſſez chez Jocabel.

THARBIS.

J'y conſens ; mais envain tout fléchit devant elle,
Ne crois pas qu'en ces lieux ſoumiſe à ſa tutelle,
J'aille lui déférer par delà mon devoir.

SCENE IV.

OSARPHIS, PHANE'S, ASAPH, *Assistans de la Cérémonie.*

PHANE'S.

DIgne Fils de nos Rois
La mort de Thermutis, & nos Loix souveraines
De ses vastes Etats, te remettent les Rênes.
Mais de la Royauté quand tu ceins le Bandeau,
Autant que sa splendeur connois-tu son fardeau?
Ne crois pas qu'abusés du pouvoir qu'elle donne,
Tous les cœurs à l'envi volent autour du Thrône,
Ni que le Ciel au Sceptre attache un bien si doux,
C'est souvent un présent que nous fait son courroux;
A ce superbe joug mesure au moins tes forces.
La Couronne n'a plus de puissantes amorces,
Pour qui de mille soins justement combattu,
Veut autant que ses droits consulter sa vertu.
Je vais te revêtir de la grandeur suprême,
Maître d'un Peuple entier, deviens-le de toi-même.
Songe que l'équité doit régler tes conseils;
Qu'entre ton peuple & toi les devoirs sont pareils;
Que le Ciel vous a fait dépendre l'un de l'autre.
Ta puissance te lie, & ton droit est le nôtre,
Et cet ordre sacré d'une immuable loi,
Ne peut agir sur nous, s'il ne regne sur toi.
Il doit te rendre tel que l'Egypte l'espere.
Tu n'en es point le Roi, si tu n'en es le pere,
Et pour en réunir les titres glorieux,
Tiens à nous d'une main & de l'autre à nos Dieux.

Voilà le Livre saint, c'est la Loi de l'Empire;
Où de ces mêmes Dieux la Majesté respire,
Où leur esprit repose & se plaît d'habiter,
Jure-moi d'y souscrire & de l'exécuter.

OSARPHIS.

Oui, par le Ciel auteur de nos destins prospères;
J'espere d'obéir à la Loi de mes Peres:
Je sçai que le premier je dois m'y conformer.

PHANE'S.

Selon l'usage au Temple il faut le proclamer.
Mais pour le faire encor sous de plus saints auspices;
Pour rendre à tes projets les Dieux toujours propices,
Daigne entendre nos cris; un Hebreu dans ces murs,
Enfant d'un Peuple vil, & d'esclaves obscurs,
Y doit de sa valeur consacrer la mémoire,
Et de sa Nation y rélever la gloire,
Humilier l'Egypte, & par de grands exploits
Marcher impunément sur la tête des Rois:
Avec lui de son Dieu, tel fut, dit-on, le pacte.
Ordonne qu'on en fasse une recherche exacte,
Que ses jours immolés dissipent notre effroi.
Voilà ce que ton peuple exige encor de toi.
Par ce sanglant tribut viens confirmer ta gloire;
Et satisfaire aux Dieux auteurs de ta victoire.

OSARPHIS.

Je sçai que sur la foi des Prêtres d'Osiris,
D'une vaine frayeur Pharaon fut surpris.
Une sanglante loi par lui-même ordonnée,
De tout Hebreu naissant tranchoit la destinée;
Et tel, dont la pitié l'eut soustrait à la mort,
Sur lui, sur tous les siens en détournoit le sort.
Le Nil vit en courroux dans ses flots moins perfides;
Les Peres & leurs Fils devenir homicides;
Une Mere éperduë à ces objets nouveaux,

D'une tremblante main les plonger dans les eaux.
Un peuple tout entier cédoit à sa disgrace.
Et c'étoit en effet en éteindre la race,
Si bien-tôt Pharaon rejettant ses terreurs,
N'eut lui-même arrêté le cours de tant d'horreurs.
Et qu'a fait Israël à ses superbes Maîtres ?
Ne se souvient-on plus de l'un de ses ancêtres,
Que jadis parmi nous le sort avoit jetté
Entre Hebron & Sichem jeune esclave acheté ?
Que ne peut la vertu dans le cœur qu'elle inspire
Il approcha vos Rois, il gouverna l'Empire,
D'une longue famine il détourna le cours.
Hé, quel fut pour les siens le prix de ses secours !
On n'a point encor mis de bornes à leurs peines.
L'injuste autorité les accabla de chaînes,
Elle aigrit leur misere, à des tourmens nouveaux
Ajoûta le mépris pire que les travaux.
Mais dans leurs maux toujours quelque espoir se retrouve,
Et tout semble servir un Dieu qui les éprouve :
Sans que la main qui tient chacun d'eux abattu,
Tente leur patience ou lasse leur vertu.

PHANE'S.

Toi-même contre toi quelle pitié t'inspire ?
Parmi ce peuple enfin ton ennemi respire.
A l'ombre de ce Trône en secret élevé,
C'est peut-être en ton sein que tu l'as conservé.

OSARPHIS.

Le Dieu du Ciel, ce Dieu qui marche sur les nuës
Ouvre à tous ses conseils des routes inconnuës.
Dès qu'il voudra sauver cet Hebreu du trépas,
Par quels efforts, comment l'arracher de ses bras ?
Le Ciel d'ailleurs veut-il de pareils sacrifices ?
Quoi, de mon regne ici, ce seroient les prémices :
Sur la foi d'un Oracle ardent à m'engager
Dans le sang innocent je pourrois me plonger?

PHANE'S.

Des Dieux dans leurs decrets reſpecte la colere.
Garde-toi de vouloir en percer le myſtére.
Songe, dans le pouvoir dont ils t'ont revêtu,
Que le crime les ſert autant que la vertu.

OSARPHIS.

Ne ſonde point ici la Sageſſe éternelle,
Et d'accord avec toi, ſi ce n'eſt avec elle;
Miniſtres des Autels, c'eſt à toi de ſçavoir
Qu'elle eſt de tes pareils la gloire & le devoir.
Ce n'eſt point ſur leurs pas que l'orage doit naître;
A l'eſprit ſeul de paix ils ſe ſont reconnoître;
Un zéle toujours pur animant leurs projets,
Donne aux Rois des leçons & l'exemple aux Sujets.
De tes deſſeins, crois moi; j'entrevois le myſtére,
Et quant à cet avis que tu crois ſalutaire,
Sans en faire l'objet d'un plus long entretien,
Je ferai mon devoir; ſonge à remplir le tien.

PHANE'S.

Ah! je ſçaurai du moins prévenir ta vengeance.

SCENE V.

AMENOPHIS; PHANE'S.

PHANE'S.

OUi, Prince, tout dépend de notre intelligence;
Et ſans doute Oſarphis prêt à nous ſoupçonner,
A quelque coup d'éclat peut ſe déterminer.
Vous ſçavez de quel œil lui-même il enviſage
Cet avis de nos Dieux, ce terrible préſage....

AMENOPHIS.

Je reſpire, Phanés. Ton zéle & tes ſecours
Sçauront de mes malheurs interrompre le cours.
Ah! ſans prendre pour loix ſon rang ni ſon audace
Va de l'Oracle au peuple annoncer la menace.
Le peuple en ſon effroi ne connoit plus de frein :
De l'injuſte Oſarphis peins-lui le cœur d'airain,
Oſe-lui donner même une ame Iſraélite.
Et moi de mes amis j'aſſemblerai l'élite.
Du moins je puis au nombre oppoſer la vertu.
L'eſpoir dans un grand cœur ne peut être abattu;
Et ces extrémités dont tu me peins l'image,
Avec elles toujours portent leur avantage.
Non, qu'en aveugle ici je cherche à m'expoſer;
Mais on peut tout, Phanés, quand on peut tout oſer.

PHANE'S.

Le ſuccès ne dépend que de votre prudence. . . .
Vous connoiſſez la Cour, combien ſa dépendance...

AMENOPHIS.

De l'orgueil d'Oſarphis déja la Cour ſe plaint.
Autant qu'elle l'admire, autant elle le craint.
Trop de gloire lui peſe, & laſſant ſon hommage
D'un pouvoir tyrannique offre à ſes yeux l'image.
Que ſçais-je ? ſous ce joug qu'elle porte à regret
Peut-être mon malheur l'attendrit en ſecret.
Tout doit favoriſer le zéle qui le preſſe.

PHANE'S.

Le Ciel vous aſſûra des vœux de la Princeſſe :
Moi-même ici pour vous j'en reçus les ſermens :
On ſçait quel noble orgueil entre ſes ſentimens,
Quelles hautes vertus Tharbis eut en partage,
Elle eſt chez Jocabel, ſans tarder davantage,
Seigneur, il faut le voir.

AMENOPHIS.

Oſerois-je penſer
Qu'entre le Trône & moi ſon cœur pût balancer?

PHANE'S.

PHANE'S.

N'en doutez point, fidele à ſa premiere flame . . .
Mais la voici, Seigneur, je vous laiſſe.

SCENE VI.

THARBIS, AMENOPHIS.

AMENOPHIS.

AH! Madame,
Quel que ſoit le traité qui vous offre en ces lieux,
Je ne puis vous y voir ſans rendre grace aux Dieux.
Mes pleurs, mon déſeſpoir, mes regrets, mes alarmes
Dans ce moment tout céde au pouvoir de vos charmes:
J'en oppoſe l'aſpect au deſtin irrité.
Mais, hélas! Jocabel a-t-elle mérité
D'être de vos projets ſeule dépoſitaire?
Cet hymen que rompit la mort de votre Pere;
Ne vous a-t-il de moi laiſſé nul ſouvenir?
De mes propres malheurs venez-vous me punir?
L'excès de mon bonheur excita ſeul l'orage.
Mes cruels ennemis en prirent trop d'ombrage:
Au bruit de cet hymen on les vit éperdus,
Ils craignirent vos droits dans les miens confondus;
Ah! de quels déplaiſirs j'ai ſenti les atteintes!
Ce Palais doit encor retentir de mes plaintes.
Aux Autels de nos Dieux mes cris furent portés:
J'implorai leur juſtice & l'honneur des traités;
J'oſai ſemer le trouble & crus dans ma diſgrace
Pouvoir de mes amis intéreſſer l'audace.
Mais je fus juſques-là perſecuté du ſort,

Qu'on ne me permit point d'aller chercher la mort ;
Ni de remettre un cœur dans les bras de la gloire
Plein de mon deſeſpoir & de votre mémoire.

THARBIS.

Prince, raſſûrez-vous. Je n'ai point oublié
Par quels ſermens mon cœur au vôtre étoit lié.
Les Dieux dans mon malheur ſoutiennent mon courage,
Et pour les conjurer d'achever leur ouvrage,
De joindre nos deſtins par des nœuds immortels,
Tharbis alloit au Temple embraſſer leurs Autels.
Je n'aurai point en vain imploré leur puiſſance ;
Ils m'ont déja rendu le prix de ma conſtance.
Je vous revois, Seigneur, & moi-même je puis
Expoſer devant vous ma flâme & mes ennuis.
L'un de l'autre écartés, combien dans mes allarmes
Vos deſſeins, vos périls m'ont arraché de larmes !
Si c'eſt par les tourmens que ſe maintient la foi,
Nos devoirs ſont remplis. Contre vous, contre moi
J'ai vû par des ſuccès qu'à peine on pourroit croire,
S'élever l'injuſtice & même la victoire.
J'ai vû l'Ethyopie & ſes Rois réunis,
Eſclaves en ſecret du Fils de Thermutis,
Et toujours à ſon gré terminant leur querelle,
N'en aſſûrer pour moi qu'une paix plus cruelle ;
On m'en fait la victime ; un pouvoir ſouverain
Comme de mes Etats diſpoſe de ma main.
Par mon Pere, Seigneur, elle vous fut promiſe.
D'un Héros tel que lui la gloire en moi tranſmiſe,
Rendant d'un ſang ſi cher les nœuds encor plus ſaints,
Comme aux Arrêts des Dieux m'attache à ſes deſſeins :
Que le ſuccès en ſoit favorable ou funeſte,
Je les ſuivrai, Seigneur, & vous charge du reſte.

AMENOPHIS.

Ah! vos moindres désirs sont des ordres sacrés,
Madame, & c'est assez qu'ils me soient déclarés.
Ils m'ouvrent vers la gloire une route éclatante.
Commandez, & je vais répondre à votre attente.
Ou par un beau trépas terminant mes malheurs,
Au prix de tout mon sang justifier vos pleurs.
Mais, que dis-je, à travers tant d'injustes querelles,
Au sang de Sesostris des cœurs encor fideles,
Sçauront, n'en doutez point, seconder votre foi.
Mes droits vous sont connus, & Phanés est pour moi.
Ministre de nos Dieux, il approuve ma flâme.
Vous vous rendez au Temple, il y sera, Madame,
Et le peuple appellé doit l'y suivre à grands flots.
Non, que Phanés se prête à d'injustes complots.
Un plus noble motif le conduit & l'inspire.
Il s'agit du salut des Dieux & de l'Empire,
De ce grand jour enfin quels que soient les apprêts...

THARBIS.

Ecoutez-moi, Seigneur, vous agirez après.
Vous suivrez les transports de cette illustre haine.
Dans les murs de Memphis le destin me ramene,
J'y suis, tous vos malheurs, l'état où je vous voi
Sont les titres sacrés, les garants de ma foi.
La piété, l'amour, mon devoir & ma gloire,
Tout parle ici pour vous, & vous devez m'en croire.
Mais de mon sort aussi, l'ascendant inhumain
En vous donnant mon cœur suspend encor ma main.
Il est vrai que Tharbis, quoi que la paix ordonne,
Ne pouvant être à vous ne doit être à personne.
Mais il vous faut regner, & le Trône est l'Autel
Où je puis confirmer cet amour immortel,
Autorisez la foi que je vous ai donnée,
L'Amour seul peut luter contre la Destinée.
Et le Trône aux grands cœurs de si beaux feux épris,

Doit en être l'objet, s'il n'en eſt pas le prix?
Aux yeux de l'Univers lui ſeul me juſtifie:
Irois-je en ſes projets troublant l'Ethyopie,
Pour fruit de tant d'efforts, vil ſpectacle aux humains,
Sans Sceptre & ſans Etats me remettre en vos mains?
Cet Empire jaloux de ſa premiere gloire,
Des Héros de ma race aime encor la mémoire,
Sur ſon Trône affermi par leurs bras redoutés,
Me verroit avec joye aſſiſe à vos côtés.
Oſez tout pour fixer ſon bonheur & le nôtre:
Allez, pourſuivre l'un, je vous réponds de l'autre.
Où ce cœur par ma main percé de mille coups,
Prononcera bien-tôt entre Oſarphis & vous.

SCENE VII.

AMENOPHIS *ſeul.*

AH! d'un zéle ſi beau je dois du moins l'exemple.
Allons...

SCENE VIII.

AMENOPHIS, PHANE'S.

PRince, venez, & rendez-vous au Temple.
Venez, j'ai differé d'y proclamer le Roi;
Et du pied des Autels ému d'un ſaint effroi,
Au Peuple qui du Temple inonde les portiques,
J'ai rendu les ſecrets de nos faſtes antiques;
Dit que prêt à ſubir le joug d'un Etranger.

Le culte d'Oſiris, l'Empire eſt en danger.
Le Peuple que ſaiſit un effroi légitime
Auſſi-tôt à grands cris demande la Victime,
Dans ſes vœux réunis il veut le ſang d'Aron,
Le nomme; mais, Seigneur, l'Autel tremble à ce nom.
Du fond du Sanctuaire il ſort des cris funebres.
Le Ciel gronde, le jour ſe couvre de ténébres.
L'air s'allume d'éclairs. Du Nil en ce moment
Les flots ont répondu par un mugiſſement,
Et livrant nos eſprits à des terreurs plus grandes,
Les Dieux épouvantés rejettent les offrandes.
Pour implorer moi-même, & hâter vos ſecours,
Des myſtéres ſacrés j'ai ſuſpendu le cours:
Je ne ſçai; mais mon ame en ſes ſoupçons contrainte
Doute de la Victime, & porte ailleurs ſa crainte.
Dans cette incertitude où d'un peuple inégal...

AMENOPHIS.

Viens, ſuis moi, profitons de ce trouble fatal.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OSARPHIS, ASAPH.

ASAPH.

QUel que ſoit le péril, Seigneur, qui le menace
Aron ſemble ignorer encor ce qui ſe paſſe.

OSARPHIS.

Va-t'il venir ?

ASAPH.

Il vient plein d'un noble courroux.
Mais s'il faut vous le dire, il ne craint que pour vous
Et lorſque pour ſes jours votre ame eſt allarmée....

OSARPHIS.

Il ſçait que je l'attends, il ſuffit. Que l'Armée
Inſtruite du parti qui m'oſe traverſer
Aux portes de Memphis commence à s'avancer;
Qu'au tour de ce Palais à mes ordres rendue
Ma Garde Iſraëlite, Aſaph, ſoit repandue;
Digne de me ſervir ſous un Chef tel que toi
Tu vois juſqu'à quel point je compte ſur ſa foi.
Mais ſouviens-toi ſur tout d'avertir la Princeſſe.
Je veux la voir. Tu ſçais que cet entretien preſſe.

SCENE II.

OSARPHIS, AARON.

OSARPHIS.

Dans ces lieux où je viens à peine d'arriver
Vous voyez quel orage eſt prêt à s'élever.
J'entrevois le projet qu'Amenophis médite :
Non que pourtant, Aron, j'en craigne aucune ſuite:
Mais à ma gloire ici ce trouble injurieux
Peut ſurprendre Tharbis & lui bleſſe les yeux.
Songeons à lui ſauver ces ſecrettes allarmes.
Renfermons dans Seba ſes vertus & ſes charmes :
Juſqu'à ce que le Ciel ait reglé mes deſtins
Et calmé de l'Etat les troubles inteſtins.
Du moins c'eſt la remettre au ſein de ſon Empire.
Et j'ai fait choix de vous, Aron, pour l'y conduire.
Vous pouvez mieux qu'un autre adoucir ſes regrets.
Allez, j'ai déja ſçu par des ordres ſecrets
Aſſurer juſques là ſa retraite & la vôtre.
Je vous laiſſe à regret éloigner l'un & l'autre.
Mais ſans perdre en diſcours de précieux inſtans,
Je dois la diſpoſer....

AARON.

Seigneur je vous entends ;
Et connois à ces ſoins ce qui peut vous contraindre.
Ce n'eſt point pour Tharbis que vous avez à craindre.
Pour elle dans ces lieux tout conſpire à la fois.
Trop de prudence ici nous offenſe tous trois.
Ce n'eſt que contre moi que s'éleve l'envie.

Voilà l'oracle seul qui demande ma vie.
Immolez-la. Du moins, cette fatale erreur
Va de vos ennemis détourner la fureur :
Votre propre intérêt demande qu'on l'accorde.
Par là dans sa naissance étouffant la discorde,
Tout prétexte finit. Mon sang va cimenter
Lá puissance & le Thrône où vous allez monter.

OSARPHIS.

Et quels biens à ce prix pourroient jamais me plaire ?
Quel reproche à mon tour n'ai-je point à vous faire ?
Qui moi ? que jusques là de ma gloire jaloux
Le soin de la sauver retombe ainsi sur vous,
Que jusques à ce jour à l'amitié fidelle
Une aveugle terreur me rende indigne d'elle ?
Je ne sçais, sans vouloir en rappeller le cours,
Quel interêt m'anime & m'attache à vos jours,
Quel mouvement secret & m'agite & me presse,
Si j'en dois consulter ma gloire ou ma tendresse ;
Mais au seul bruit du coup que l'on veut vous porter,
J'ai senti tout mon sang prêt à se revolter.
Le Ciel me charge enfin du soin de votre vie :
Je ne souffrirai point qu'elle vous soit ravie.
En vain vos ennemis s'arment de toutes parts.
Je vais mettre entre vous d'invincibles remparts.
Leur courroux va rentrer dans de justes limites
Je vais vous confier à ces Israëlites
Qui toûjours sûrs de vaincre en combattant sous vous
Ont fondé sur vos jours leur destin le plus doux.

AARON.

Quel que soit le danger, Seigneur, qui me regarde ;
Dieu me voit, c'est assez, laissez-moi sous sa garde.
S'il faut mourir, ma mort importe à ses desseins.
Aussi bien que vos jours ma vie est dans ses mains :
Peut-être en la perdant je sauverai la vôtre.
Peut-être nos destins sont liés l'un à l'autre.

Et dans l'ordre éternel de ſes juſtes decrets
La main du Tout-puiſſant forma ſes nœuds ſecrets.
Dans tous ſes mouvemens j'adore ſa ſageſſe.
Incertain de mon ſort, mais sûr de ſa promeſſe,
J'attendrai près de vous qu'il diſpoſe de moi.
Il ne veut bien ſouvent qu'éprouver notre foi.
Cet Hebreu qui d'Aram jadis obtint la fille,
Ce Chef d'un Peuple iſſu de ſa ſeule famille,
Des Princes ſes voiſins avoit reglé les droits,
Il revenoit chargé des dépouilles des Rois.
Ses jours étoient nombreux & lui couvert de gloire
Des bienfaits de ſon Dieu rappelloit la memoire,
Quand tout-à-coup du Ciel il entendit ces cris:
Leve-toi. Qu'attends-tu? viens m'immoler ton fils,
Ce fils de ma faveur & l'objet & le gage.
Sans trop examiner où cet ordre l'engage,
Abraham dreſſe en hâte, un bucher, un Autel;
Iſac eſt à ſes pieds ceint du bandeau mortel.
La nature eſt muette ainſi que la victime;
Mais promt à couronner la foi qui les anime,
Dieu détourna le fer qu'arme un zele cruel;
Et dans un ſeul enfant ſauva tout Iſraël.

OSARPHIS

Hé bien! ſçachez du moins quel parti je vais prendre.
Tharbis que j'ai mandée en ce lieu doit ſe rendre;
Ma Garde dans le Camp va conduire ſes pas.
Ce ſera là le Temple où de mains des ſoldats
Je prétends qu'elle & moi recevions la couronne,
Où je lui jurerai la foi que je lui donne,
Où nos cœurs s'uniſſant par les nœuds les plus beaux,
Le fer étincellant tiendra lieu de flambeaux;
Et c'eſt là qu'à l'aſpect de Troupes animées
J'atteſterai leur gloire & le Dieu des Armées
Par vous, par Jocabe invoqué tant de fois.
Mais quelqu'un vient à nous. C'eſt Tharbis que je vois.

SCENE III.

THARBIS, OSARPHIS.

OSARPHIS.

M Adame, pardonnez si je vous ai mandée.
On veut troubler la paix tant de fois demandée.
De la Religion le voile specieux
Couvre ici les complots de quelque factieux.
Je pourrois cependant, quoique Phanés ordonne,
Du pied de ses Autels vous élever au Trône.
Rejetter sur lui-même un injuste courroux,
Et partager le Peuple entre ses Dieux & vous.
Mais non, & dans un Camp que la foudre environne
Venez avec ma main recevoir la Couronne.
J'y veux du moins, j'y veux confier vos attraits
Et remettre en dépôt le gage de la paix.

THARBIS.

Moi, Seigneur, que mépris des Autels que l'on brave,
Je sorte de Memphis & vous suive en Esclave?
Arrachée à regret du sein de mes Etats,
C'est dans l'horreur d'un Camp & parmi des soldats
Que l'on croit m'assurer un destin plus tranquille?
On me flattoit d'un Sceptre où j'ai besoin d'azile.
Je ne trouve à Memphis en dépit des traités,
Que des Peuples mutins, des droits contestés.
On dépouille pour moi l'heritier legitime.
Si l'on m'offre le Trône, on m'associe au crime;
Je n'ai pour y monter que les débris des loix
Et les Dieux n'osent plus faire entendre leurs voix.
D'un Empire à ce prix, je ne suis point avide.

J'attendrai qu'en ces murs le destin se décide.
Je puis me garantir contre tout autre effort
Et ce n'est plus à vous d'ordonner de mon sort.

OSARPHIS.

Madame à ce discours, je n'ai pas dû m'attendre.
Mais dumoins Osarphis commence à vous entendre;
Et parmi les transports d'un esprit combattu
Croit voir quel interêt surprend votre vertu.
Mais pour Amenophis, soit pitié magnanime,
Soit qu'un autre motif vous touche & vous anime;
Epargnez-vous le soin d'examiner ses droits.
De pareils differends sont au dessus des loix.
Sur quoi qu'il fonde ici ses plaintes éternelles,
Ma derniere victoire a tranché nos querelles.
De là ces grands projets & ces engagemens
Que de tant d'Alliés confirment les sermens.
Aujourd'hui votre main regle leur destinée,
C'est peu d'être promise, elle me fut donnée.
Tout m'en repond, Madame, elle est tout à la fois
Le lien de la paix, le prix de mes exploits.
Dans le cœur de Tharbis trouverois-je un obstacle?
Voudroit-elle à son tour m'opposer quelque oracle?
Permettez que mon cœur ose ici s'épancher.
Il est peu d'interêts qui doivent vous toucher.
L'honneur de terminer les horreurs de la guerre,
De regler à son gré le destin de la terre,
L'hommage de vingt Rois, tout un Peuple à genoux,
Voilà les seuls objets qui soient dignes de nous.

THARBIS.

Pour ma gloire, pour moi trop de soin vous anime,
Et ce conseil prudent marque au moins peu d'estime.
L'instruction offense; un grand cœur doit sçavoir,
Seigneur, jusqu'où s'étend la loi de son devoir.
Il sçait du moins, il sçait sans qu'on l'en avertisse
Que la gloire des Rois dépend de leur justice;
Qu'elle n'est pas toûjours bornée à leurs exploits.

C'eſt par moi qu'on commence à violer les loix.
On a fait de Seba le prix de la victoire.
Sur ma propre dépouille, on établit ma gloire.
Sur les débris du mien un Trône m'eſt offert,
Et je dois tenir tout de la main qui me perd.

OSARPHIS.

Quels que ſoient les ſoupçons où votre ame s'abuſe ;
Un homme tel que moi ne cherche point d'excuſe ;
Et, ſi dans ſes devoirs il pouvoit s'oublier,
Balanceroit peut-être à ſe juſtifier.
J'oſe en faire l'aveu ; mais gardez-vous de croire
Que je prétende uſer des droits de la victoire
Et ne plaçant que là ma gloire & mon appui
Je tyranniſe un cœur qui n'eſt plus même à lui.

THARBIS.

Dites que cette main plûtôt où l'on aſpire,
A des droits plus ſacrés en a remis l'Empire.
Du moins s'il faut un choix à ma gloire aſſorti
Quand il en ſera tems, je prendrai mon parti.
Elle ſort.

SCENE IV.

OSARPHIS *ſeul.*

NOn, je ne vois que trop juſqu'au fond de ſon ame
Les traits encore empreints de ſa premiere flamme ;
Mais à ma gloire ici qu'importe ſa rigueur ?
L'amour ne regle point le deſtin d'un grand cœur.
Que de ſes Alliés rejettant l'aſſiſtance
Tharbis pourſuive ici le prix de ſa conſtance ;
Que reglant ſur ſes feux tant de droits diſcutés...

SCENE V.

OSARPHIS, ASAPH.

OSARPHIS.

MEs ordres, cher Asaph, sont-ils exécutés ?

ASAPH.

Seigneur, dans tous les cœurs jamais ardeur plus belle
Ne parût s'élever contre un Parti rebelle :
Mais, Ciel ! dans quel terrible & subit embarras
Lui-même . . .

OSARPHIS.

Acheve . . .

ASAPH.

Aron s'est sauvé de nos bras,
Dans les mains du Grand-Prêtre il vient de se remettre :
Phanés de son trépas ose tout se promettre,
Le peuple qui tantôt admiroit sa vertu,
Hâte le sacrifice.

OSARPHIS.

O Ciel ! que me dis-tu ?
Quoi ! Phanés dans sa crainte injuste & légitime,
Phanés ne frémit pas au nom de la victime ?
Envain sur ses Autels, il s'ose reposer ;
Moi-même de son sang je cours les arroser.

ASAPH.

Ah ! gardez d'exposer cette tête sacrée.
Quoi donc oubliez-vous quelle est cette contrée ?
Peuple en effet ingrat & superstitieux !
Je ne sçai dans ces murs quel Oracle des Dieux

Suscitant de la terre une injuste puissance ;
De la Religion exerce la licence ;
Mais tout en est à craindre ; & surtout quand l'erreur
Marque des mêmes traits le zéle & la fureur.
Alors du châtiment qui semble légitime,
L'exemple est dangereux encor plus que le crime ;
L'ombre seule en excite un soudain changement,
Et la moindre étincelle un vaste embrasement.

OSARPHIS.

Dis plûtôt que du Ciel je connois la justice ;
Qu'il ne permettra point un si noir sacrifice ;
Mais que sans trop d'égards pour ce peuple insensé,
Je dois venger du moins mon honneur offensé.
C'est trop tarder. Allons...

SCENE VI.

JOCABEL, OSARPHIS, ISERIDE.

JOCABEL.

QUel transport vous inspire ? Arrêtez.

OSARPHIS.

Votre Fils m'est plus cher que l'Empire.
Je sçai dans quels périls lui-même il s'est jetté ;
Et le Trône à ce prix seroit trop acheté.
Dans le fond de mon cœur j'ignore quel murmure,
Dans ses transports confus étonne la nature,
J'ai peine à concevoir tout ce que je ressens.

JOCABEL.

Calmez du moins, calmez des troubles si pressans.
Aron dans nos malheurs n'est pas le plus à plaindre,

Et ce n'eſt plus pour lui que nous avons à craindre,
Il n'eſt plus au pouvoir de ſes fiers ennemis,
Seigneur, & dans nos mains il vient d'être remis.

OSARPHIS.

Ah! laiſſez-moi du moins punir leur inſolence.
Eſt-ce à vous ...

JOCABEL.

C'eſt à moi de rompre le ſilence.
Cet Oracle terrible, & par vous rejetté,
Cet Oracle s'accorde avec la vérité.
Un Enfant d'Iſraël qui parmi nous reſpire,
D'un déluge de maux doit couvrir cet Empire,
Et doit avec ſon peuple en ſortir triomphant.
Phanés a dans Aron méconnu cet Enfant,
Et vient d'en rejetter par-là le ſacrifice.
Nos malheurs ſont comblés, s'il faut qu'il s'éclairciſſe;
S'il faut que ce ſecret trop prompt à s'échaper,
Lui déſigne le cœur où ſa main doit frapper.

OSARPHIS.

Repoſez-vous ſur moi, j'écarterai l'orage;
Et quant à cet Hebreu qui cauſe tant d'ombrage,
Madame, c'eſt un bruit conçu ſans fondement
Qu'un peuple trop crédule embraſſe avidement.
Je vais, n'en doutez point, l'arrêter dans ſa courſe:
Je puis ſans trop d'effort remonter à la ſource.
Comme un avis du Ciel cet Oracle varié,
Madame, contre moi n'eſt qu'un piége inventé.
Sans doute, en factions l'Egypte ſe partage,
On veut me diſputer ce ſuperbe heritage.
Que dis-je? en puniſſant ces premiers attentats,
J'étouffe un feu tout prêt d'embraſer ces Etats.
Ah! lorſque pour tenter une haute avanture,
Ces Miniſtres des Dieux dirigent l'impoſture,
Je ne ſçai quel démon par de ſecrets reſſorts,
De leurs projets hardis marque tous les dehors.

Prête à la piété ſes cruelles maximes,
Toujours ſous de beaux noms nous préſente les crimes,
Sous un modeſte front nous cache un cœur d'airain,
Et parlant en Eſclave, agit en Souverain.

JOCABEL.

Seigneur, il eſt trop vrai, quoi que l'on entreprenne,
L'intrigue des méchans ne ſe perce qu'à peine:
Mais la vérité ſainte étend par tout ſes droits,
D'une bouche étrangere elle emprunte la voix,
Du ſein de l'erreur même annonce ſes Oracles.
Cependant, pour ſon nom, Dieu prodigue en miracles,
Quelquefois nous livrant à nos propres beſoins,
De la prudence humaine exige tous les ſoins.

OSARPHIS.

Lui-même, ſon courroux plus prompt à ſe réſoudre,
Souvent avant l'éclair a fait partir la foudre.
A nos fiers ennemis enlevons tout eſpoir,
Trop de prudence ici nuiroit à mon pouvoir.
Un grand cœur doit toujours garder moins de meſures;
Il trouve en ſa fierté des reſſources plus ſûres,
Et d'un projet trop lent écartant les apprêts,
Il tente la fortune & délibere après.

JOCABEL.

Périſſe de Phanés la ſacrilege audace;
Et toi qui vois le ſang que l'Oracle menace,
O Ciel! oublirois-tu que ton choix dans ces lieux
En fit de tes decrets l'inſtrument glorieux?

OSARPHIS.

Sur qui tombent enfin ces ſecrettes allarmes?

JOCABEL.

Quoi, vous me demandez la cauſe de mes larmes;
Lorſqu'ici tout vous livre à des périls certains?

OSARPHIS.

De qui fait Jocabel dépendre mes deſtins?

La foi des alliés, ma naissance, ma gloire,
Tout avec son espoir sort-il de sa mémoire ?
Hé quoi, me tiendroit-on de plus tristes discours,
Si dans un sang proscrit j'avois puisé mes jours ?

JOCABEL.

Ah ! Seigneur, de ces jours source de tant de crainte,
Le salut entre nous n'admet plus de contrainte.
Dans les maux où je vois tout le peuple exposé,
Il faut rompre le sceau sur mes levres posé.
Il faut... sur quels secrets facile à me répandre...

OSARPHIS.

Ah ! quels qu'ils soient, Madame, osez me les apprendre.
Quel soupçon avec moi tient vos esprits flottans ?

JOCABEL.

Oui, je vais obéir. Je vois qu'il en est tems.
Le Ciel dans ce mystére intéressé lui-même...

SCENE VII.

OSARPRIS, JOCABEL, ISERIDE, ASAPH.

ASAPH.

AMenophis, Seigneur, brigue le rang suprême ;
Tharbis de ses traités redemande le fruit :
Du danger de l'Etat tout un peuple est instruit ;
Et bien-tôt appuyé d'une injuste puissance
Va sous l'ombre du zéle exercer la licence.
Memphis, qui mieux que vous, Seigneur, peut en juger ?
Dans le sang d'Israël brûle de se plonger ;
Le traite d'ennemi du culte véritable,
Du courroux de ses Dieux, le rend lui seul comptable.

Le Soldat, dit-on, même en ces troubles preſſans
Ouvre l'oreille aux cris des femmes, des enfans.
Chacun porte aux Autels un trouble légitime,
Prêt à les arroſer du ſang de la victime.
Un Prêtre qui du Prince épouſe l'interêt,
Du Ciel en ſa faveur va détourner l'arrêt;
Semble ne voir en vous dans l'effroi qui l'inſpire
Que le ſang d'Abraham, l'ennemi de l'Empire;
Que l'eſpoir & l'appui d'un peuple déteſté.
Qu'attendez-vous? veillez à votre ſûreté.

OSARPHIS.

C'en eſt fait, & j'y cours, prêt à tout entreprendre:
Oui, Madame, je ſçai le parti qu'il faut prendre,
Et plus fier des périls qu'il me reſte à braver,
Pour ſçavoir mes deſtins je viens vous retrouver.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JOCABEL, ISERIDE.

JOCABEL.

DEs Enfans d'Iſraël, grand Dieu! dans ſa diſgrace
Si jamais ta faveur doit proteger la race,
Le moment eſt venu. Prodigue ton appui;
Ce n'eſt plus Oſarphis, c'eſt tout un peuple en lui.
C'eſt ton peuple choiſi dont le péril éclatte.
Que ſeroit-ce grand Dieu! ſi cette Egypte ingratte
Découvroit de quel ſang tient le jour Oſarphis?
Qu'il eſt ce même enfant qui fait frémir Memphis?
Que d'un voile pompeux couvrant ſon origine,
C'eſt lui que tes decrets chargent de ſa ruine,
Et de qui le pouvoir par toi-même affermi,
Cache dans un eſclave un ſi fier ennemi?
Je l'attens. Sans témoins il doit ici ſe rendre.
Sur ſes deſtins ſecrets il brûle de m'entendre.
De quel œil verra-t'il dans ſa plus noble ardeur,
Du ſang de tant de Rois s'éclipſer la ſplendeur?
Daigne mettre, grand Dieu! ta prudence en ma bouche,
Et fais qu'en l'éclairant ta parole le touche;

Toi ſeul lui peux donner dans ſes proſperités
Le goût de la ſageſſe & de tes vérités.
Il eſt tems que ta main d'un raion de lumiere
A ſes hautes vertus ouvre une autre carriere ;
Que ſauvé par tes ſoins de tant d'écueils divers,
Il annonce ton nom, ta gloire à l'Univers ;
Que confondant ces Dieux que l'erreur a fait naître,
La nature en toi ſeul reconnoiſſe ſon Maître,
Au Dieu ſeul de Jacob déclare ſon reſpect.
Terre tremble à ſa voix ! Mer fuis à ſon aſpect.
Et toi Ciel ! devant lui ſous ſa main ſouveraine
Rentre dans le néant d'où tu ne ſors qu'à peine.
Mais mon Fils vient, prends garde, & que de nos diſcours,
Iſeride, on ne puiſſe interrompre le cours.

SCENE II.

JOCABEL, OSARPHIS, ISERIDE.

OSARPHIS.

MAdame, enfin Memphis voit l'Armée à ſes portes.
Des fideles Hebreux les vaillantes cohortes,
Défendent ce palais, tout eſt en ſûreté.
Le Temple eſt inveſti, le Prince eſt arrêté.
Contre tout Iſraël, m'en croirez-vous, Madame ?
On alloit employer & le fer & la flâme.
Dans le ſecret le coup devoit être conduit
Le jour eût révelé les horreurs de la nuit.
De nos diviſions à l'Egypte funeſtes,
La mort d'Amenophis va diſſiper les reſtes ;

D'une brigue insolante étouffer les complots,
Et doit de tout l'Etat affermir le repos.
Déja pour le juger tout le Conseil s'assemble . . .
Mais, Madame, en ces lieux nous voici seuls ensemble.
Il en est tems, daignez m'apprendre mon destin.

JOCABEL.

Je l'ai promis, il faut vous satisfaire enfin.
Le Ciel même l'ordonne, & parle par ma bouche.
Ces murs; Seigneur, ces murs dont l'aspect seul vous touche
Cette auguste demeure . . .

OSARPHIS.

Achevez cet aveu.

JOCABEL.

Ne vous ont point vû naître, & vous êtes Hebreu.

OSARPHIS.

Moi, juste Ciel, Hebreu! comment de ma naissance
A-t'on pû si long-tems cacher la connoissance?
Est-ce pour me ravir à de mortels dangers
Qu'on remit mon enfance en des bras étrangers?
Mais d'où vient tout à coup que votre ame est émûe,
Qu'étouffant vos sanglots, levant au Ciel la vûe . . .

JOCABEL.

Dans leur espoir, Seigneur, tous nos Hebreux troublés,
Sous le poids des travaux gemissoient accablés.
Depuis long-tems déchûs de l'état de leurs Peres;
L'Eternel en pitié regarda leurs miseres,
Quand tout à coup un Prêtre, un Ministre odieux
Vint trouver Pharaon, lui fit parler ses Dieux.
„ D'une race étrangere un Enfant vient de naître,
„ Que cet Empire un jour reconnoîtra pour Maître;
„ A ses pieds il verra tous les peuples tremblans.
Il dit, delà quel trouble & quels Edits sanglans!
Touché de nos malheurs votre vertueux Pere;

Ce n'eſt qu'en toi, dit-il, que tout un peuple eſpere,
Ce n'eſt que de toi ſeul qu'il attend ſon ſecours,
Grand Dieu! de tant d'horreurs daigne arrêter le cours.
Dieu lui parut en ſonge émû de ſa diſgrace.
„ Tes vœux ſeront comblés, ce ſera de ta race
„ Que naîtra cet Enfant à l'Egypte prédit.
De joye & de douleur il demeure interdit.
Dieu confond les projets de la prudence humaine,
A la foi la plus ſimple, heureux qui ſe ramene!
Chargé de mille vœux & de pleurs arroſé
Sur le Nil au berceau vous fûtes expoſé.
Quelle reſſource, ô Ciel! contre un dur eſclavage!
Mais Thermutis alors parut ſur le rivage.
Les yeux de la Princeſſe erroient de toutes parts.
Dieu, ſur votre berceau détourna ſes regards.
Elle en pouſſa des cris, trembla pour votre vie.
D'ordres preſſans bien-tôt ſa pitié fut ſuivie,
Et parmi les périls que le Ciel écarta
Preſque à ſes pieds, Seigneur, le flot vous apporta.
Thermutis dans ſes bras long-tems vous enviſage,
Et de vos grands deſtins crut lire le préſage.
Mes yeux juſques alors n'avoient pû vous quitter;
Moi-même à Thermutis j'oſai me préſenter,
Et le Ciel de vos jours confirmant la défence,
Voulut que dans mes bras on remît votre enfance.

OSARPHIS.

O ſurpriſe! ô prodige! & quel heureux tranſport
Juſque là vous pouvoit attacher à mon ſort?
A quoi dois-je imputer ce mouvement ſi tendre?
D'où vient...

JOCABEL.

Juſques au bout, Seigneur, daignez m'entendre,
Amenophis encor n'avoit pas vû le jour.
Thermutis déroba ce ſecret à la Cour;
Perdit alors un fils & vous mit à ſa place,

Pharaon crut en vous voir revivre sa race,
Et bien-tôt secondant les vœux d'un peuple entier,
De l'Egypte après elle il vous fit l'heritier.
La victoire depuis devançant vos années,
De l'Empire en vos mains remit les destinées.
Sans les troubles cruels dont l'Etat est rempli,
Ce secret languiroit dans l'ombre enseveli:
Mais il faut écarter un orage funeste,
J'ai dû parler, Seigneur, vous sçavez tout le reste.

OSARPHIS.

Ah! Madame, achevez. Du moins vous pouvez voir
Que sur moi vos discours ont un secret pouvoir,
Et rien n'est au-delà de ma reconnoissance.
Mais de plus de clartés enfin sur ma naissance,
Ce secret entretien devroit être suivi.

JOCABEL.

Moyse est votre nom, vous sortez de Levi.
Mais parmi nous le sang n'établit point nos Maîtres,
Nous comptons les vertus & non pas les ancêtres.
D'ailleurs notre esclavage en ce cruel séjour,
Ne permet point...

OSARPHIS.

De ceux à qui je dois le jour,
Le sort, sans doute, avoit place en votre mémoire.

JOCABEL.

Ils ont vécu contens, ils voyoient votre gloire;
D'une mere éplorée, un Dieu soutint l'espoir.

OSARPHIS.

Je sens que mon bonheur dépendroit de la voir:
Et sans plus me laisser dans mon erreur premiere,
Hélas! vit-elle encore?

JOCABEL.

Elle voit la lumiere.

OSARPHIS.

C'est trop me dérober à des objets si doux.

JOCABEL.

Le Ciel de ſes deſſeins juſques-là fut jaloux ;
Et ces mêmes parens, du jour qu'il vous fit naître,
Dans un Fils tel que vous n'ont dû voir que leur Maître.

OSARPHIS.

A leur amour du moins tout accès fut permis ?

JOCABEL.

Plus vous leur fûtes cher, plus ils étoient ſoumis.

OSARPHIS.

Ah ! grand Dieu ! dans l'éclat d'une pompe trop fiere,
Peut-être ſans pitié j'ai pû voir leur miſere.

JOCABEL,

Non, Seigneur, aux honneurs par vous-même élevé,
Votre pere...

OSARPHIS.

Qu'entends-je ! auroit-il retrouvé
Le prix de ſa vertu, celui de ſa tendreſſe ?

JOCABEL.

Sur vous, ſur vos deſſeins ſes yeux s'ouvroient ſans ceſſe.

OSARPHIS.

Enfin, puis-je le voir !

JOCABEL

O reſpects ſurperflus !

OSARPHIS.

Que dites-vous ? ô Ciel !

JOCABEL,

Votre pere n'eſt plus.

OSARPHIS.

Quel coup l'a pû ravir ! & d'où naiſſent vos larmes ?

JOCABEL.

Lui-même à vos côtés ſubit le ſort des armes,

OSARPHIS.

OSARPHIS.

Ciel !

JOCABEL.

Aux dépens des siens vos jours furent sauvés ;
Son sang vous redonna la lumiere...

OSARPHIS.

Achevez,
Et daignez éclaircir ce que je n'ose croire.

JOCABEL.

Osarphis paya cher sa derniere victoire.

OSARPHIS.

Ah ! de quelle douleur mes sens sont attendris ?

JOCABEL.

Tes yeux furent fermés par la main de ton fils,
De tes soins paternels ce fut là le salaire,
Cher Zaram !

OSARPHIS.

Votre Epoux ?

JOCABEL.

Oui, lui-même.

OSARPHIS

O ma mere !

JOCABEL.

O mon fils ! de ce nom j'ose vous appeller :
Ciel ! à des pleurs si chers quel bien peut s'égaler ?

OSARPHIS *reprend un ton grave dans les trois vers suivans.*

Ce changement est grand. Mais quoi que j'envisage,
J'ai fait du moins, Madame, un noble apprentissage ;
Osarphis a payé l'honneur d'un si beau nom.
Enfin le Ciel me rend un frere dans Aron,
Lorsque dans Jocabel je retrouve ma mere.

JOCABEL.

Aaron ignore encor que vous êtes son frere ;

Et sur votre naissance il n'a nulles clartés ;
Mais du sang d'Israël il sçait que vous sortez.
Enfin, mon fils, enfin, quoi que le Ciel ordonne ;
Memphis n'a plus pour vous ni sceptre ni couronne.
Mais celui devant qui tout doit s'humilier,
A ses vertus aussi va vous associer.
Et que sont devant lui tous ces Dieux de la terre,
Ces puissances qu'enfante & l'audace & la guerre !
Vous même apprenez-leur à respecter ses loix,
A ne plus pour vertus nous donner leurs exploits.
Qu'ils sçachent dans quel soin leur gloire les engage,
Et qu'il est des devoirs dont le trône est le gage.
Quelque appui cependant qui nous puisse flatter,
Quoi que pour vous le Ciel soit prêt d'exécuter,
C'est loin de ces climats, loin de cette contrée,
Que Jacob a marqué cette Terre sacrée,
Canaan, qu'il promit à sa postorité,
Lorsque d'un saint transport en mourant excité,
L'avenir devant lui se laissoit voir sans voiles.
Le sable de la mer, le nombre des étoiles
Doit à peine égaler celui de ses enfans.
Quel peuple audacieux ! que de Chefs triomphans !
Juda comblé de gloire est ceint du Diadême,
Et va porter au loin sa puissance suprême.
O race de Jacob ! fidele à tes Autels,
De toi doit naître un Dieu, l'attente des mortels.
Dans cet espoir, mon fils, entrez dans la carriere ;
Laissez sur tous vos pas des traces de lumiere.
C'est cette même ardeur dont on vous vit brûler,
Qui désormais...

SCENE III.

SCENE III.

JOCABEL, OSARPHIS, ISERIDE.

ISERIDE.

ASaph demande à vous parler.
Du Conseil assemblé l'ordre, dit-il, le presse.

OSARPHIS.

Qu'il entre. Permettez, Madame ....

JOCABEL.

Je vous laisse,
Et quoi que le Conseil, mon fils, ait ordonné,
Songez surtout, songez de qui vous êtes né.

SCENE IV.

OSARPHIS, ASAPH.

OSARPHIS.

HE' bien, Asaph?

ASAPH.

Seigneur, de ce Prince coupable
On vient de prononcer l'Arrêt irrévocable.
Mais on n'en voit encor, qu'avec plus de fierté
De ses yeux en lui briller la Majesté.
C'est à vous de prévoir tout ce que l'on hazarde,
Et tout proscrit qu'il est, s'il ....

OSARPHIS *quoique déjà ébranlé par la connoissance qui vient de se faire, couvre encore ici ses sentimens interieurs; c'est à l'Auteur à sçavoir prendre les tons de convenance à sa situation, dans cette Scene & dans la suivante.*

Redouble sa garde;
De sa mort dans Memphis que l'apprêt soit dressé,
Et que dans ce palais à l'instant exhaussé
Un trône où de vos Rois éclate l'opulence,
A des peuples mutins annonce ma puissance.
Va, ne differe point, le tems est précieux.
Mais, que vois-je?

SCENE V.

THARBIS, OSARPHIS, ISMENE.

THARBIS.

C'Est toi que je cherche en ces lieux.

OSARPHIS.

Moi?

THARBIS.

Parle. As-tu dicté l'Arrêt qu'on vient de rendre,
Par qui d'Amenophis le sang va se repandre?

OSARPHIS.

A qui dois-je aujourd'hui compte . . .

THARBIS.

A qui tu le dois,
A moi-même, à ta mere, aux Dieux, à tous les Rois.

OSARPHIS.

Ainsi vous prétendez qu'aux droits de sa naissance?

Un Prince criminel doit placer sa défence ;
Et qu'à l'abri du trône avec impunité
Il pourroit de son sang souiller la dignité ?

THARBIS.

Ah ! sous quelques couleurs qu'aujourd'hui tu l'opprimes,
C'est ton ambition qui lui prête des crimes.
Dans tout ce qu'il a fait, que lui reproches-tu ?
Que n'ait autorisé le sang ou la vertu.
Il te faut ordonner encor d'autres supplices,
Et tu peux me compter au rang de ses complices.
Acheve tes projets, loin de retenir,
J'ai tout fait, & c'est moi surtout qu'il faut punir.
Tu n'as point oublié que pour notre hymenée,
Dans ce même palais ma foi lui fut donnée ;
Que ma gloire aujourd'hui m'attache à ses malheurs ;
Que je lui dois mon sang, c'est trop peu de mes pleurs.
Et les Dieux qui tantôt l'ont offert à ma vûe,
Ménageoient ce moment à mon ame éperdue.
Je ne me préviens point de leur auguste appui ;
Mais écoute un serment qu'il emporte avec lui :
„ Je n'accepterai point, quoi qu'ici l'on ordonne,
„ Ni le trône sans toi, ni ta main sans le trône
„ Regne si tu le peux ; régle-toi là-dessus.
„ S'il faut que tes efforts, que mes vœux soient déçus ;
„ Je sauverai mon nom d'une indigne mémoire.
„ La main qui t'est promise aura soin de ma gloire.
„ Je mourrai toute à toi ; voilà de quels discours,
„ Et l'amour & la gloire autorisoient le cours.
J'ai mis seule en son cœur le transport qui l'anime,
C'est à toi de juger si j'ai part à son crime.

OSARPHIS.

Je vois de quelle ardeur votre cœur est épris :
De pareils sentimens en montrent tout le prix.

On doit quelque respect au courroux qui l'enflame;
Mais de votre équité j'attendois plus, Madame,
Le peuple ne voit point comme un lâche attentat,
Ce que mon bras a fait pour sauver cet Etat,
C'est à lui de juger du prix de ma victoire...

THARBIS.

Oui, je sçai que le peuple est tout plein de ta gloire;
Mais pour le sang des Rois l'amour a ses dégrés.
L'heritier legitime a des titres sacrés;
Dans le cœur des sujets, c'est un dépôt suprême,
Un ordre que des Dieux a gravé la main même.
Juge donc si Memphis verra devant ses yeux
Répandre de ce sang le reste précieux,
Et de leur gloire antique encor accompagnées,
Frémir de tant de Rois les Ombres indignées.
Ah! s'il est vrai qu'un Dieu répande ici l'effroi,
On n'en doit imputer la colere qu'à toi.
C'est par ses mains qu'il va renverser un Empire.
Cet ennemi commun, c'est en toi qu'il respire.
Pourquoi l'aller chercher au milieu d'Israël?
Que pourroit dans ces murs tenter de plus cruel,
Cet Enfant, quel qu'il soit, d'une odieuse race,
Ce redoutable Hebreu dont le Ciel vous menace,
A l'Egypte allarmée annoncé tant de fois?
Mais prêt à te baigner dans le sang de tes Rois,
Peut-être ton destin, quoi que ton parti fasse,
Avant la fin du jour va prendre une autre face.
De haine ou de faveur du Ciel a ses instans.
Adieu. Je vais me joindre au peuple, & je t'attens.

SCENE VI.

OSARPHIS *seul.*

QU'au gré de tes désirs Memphis éclatte & tonne,
Sa vaine inimitié n'est pas ce qui m'étonne :
Mais Dieu d'Isac, quel est l'état où je me voi ?
Il me faut décider entre un Empire & toi.
Le moment est terrible ensemble & respectable.
O de l'orgueil humain puissance redoutable !
Espoir flatteur du trône, objet de tant de vœux,
Et vous tyrans des cœurs, préjugés dangereux,
Fiers Enfans de l'exemple, égaremens funestes
Qui de vos droits sur nous trainez long-tems les restes,
Et souvent consacrez mille objets odieux,
Défendez-vous encore & l'Egypte & ses Dieux ?
Et toi qui que tu sois Dieu des Israëlites !
Dieu terrible, & par qui les nations proscrites
Verront devant ton nom s'abaisser leur pouvoir
Seul tu peux m'arracher à mon premier espoir.
Son charme encor m'abuse & regne sur mon ame,
Daigne la pénétrer d'un rayon de ta flâme ;
Que la foi verse en moi ses dons victorieux.
Mais un nouveau spectacle ici frappe mes yeux,
Et les voûtes du Ciel s'ébranlent & s'entrouvent.
Où suis-je ? Dieu puissant ! tes grandeurs se découvrent ;
Mais quoi ! pour t'annoncer le jour pâlit d'effroi,
La terre se confond, elle fuit devant toi.
De l'œuvre de tes mains laisse au moins quelque trace.
Comment seul avec toi soutiendrai-je ta face ?
Un mot seul de ta bouche appuyant ta fureur,

Sur les aîles des vents promene la terreur.
Tu franchis d'un ſeul pas les limites du monde.
Mais quel jour tout à coup perce la nuit profonde?
A travers mille feux je l'entens, je le vois.
Il m'appelle, c'eſt lui, le Ciel tremble à ſa voix;
Des morts dans le tombeau la cendre eſt ranimée.
Qu'attendons-nous? perçons cette route enflamée,
Redoutable ſentier qu'il a mis entre nous,
Et ſervons à ſon gré ſa gloire & ſon courroux.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JOCABEL, AARON.

AARON.

QUoi, Madame, déja tombe notre eſperance?
Les ordres d'Oſarphis nous cachent ſa préſence;
Et de ſes volontés moins que vous éclairci,
N'ayant pû lui parler; je viens l'attendre ici.

JOCABEL.

Et quel courroux encor peut regner dans ſon ame?

AARON.

Du ſort d'Amenophis ce que je ſçai, Madame,
C'eſt que de ſon ſupplice on dreſſe l'appareil;
Que parmi les horreurs d'un ſpectacle pareil,
Dans ſon appartement on garde la Princeſſe.

JOCABEL.

Pour le ſauver, mon fils, du péril qui le preſſe,
Au Dieu que nous ſervons ſuffiſent les momens.
Le jour annonce au jour de grands évenemens.
D'Oſarphis en ſes mains ce Dieu tient l'ame altiere;
Mais il faut vous ouvrir la mienne toute entiere.
Zaram vous a parlé de ces jours ténébreux,
Où Dieu ſembla jurer la perte des Hebreux;
Où de ces triſtes flancs qui vous ont donné l'être,

Vint un enfant proscrit, même avant que de naître.

AARON.

Je sçai ce que devint ce fruit de votre amour.

JOCABEL.

O mon fils ! il respire, il voit encor le jour.

AARON.

Quels climats reculés, quelle terre étrangere
A gardé le dépôt d'une tête si chere ?
Pourquoi d'un long exil ne pas finir le cours ?

JOCABEL.

Ah ! si le Ciel, mon fils, veut conserver ses jours,
Qu'est-il besoin qu'au loin sa sagesse l'exile ?
La Cour d'un Tyran même en deviendroit l'azile.

AARON.

Je vous entens.

JOCABEL.

Memphis va l'offrir à vos yeux.

AARON.

Ciel ! confirme un espoir si doux, si glorieux.
Non, ce n'est point en vain que mon ame éperdue
A cet espoir si cher tout à coup s'est rendue.
Ce frere m'est connu.

JOCABEL.

N'en doutez point, mon fils,
C'est lui, c'est cet enfant sauvé par Thermutis.
Par moi de ses destins il a sçu le mystére,
Et tantôt... Mais on ouvre.

SCENE II.

JOCABEL, OSARPHIS, AARON.

OSARPHIS.

Embrassez-moi mon frere.

AARON.

De quels transports divers mes sens sont combattus !

OSARPHIS.

J'ai dû vous reconnoître à vos seules vertus.
Mais les momens sont chers. Ecoutez l'un & l'autre.
Je porte dans mes mains mon destin & le vôtre.
Le Très-Haut m'a parlé, sa redoutable voix
De la nature encor trouble ou suspend les loix.
Ce n'est point un phantôme, une ombre qui s'efface,
Un songe, c'étoit lui, je l'ai vû face à face.
Son aspect n'est point fait pour les foibles humains.
L'Eclair est dans ses yeux, la foudre dans ses mains,
Et j'ai vû sur son front l'Eternité terrible.
C'étoit sur le sommet d'un mont inaccessible.
Son Trône étoit en flame & sans se consumer,
D'un feu toujours nouveau sembloit se r'allumer.
Va, pars, & d'Israël par de nouveaux miracles
Confirme, il en est tems, la foi de mes Oracles.
C'est toi que j'ai choisi pour annoncer ma loi.
La terreur & la mort marcheront devant toi.
Déja de ma justice attendant les victimes,
La terre ouvre son sein, & la mer ses abîmes.
Des arides rochers voi jaillir les torrens,
Et par tout devant toi les dons du Ciels s'offrans.
De ce peuple d'élûs la gloire t'est remise,
Ouvre lui Canaan cette terre promise;
Lieux sacrés, que déja dévoroit son espoir,
Et que Jacob mourant n'avoit fait qu'entrevoir.
Il dit, & devant moi sur deux augustes Tables,
J'ai vû se déployer ces arrêts redoutables,
Ces préceptes tracés d'une immortelle main,
Qu'il grava dans nos cœurs bien plus que sur l'airain:
Monumens comme lui d'éternelle durée.
J'ai même recueilli de sa bouche sacrée
L'ordre & l'enchaînement de ces décrets divers,
Formidables trésors d'un voile affreux couverts!

JOCABEL.

O combien de raisons d'esperer & de croire!

Dieu lui-même à nos yeux vous couvre de sa gloire.
Sa présence s'annonce à ces traits de splendeur,
Et parmi nous, mon fils jette une sainte horreur.

AARON.

Seigneur, car dans l'état où je vous considere,
Il ne m'est plus permis de vous nommer mon frere,
Entre le Ciel & nous, arbitre glorieux...

OSARPHIS.

Le dessein en est pris. J'abandonne ces lieux.
Dans ce départ, Madame, où l'Eternel m'engage
De sa faveur en vous je vais sauver le gage.
Je vais vous délivrer d'un injuste pouvoir,
Et vous rendre en des lieux plus chers à votre espoir.

JOCABEL.

Ah! c'est de trop de soin que votre amour m'honore.
Partez. Sauvez-vous seul, il n'est pas tems encore,
Mon fils, que Jocabel s'écarte de ces lieux;
Et c'est assez pour moi que vos jours précieux
A Dieu seul confiés, dans une autre contrée,
Se trouvent à l'abri de son aile sacrée.
Laissez-moi des Hebreux partageant les destins,
Etre un garant pour eux de vos secours certains,
Soutenir leur espoir parmi tant de miseres,
Esclaves dans l'Egypte, & toutefois nos freres.

OSARPHIS.

Du salut d'Israël fiez-vous à ma foi,
Et laissez ce secret entre le Ciel & moi.
Il est tems qu'en ces lieux son ordre s'accomplisse,
Madame, il m'a remis le glaive & la justice.
C'est par-là qu'en quittant les remparts de Memphis,
C'est à moi d'ordonner du sort d' Amenophis,
Et mettant dans l'Egypte un terme à nos disgraces,
J'y dois de ma forme au moins laisser des traces
Dignes de mes destins & d'un projet si haut,
Et déja...

SCENE III.

OSARPHIS, JOCABEL, ASAPH.

ASAPH.

Tout eſt prêt, le trône & l'échafaut.
Le fer brille par tout, & Memphis allarmée,
Dans ſes Places déja voit les Chefs de l'Armée.
Une nombreuſe Garde occupe le Palais.

OSARPHIS.

Non, ma juſtice, Aſaph, n'admet plus de délais,
Qu'Amenophis éprouve un ſort qu'il doit attendre.
Mais avant tout, je veux & le voir & l'entendre.
Il s'agit de ma gloire & des droits les plus ſaints.
Aſaph ſort.
Va le chercher, cet ordre importe à mes deſſeins.

SCENE IV.

JOCABEL, OSARPHIS, AARON.

OSARPHIS.

NE perdons point de tems, & ſous votre conduite,
Aron, que cette nuit tout ſoit prêt pour la fuite;
Que ma Garde s'aſſemble autour de l'étendart,
Et vole ſur nos pas au ſignal du départ.
Je ſçaurai vous ſouſtraire au tumulte des armes,
Madame, on vient. Allez.

JOCABEL *en s'en allant.*

Toi! pardonne à mes larmes.

O Ciel!

SCENE V.

AMENOPHIS, OSARPHIS*, ASAPH, PAMENE, GARDES.

AMENOPHIS.

Dans ta vengeance un barbare pouvoir
Me réservoit encor la douleur de te voir.
Ce trait, ce dernier trait le fruit de ta victoire,
Manquoit à mon supplice aussi-bien qu'à ta gloire.
Prêt à subir le coup par toi-même ordonné,
Tu veux voir si je porte un visage étonné.
Tu veux que dans l'éclat d'une poursuite ouverte
Je puisse comparer ton triomphe & ma perte.

OSARPHIS.

Ne crois pas qu'abusant ici de mon pouvoir
C[illegible]oit pour t'insulter que j'ai voulu te voir.
Je saurois affranchir d'une indigne colere,
Même en te punissant respecter ta misere.
Juge mieux, tu le dois, de mon inimitié.

AMENOPHIS.

Epargne-moi ta plainte, encor plus ta pitié.
Laisse-moi sans tarder subir ma destinée.
De toutes les horreurs qui l'ont environnée
Celle-ci réunit tous les maux differens,
Et le plus grand supplice est l'aspect des Tyrans.
J'ignore si ma mort va t'affûrer l'Empire;
Mais ce qui me console au moment que j'expire,
Les Dieux n'ont point encor confirmé ton projet,
Je mourrai ta victime & non pas ton sujet.

* *Osarphis doit garder un milieu dans les tons qu'il doit prendre dans cette Scene, attendu que son parti est pris interieurement de remettre le sceptre à Amenophis.*

OSARPHIS.

Je vois à ta fierté le sang qui t'a fait naître,
Mais toi-même à ton tour tu dois mieux me connoître.
Qu'on amene Tharbis.

AMENOPHIS.

Tharbis ? dans ton courroux
Barbare, tu crois donc mon supplice trop doux ?
Et que foulant aux pieds & mes droits & ma gloire,
Ma mort ne suffit pas pour souiller ta victoire?
Sans respecter ni sang, ni vertu, ni beauté,
Veux-tu d'un sang plus cher nourrir ta cruauté ?
Et que dans ce palais conduite en criminelle,
Au mépris des Heros qui revivent en elle,
La Princesse . . . mais Dieux ! elle vient. La voici.

OSARPHIS.

De son sort & du tien tu vas être éclairci.

SCENE VI.

OSARPHIS, AMENOPHIS, THARBIS, PHANE'S, ISMENE, ASAPH, GARDES.

THARBIS.

QUelle profane main me conduit & m'entraîne ?

PHANE'S.

Barbares, arrêtez. Respectez votre Reine.

THARBIS.

Te revois-je cher Prince ? Et quels sont mes malheurs,
Si ta vûe est pour moi le comble des douleurs ?
Encor si dans l'état où le Ciel nous r'assemble,

Il ne m'offroit à toi que pour mourir enſemble.
Et toujours entre nous partageant ſes rigueurs,
Uniſſoit nos tourmens comme il a fait nos cœurs?
Que ſans donner de borne au courroux qui l'enflâme,
Le Tyran...

OSARPHIS.

Il eſt tems de vous montrer, Madame,
Quel ſupplice en effet, je lui garde en ces lieux, *
Prince, voilà le Trône où regnoient tes ayeux.
Du Fils de Seſoſtris c'eſt le noble heritage,
Je n'en conteſte plus le ſuperbe avantage.
C'eſt à toi d'y monter, & de reprendre un rang
Que l'équité des loix accordoit à ton ſang.

AMENOPHIS.

Qu'entens-je?

THARBIS.

Juſte Ciel!

OSARPHIS.

Une main immortelle,
Entre nous deux, Madame, a tranché la querelle,
Et remettant le ſceptre au veritable Roi,
Dégage mes ſermens (*à Tharbis*) & vous rend votre foi.

THARBIS.

Qu'il eſt beau dans le cours d'une gloire ſuprême,
Quand on a tout ſoumis, de ſe vaincre ſoi-même!
De la pourpre des Rois un mortel revêtu
En tire moins d'éclat que toi de ta vertu.
A l'exemple des Dieux arbitre des Empires...

AMENOPHIS.

En de tels changemens à peine tu reſpires
Amenophis! ton cœur n'oſe encor s'y fier,
Toi-même de ton ſort tu ſembles t'effrayer.

* *La ſcene s'ouvre & l'on voit au fond du Theatre le ſuperbe Trône des Rois d'Egypte.*

Mais devant vous, Seigneur, lorſque je trouve grace.
Quand on fait tout pour moi, que faut-il que je faſſe ?

OSARPHIS.

Hé bien, tu vas regner, & l'Hebreu t'eſt ſoumis :
Promets de l'appuyer contre ſes ennemis,
Et de favoriſer toi-même ſa retraite.
Voilà...

AMENOPHIS.

J'accomplirai ce qu'Oſarphis ſouhaite.
J'en jure par les Dieux, dont je ſubis la loi,
Par celui d'Iſraël. Si je manque à ma foi
Que ſon courroux s'armant de châtimens funebres
Couvre après mille éclairs l'Egypte de ténebres ;
Que de cris effrayans retentiſſent ces murs ;
Que juſqu'en ce Palais des reptiles impurs,
Mille inſectes brulans nous déclarent la guerre ;
Que le Nil teint de ſang n'arroſe plus la terre...

OSARPHIS.

Prince, un mot ſeul ſuffit dans la bouche d'un Roi ;
Et ma propre vertu me répond de ta foi.
Maître dans ce Palais, que rien ne t'y contraigne.
Avec ta liberté va s'annoncer ton regne.
Montre toi ſans tarder aux peuples de Memphis,
Et qu'au trône du pere ils retrouvent le fils.
Ceux des tiens qu'à mes pas attacha la victoire,
En combattant pour moi travailloient pour ta gloire.
Dans tes reſſentimens tu dois les épargner.
Pardonne, c'eſt déja commencer à regner.

PHANE'S.

Ta vertu, je l'avoue, étonne mon courage.
J'ignore de quel œil il faut que j'enviſage
Ce concours éclatant d'évenemens divers.
Un jour ſeul a changé l'ordre de l'Univers.
Le ſceptre eſt un préſent de ta main triomphante.
Eſt-ce donc un projet qu'un Dieu lui-même enfante
Et qui par toi conduit à des ſuccès certains,

Des siécles à venir prépare les destins?
Quel pouvoir inconnu, quelle main invisible
Fait passer dans tes traits sa Majesté terrible?
N'en es-tu point l'organe? & franchissant ses loix
La nature va-t'elle obéir à ta voix?
Mais d'où vient cependant qu'au milieu de ta gloire
Parmi des vœux publics & des cris de victoire,
Lorsque le Ciel en toi laisse voir à nos yeux
Le modele des Rois & le rival des Dieux,
D'un Oracle toujours s'éleve la menace,
Et...

OSARPHIS.

Du Dieu d'Israël reconnois mieux la trace.
Tremble, son regne approche, il est tems qu'Osarphis
Pour de plus grands desseins abandonne Memphis.

AMENOPHIS.

Quoi donc oubliez-vous le sang qui vous fit naître
Ce que ce jour, ce Ciel, l'Egypte vous doit être?
Et qui peut balancer de sicher intérêts?

OSARPHIS.

Garde-toi de sonder ces augustes secrets.
Ne tente point du Ciel la fureur vengeresse.

AMENOPHIS.

Vous sçavez quel peril nous menace, nous presse;
Qu'un Enfant...

OSARPHIS.

Ce mortel qui cause tant d'effroi,
Qu'enfin tu veux connoître...

AMENOPHIS.

Hé bien, quel est-il?

OSARPHIS.

Moi.

AMENOPHIS.

Vous, cet Hebreu?

THARBIS.

Grands Dieux!

PHANE'S.

Quel étrange myſtére!

AMENOPHIS.

Le Fils de Thermutis.

OSARPHIS.

Jocabel eſt ma mere.

Seul ſauvé par ta ſœur de tant d'enfans proſcrits.
Le Nil, l'adoption, dans ſes bras m'ont remis,
D'un fils mort au berceau, je pris alors la place.
Mais n'attens pas qu'ici je te demande grace.
Je ſers un Dieu terrible & le Maître des Rois,
Ce ſecret revelé rétablit tous tes droits.
Tu regnes. C'eſt à toi de peſer toutes choſes.
Tu me connois. Adieu. Pourſuis moi ſi tu l'oſes.

SCENE DERNIERE.

THARBIS, AMENOPHIS, PHANE'S, ISMENE, PAMENE, GARDES.

PHANE'S.

QU'attendez-vous Seigneur? venez dans ces momens
De l'Armée en vos mains recevoir les ſermens.

AMENOPHIS.

Toi-même auparavant ſonge à la foi jurée,
Et que des Rois ſur tout la parole eſt ſacrée,
Qu'à nos engagemens le Ciel lui-même a part.
Suis moi. Viens. D'Oſarphis aſſurons le départ,
* *à Tharbis.*
Sa vertu dans ces lieux nous laiſſe un grand exemple.

Pour notre hymen, Madame (*à Tharbis*) allez m'attendre au Temple,
Allez, ſi toutefois tremblans de leur côté
Les Dieux qui l'habitoient ne l'ont point déſerté.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Gardes des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre, *Oſarphis ou Moyſe*, *Tragedie*, & j'y ai remarqué, que les regles de la Poëſie, auquel l'Auteur s'eſt aſſujetti, ne font rien perdre à la dignité du ſujet; & que dans les endroits où il a pû ſe donner le plus de liberté, il n'avance rien dont la plus grande délicateſſe en fait de Mœurs & de Religion puiſſe être bleſſée. Fait à Paris ce 3. Mai 1728. *Signé*, COUTURE.

LETTRE
DU R. PERE R. ** JESUITE,
à l'Auteur d'Osarphis.

MONSIEUR,

DEs affaires pressées & des distractions importunes n'ont pû m'empêcher de lire Osarphis avec tout l'empressement qu'inspire un ouvrage reçu de votre main, & qui porte votre nom. Le plaisir que m'a donné cette lecture a égalé la curiosité & l'impatience que je sentois de la faire.

Osarphis est un personnage de nouvelle espéce pour le Théatre François; un Héros sans amour, un conquerant sans ambition, à qui la singularité de son caractere n'ôte rien du mérite propre à paroître avec éclat sur la Scene. Vous avez remplacé par les situations vives & interessantes, par les grandes images, par les sentimens sublimes, par la forte expression de ces instincts précieux, que la nature grave si avant dans les bons cœurs & dans les ames les plus élevées; par le merveilleux enfin que fournit la Religion: vous avez, dis-je, remplacé par ces puissans ressorts le jeu des passions tendres ou cruelles, si nécessaire au commun des Poëtes pour attacher & émouvoir le Spectateur.

La terreur & la pitié, ces deux grandes sources du vrai tragique, ne sont cependant pas négligées chez vous. La terreur commence avec la piéce & survit encore à l'action théatrale & à la représentation. On retrouve par-tout, ramenée à propos, l'effrayante idée de ces désastres dont l'Egypte incrédule est menacée, & Moyse en quittant la scene nefait qu'a jouter à ces terribles peintures de nouvelles horreurs.

Les perils reciproques de Moyse, d'Aron, & des Hebreux d'un côté, d'Amenophis & de Tharbis de l'autre, réuniſſent aux sujets de terreur ceux de la plus vive compassion ; & l'effet naturel de presque tous vos incidens, c'est d'effrayer ou d'attendrir, & de produire souvent ces deux effets à la fois.

Au plaisir que m'ont donné ces beautés, s'est joint encore celui de la surprise. Je ne parle point ici de ces surprises irregulieres & mal ménagées, ressource trop ordinaire de plus d'un Auteur pour soutenir l'intrigue mal digerée d'une piéce dont l'action languit & s'éteint dès les premiers Actes. Je ne parle pas même de celles qui sont le fruit du genie & de l'art, qui naissent naturellement du fonds du sujet ou des incidents qu'on y a liés avec justesse. On en trouve chez vous de cette derniere espéce : mais ce n'est point à votre invention que je suis proprement redevable de celle qui m'a le

plus frappé dans la lecture d'Osarphis. C'eſt à la peinture peu fidele, qu'on m'avoit tracée de cette piéce. Je ne crains point de vous l'avouer, on m'avoit donné du rôle que vous faiſiez jouer à votre Heros, une idée bien éloignée de la réalité.

Je m'attendois à vous voir démentir par la fiction, le portrait que les hiſtoriens ſacrés & profanes nous ont laiſſé du Liberateur des Hebreux. Je comptois ne trouver dans le Heros de votre Tragédie qu'un homme, d'abord dominé par l'amour ou l'ambition, ou également en proye à ces deux paſſions; & que le ſeul éclat des plus étonnantes merveilles, & les impreſſions de la grace les plus fortes, avoient contraint en quelque ſorte de ſe prêter aux deſſeins que la Providence avoit formés ſur lui; & je craignois ce contraſte, oſerai-je le dire? non pour la Réligion, dont les interêts n'en pouvoient ſouffrir, mais pour votre ouvrage qui en eût été defiguré.

Des excès qui auroient précedé la vocation d'Oſarphis, n'auroient point deshonoré la ſainteté d'un Miniſtere qui en les faiſant ceſſer leur auroit ſubſtitué les plus éclatantes vertus. Sa converſion eût été un triomphe de plus pour la Réligion, un nouveau prodige égal à ceux que le ciel avoit mis en oeuvre pour fléchir l'opiniatreté de l'indocile Égyptien, & animer

la confiance des timides Hebreux. Cette supposition d'ailleurs n'auroit contredit ni le Pentateuque, ni Joseph. Les éloges que l'un & l'autre donnent à la vertu de Moyse, ne regardent que le temps où il étoit le conducteur du peuple de Dieu. Leur silence sur ses mœurs avant cette époque, laissoit en ce genre une libre carriere aux fictions propres à embellir votre sujet; & sans déroger au respect dû à la revelation, ou à la fidelité qu'exige l'Histoire, vous auriez pû, au besoin, répandre avec art quelques ombres sur le brillant portrait que l'une & l'autre tracent de votre Heros.

Mais ce que l'autorité sembloit vous permettre, les loix du Théatre vous l'interdisoient. Docile à ses regles vous avez sagement renoncé à un mélange, qui, sans dégrader la vertu de Moyse, auroit déparé son rôle. Cette duplicité de mœurs dans le principal personnage, auroit produit une espece de duplicité d'intrigue & d'action, & vous auroit conduit nécessairement à une conversion brusque, à un de ces denouemens postiches, sans préparations dans les mœurs, dans les incidents de votre piece; ouvrage enfin d'un miracle subit dont la machine est toujours employée bien plus pour suppléer à l'invention de l'Auteur & pour le tirer d'embarras, que pour décorer son heros ou interesser le Spectateur.

Vous mettez, il eſt vray, en œuvre le miracle; mais c'eſt en vous conformant à la nature de votre ſujet où tout eſt miraculeux; c'eſt en ajuſtant habilement enſemble le merveilleux & le vrai-ſemblable. Le Spectateur eſt dès les premieres ſcenes préparé, ſans les prévoir, aux prodiges qui couronnent les dernieres. Fidele au precepte d'Horace,

Servetur ad imum
Qualis ab incepto proceſſerit, & ſibi conſtet;

Votre heros toujours ſemblable à lui même, ſoutient par-tout la dignité de ſon caractére. Les premiers traits d'Oſarphis annoncent déja Moyſe, & l'on apperçoit d'avance dans le Monarque d'Egypte, les ſemences des vertus qui doivent former le Chef du peuple d'Iſraël. Ses qualités naturelles diſpoſent inſenſiblement l'eſprit du Spectateur, & en quelque ſorte le cœur même de ce Heros, aux révolutions qu'y opere enfin la grace de ſa vocation: par une gradation preſque imperceptible, & comme de nuance en nuance, vous l'amenez à cette généreuſe docilité qui lui fait ſacrifier ſa gloire & ſa couronne à l'obſcur eſpoir de devenir par les perils, les ſouffrances, les opprobres, le Liberateur d'une nation cherie de Dieu. Le Spectateur ſe livre de lui même aux tranſports de l'étonnement que cauſent ces merveilles, ſans être arrêté par les embarras d'une ſurpriſe précipitée.

Moyſe demeure en ſuſpens juſques au bout ; le denoüement ne ſe préſente qu'avec les derniers vers. La reconnoiſſance de Moyſe & de Jocabel, de Moyſe & d'Aaron, de Moyſe & d'Amenophis ; la ſimplicité & le naturel avec lequel ces incidens ſe developpent ; la viſion prophétique où l'avenir & toute la ſuite des deſſeins de Dieu ſe devoile aux yeux de Moyſe ; le recit où il retrace à Aaron & à Jocabel ces ſublimes objets ; ſa renonciation à la poſſeſſion de Tharbis & du Thrône d'Egypte ; la générosité avec laquelle oubliant leurs injures il couronne des dons les plus magnifiques, & la réſiſtance que cette Princeſſe avoit oppoſée à ſes recherches, & les complots & les trahiſons d'Amenophis qui lui diſputoit le cœur de Tharbis & la Couronne d'Egypte ; la généreuſe confiance avec laquelle en les rendant maîtres de l'Egypte il renonce aux précautions néceſſaires pour mettre ſon ſort & ſa perſonne à l'abri de leurs ombrages & de leurs reſſentimens : *tu me connais, Adieu ; pourſuis-moi, ſi tu l'oſes.* La ſurpriſe a adroitement préparé ce que fait naître la prompte revolution du ſort d'Amenophis ; & ſon rapide, mais naturel, paſſage des horreurs de l'échaffaut à la félicité du Thrône : tous ces traits remuent vivement le cœur d'un Spectateur né avec quelque élevation dans les ſentimens.

L'obſtacle le plus marqué que puiſſe, ce me ſemble,

semble rencontrer une pièce de cette nature, aux succès qu'elle mérite ; c'est que le personnage d'Osarphis a dans l'éclat & dans le rang que vous lui donnez, avant que d'en faire le chef des Israélites, quelque chose d'opposé au caractère que les préjugés d'éducation forment de Moyse dans un certain public. Le rôle de ce grand Législateur commence, pour eux, au temps où errant & fugitif, la crainte des persécutions auxquelles il eût été exposé en Egypte, le réduisit à garder les troupeaux de son beau-pere Jethro ; & son histoire sous ce point de vue n'offre d'autre idée à leur esprit, que celle d'un Pâtre élevé par le choix du Seigneur, du sein de la poussière à la plus sublime des dignités.

Une connoissance médiocre des Auteurs anciens rectifieroit ce préjugé, & vous disculperoit sans peine. Josephe au livre second, chapitre cinquième de son histoire, vous a fourni tous les traits qui forment chez vous le portrait de Moyse conquerant, vainqueur des Ethiopiens, époux de Tharbis, fils adoptif de Thermutis. Vous avez puisé dans la même source les personnages du second ordre que vous mettez sur la Scene, & jusques aux noms que vous leur donnez. Tharbis, Thermutis, Jocabel sont les mêmes dans l'histoire que dans votre Tragédie.

A BRUXELLES,

De l'Imprimerie de GREGOIRE FRICX, Libraire, ruë de la Cour. 1738.

Avec permission des Superieurs.

SAUL,

TRAGEDIE

Tirée de l'Ecriture Sainte.

que je prends de lui offrir cette Tragedie, mais je la supplie de croire, que quelque puissante que soit sa protection, c'est un hommage rendu à des qualitez plus précieuses que toute la gloire & tous les avantages de son Sang. Cet esprit de discernement, qui dans les Ouvrages les plus élevez, saisit d'abord ce qu'il y a de bon & de mauvais; qui se fait jour au travers de toutes les expressions, & de toutes les Images qui peuvent nous séduire & nous éblouïr davantage, pour considerer les choses de plus près, & ne les regarder qu'en elles-mêmes; cet esprit de discernement, MONSEIGNEUR, *tel que nous l'admirons dans V. A. R. n'est d'ordinaire que le partage des ames du premier Ordre, & ne marche gueres, si j'ose le dire, qu'avec les plus grandes vertus. Quel bonheur pour toutes les personnes, dont la profession est de cultiver les belles Lettres, de trouver dans un grand Prince, comme vous, le Protecteur de ces mêmes Ouvrages, dont vous êtes*

devenu l'Arbitre par la netteté de vos jugemens & de vos décisions ! Si lorſqu'on entreprend de faire des Tragedies, on ſe propoſoit l'honneur de vous plaire, & de travailler ſelon votre goût, ce ſeroit ſans doute un objet capable de remuer puiſſamment, & d'élever l'ame d'un Poëte. Il faut le dire auſſi, MONSEIGNEUR, *rien n'eſt plus digne du loiſir des plus grands Hommes, que ces ſortes de ſpectacles, qui ſont faits pour le cœur & pour l'eſprit, & dont la raiſon elle-même s'eſt ſervie, pour nous ramener à nos devoirs par le plaiſir le plus noble & le plus délicat. Pour moi,* MONSEIGNEUR, *excité par une approbation auſſi glorieuſe que la vôtre, j'oſerai tenter de nouveaux efforts. Heureux, ſi ayant à peindre des Heros, non pas toujours tels qu'ils étoient, mais ſouvent tels qu'ils devoient être, cette occaſion me procuroit l'honneur d'approcher de plus près* VOTRE ALTESSE ROYALE, *& me mettoit à la ſource de ces grands ſentimens*

dont nous n'avons que de legeres idées.
Je suis avec un respect profond,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble & très-
obéissant Serviteur,
L'ABBE' NADAL.

PREFACE.

J'Ai toujours regardé Saül comme un ſujet, qui dans l'Ecriture Sainte revenoit en quelque ſorte à celui d'Oedipe dans la Fable, c'eſt-à-dire, comme un ſujet qui avoit toutes les qualitez qu'Ariſtote demande pour la perfection du Poëme Dramatique.

Saül, en effet, ne nous paroît d'abord ni juſte, ni méchant dans un ſouverain dégré, & à ne regarder que d'une premiere vûë ce qui a donné lieu à ſa réprobation, il ſeroit difficile de le condamner juſqu'à lui refuſer ſa pitié. Il entre même dans ſa déſobéiſſance, je ne ſçais quelle religion & quelle vertu; & s'il tombe enſuite dans une infinité de crimes, c'eſt comme involontairement, & comme emporté par l'effet d'une Juſtice terrible.

Le Prophête Samuel lui ordonne de ſe rendre à Galgala, & de l'y attendre pendant ſept jours pour offrir le Sacrifice au Seigneur. Saül preſſé par les Philiſtins, & même abandonné par les ſiens, voyant que le ſeptiéme jour étoit venu, & qu'il n'avoit point encore de nouvelles de Samuel, crut qu'il ne devoit point engager le combat ſans avoir appaiſé le Seigneur;

il osa donc lui sacrifier ; & Samuel arriva lorsqu'il achevoit d'offrir l'Holocauste. Cette précipitation de Saül contre les ordres de Dieu & de son Prophête, a été la premiere cause de sa réprobation.

Les Amalecites étoient venus fondre avec toutes leurs forces sur le Peuple de Dieu, au sortir de l'Égypte. Dieu fut irrité contre la perfidie d'un peuple, qui étant sorti d'Esaü, & par consequent d'Abraham, comme les Israëlites, se devoit considerer à leur égard comme leur étant uni par le lien du sang. Dieu dans sa colere dit à Moyse, *J'exterminerai Amalec ; & il y aura une guerre de race en race entre lui & moi.* Quatre cens ans après, Dieu choisit Saül pour exécuter sa volonté dans la ruine de ce Peuple. Il lui fit dire par Samuel de marcher contre Amalec, & de passer tout au fil de l'épée, depuis l'homme jusqu'à l'enfant qui seroit à la mamelle, & jusques aux vils troupeaux. Saül tailla en pieces tout ce qui se trouva depuis Hevila jusqu'à Sur, qui est vis-à-vis de l'Egypte ; mais il épargna Agag leur Roi qu'il avoit pris vif, & réserva ce qu'il y avoit de meilleur dans les Troupeaux pour l'immoler au Seigneur.

Telle a été la seconde désobéissance de Saül ; de-là ce trouble dans son esprit, qui

ſucceda à l'eſprit de Dieu ; de-là le meurtre de plus de quatre-vingts Prêtres revêtus de leurs habits ſacrez ; la déſolation de toute la Ville Sacerdotale de Nobé ; cette haine ſi injuſte & ſi cruelle dont Saül fut animé contre David ; cette conſultation de la Pythoniſſe ſur la défaite d'Iſraël ; & enfin la mort de ce malheureux Roi, qui eſt l'action de ma Tragedie.

J'ai dérobé l'apparition de l'ombre de Samuel au Spectateur, non-ſeulement par la difficulté de l'exécution ſur le Théatre, mais encore parce qu'il m'a ſemblé que l'ombre en paroiſſant, n'ajouteroit rien à la terreur que j'ai cru qu'exciteroit la reconnoiſſance du Roi, de la maniere qu'elle eſt amenée. D'ailleurs la conduite que je gardois en cela, rejettoit dans le quatriéme Acte le recit de cette même apparition, qui pouvoit être aſſez vif pour ſe ſoutenir encore après la Scene de la Pythoniſſe & de Saül. Je ne dois chercher à juſtifier ma conduite en cela, que par le grand ſuccès de cette même Scene, qui (ſi j'oſe le dire) a également ſaiſi la Cour & la Ville.

Les Interpretes de l'Ecriture demeurent d'accord, que cette apparition de l'ombre de Samuel ſe fit par un ordre particulier de la Juſtice de Dieu, qui prit le moment d'une évocation vaine & ſterile, pour pro-

duire un événement aussi extraordinaire que celui-là, & qui épouvanta la Pythonisse elle-même.

Quelques-uns disent que le Démon qui se transforme en Ange de lumiere, se presenta alors à Saül sous la figure de Samuel; & le sentiment de quelques autres est que l'ame même de Samuel s'apparut à Saül. Ce qui est dit dans l'Ecclesiastique favorise cette derniere opinion: *Samuel*, dit l'Ecriture, *s'endormit du sommeil des Justes, & il fit connoître au Roy la fin de sa vie. Sa voix s'éleva du fond de la terre pour prophétiser la ruine des Impies.*

L'Episode d'Asser m'a parut necessaire. J'ai cru qu'il falloit mettre David dans un plus grand peril, & par conséquent lui opposer quelqu'un qui fût interessé à le perdre, & à qui je donnerois toute la confiance de Saül. C'est ce qui m'a obligé même de rendre Asser amoureux de Michol, pour lui donner par-là des motifs plus pressans pour agir contre David.

Je fais venir David du Camp des Philistins dans celui de Saül; quoi qu'ayant été quelque tems dans l'Armée ennemie, disposé même en apparence à combattre contre Israël, il eût cependant été obligé, sur l'émulation des Chefs des Troupes des Philistins, de se retirer dans Siceleg, qu'A-

chis Roy de Geth lui avoit abandonné pour sa demeure, & qui passa depuis de cette maniere sous la domination des Rois de Juda. Mais cette licence m'a paru d'autant plus permise, qu'elle m'a servi à déployer le caractere, & à mettre dans un plus grand jour les mœurs & les sentimens de David. Je n'ai point cru que Saül dût expirer sur sa haine. Et voulant sauver aux yeux du Spectateur cet air de réprobation qui auroit pû le lui rendre odieux, je me suis servi du retour de David pour ménager une reconciliation entre lui & Saül mourant d'un coup mortel qu'il vient de se donner, & qui semble lui rendre toute son innocence.

J'ai pris quelques libertez à l'égard de quelques noms, pour ne me servir que de noms connus & consacrez. J'ai parlé de Sion, comme étant sous la domination de Saül, quoique je n'ignorasse pas que les Jebuséens en fussent alors les maîtres, & que ce fut sur eux que David long-tems après reprit cette Forteresse. Le Poëte ne peut ni ne doit être aussi exact & aussi scrupuleux que l'Historien; & ceux qui ont traité de sacrilege la moindre alteration des circonstances tant soit peu considerables de l'Ecriture Sainte, nous ont appris par leur exemple à négliger quelquefois leurs préceptes.

ACTEURS.

SAUL, Roi d'Iſraël.

JONATHAS, Fils de Saül.

MICHOL, Fille de Saül & Femme de David.

DAVID, Mari de Michol.

ASSER, Confident de Saül.

ELISE, Confidente de Michol.

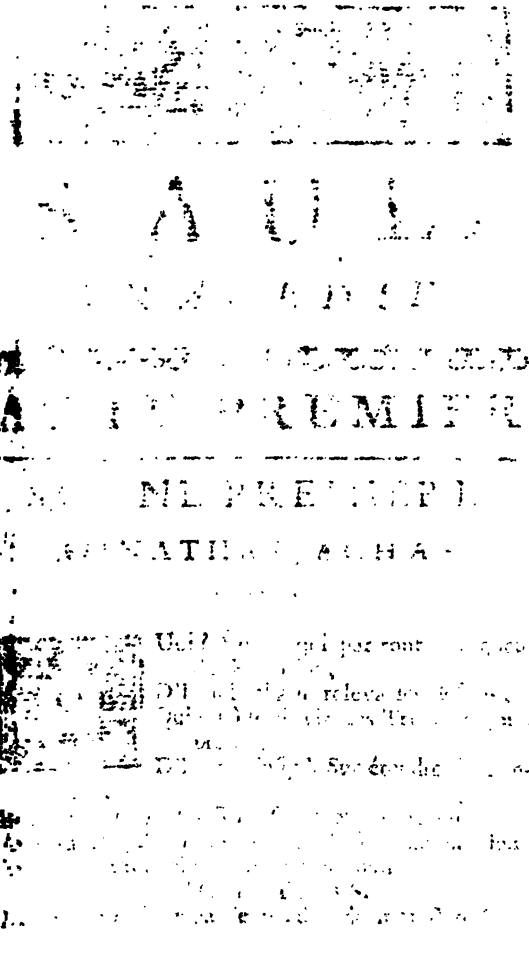
ACHAS, Confident de Jonathas.

LA PYTHONISSE, ou Magicienne.

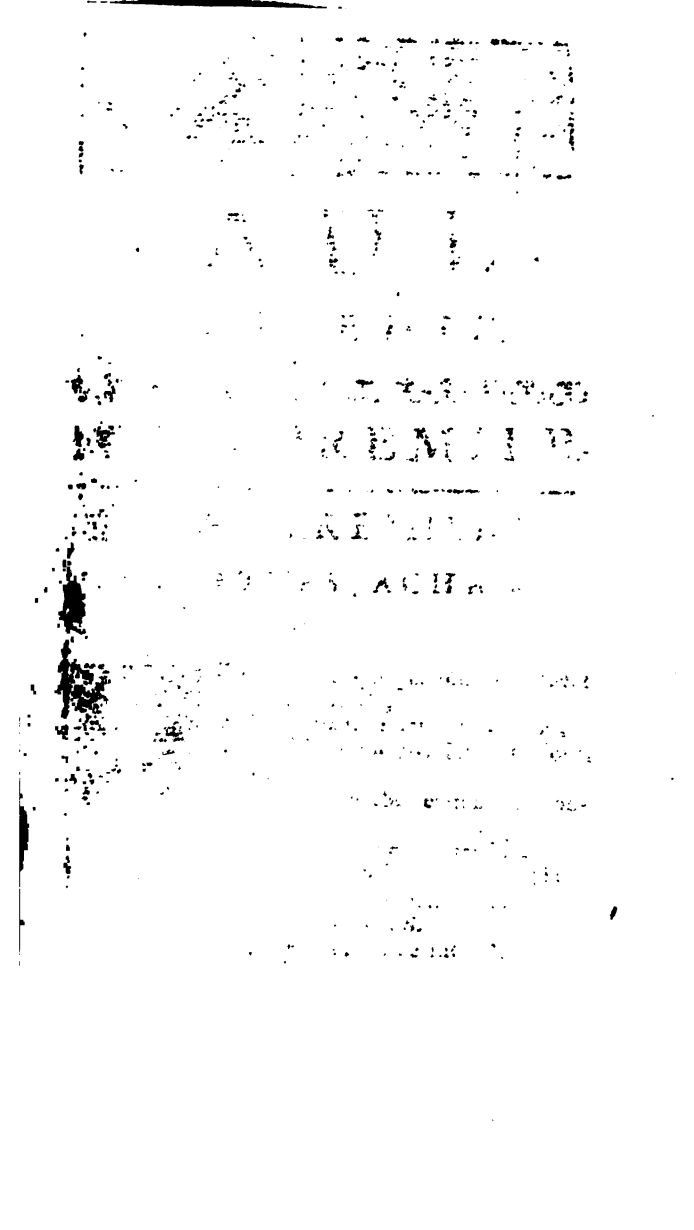
ISRAELITES, de la ſuite du Roi.

La Scene eſt dans le Camp, aux environs de Gelboé, dans la Tente de Saül.

L'Ombre de Samuel évoquée par Saül. Act. III. Sc. 7.



L'Ombre de Samuel évoquée par Saül. 1. Reg. XXVIII. 14.



Dans les divers transports dont il eſt combattu ;
De ſes malheurs, du moins, ſépare ſa vertu.
J'en rougis comme toi ; mais parmi tant d'allarmes ;
Il faut le plaindre, Achas, & lui donner des larmes.
Tu ſçai pour l'élever au ſuprême dégré,
De quel état obſcur le Ciel l'ayant tiré,
Fit monter ſur un Trône où tant de ſplendeur brille ;
De Benjamin en lui la derniere famille.
De ſa grandeur alors plus qu'un autre étonné,
Long-tems à s'y ſouſtraire on le vit obſtiné.
Mais ſi jamais le Ciel par d'éclatantes marques,
Juſtifia le Sceptre & le choix des Monarques,
Si ſa voix aux mortels peut ſe faire écouter,
Tout l'appelloit au Trône où tu l'as vû monter.
De ce nouvel empire enfin dépoſitaire,
Des Decrets du Seigneur il perçoit le myſtere.
Du feu de l'Eſprit ſaint effets prodigieux !
Le plus ſombre avenir ſe montroit à ſes yeux.
Par ſa bouche le Ciel annonçoit ſes Oracles,
Il confirmoit ſon choix par de nouveaux miracles ;
Et ſa faveur depuis ſe déclarant toujours,
Par d'immortels exploits ſignaloit tous ſes jours.
Mais depuis qu'épargnant une odieuſe race,
L'ennemi du Seigneur devant lui trouva grace,
Reſte impur d'Amalec à nos coups échapé,
D'une ſecrette horreur il eſt toujours frapé.
David, ſur-tout David, eſt l'objet qui le bleſſe.
Appliqué ſans relâche à nourrir ſa foibleſſe,
Dans d'éternels ſoupçons conçus ſans fondement,
Son eſprit inquiet trouve ſon châtiment ;
Et rappellant en vain ſa vertu démentie,
Il ſemble que du Ciel la main appeſantie,
Cherche à vanger ſur lui le mépris de ſes Loix ;
Et veut par ſon exemple effrayer tous les Rois.

ACHAS.

J'ignore le ſuccès que le Ciel lui deſtine ;

Mais l'Empire, Seigneur, panche vers sa ruine :
Presſé de tous côtez, Iſraël aujourd'hui
Ne peut trouver qu'en vous sa gloire & son appui.

JONATHAS.

Ah ! ſi pour détourner un ſi funeſte orage,
Il ne falloit, Achas, qu'écouter mon courage,
Qu'au milieu des perils précipiter mes pas,
Tu vois toujours en moi ce même Jonathas,
Qui vingt fois à tes yeux emporté par la gloire,
Des bras de tant de Rois arracha la Victoire.
Mais nos Juifs qu'en tous lieux entraînoient mes exploits,
N'ont plus pour moi l'ardeur qu'ils avoient autrefois.
Le Ciel ajoute encor, pour comble de miſere,
La révolte d'un camp, au trouble de mon Pere ;
Et parmi le Soldat tu vois quelle chaleur
De David juſqu'au Ciel éleve la valeur.
L'eſpoir de ſon retour eſt tout ce qui le flatte,
Tout le camp à la fois, preſſe, murmure, éclate.

ACHAS.

D'un camp tout plein encor de vos faits glorieux,
Le murmure, Seigneur, vous eſt injurieux ;
Mais ſongez qu'il s'agit de ſauver un Empire.
Quelque reſſentiment qu'un noble orgueil inſpire,
Ne nous écoutons plus quand l'Etat veut parler ;
S'il demande David, faites-le rappeller ;
Et par là Jonathas aſſurant la victoire,
Même en la partageant augmentera ſa gloire.

JONATHAS.

De ſa gloire en ces lieux tu crois donc que jaloux,
Je détourne un ſecours qui les raſſure tous ?
Non, non, mon amitié qu'un pareil ſoupçon bleſſe,
Ne connoît point pour lui cette indigne foibleſſe.
Mais penſe-t'on qu'après ces cruels traitemens,
A la Cour de Saül reçus à tous momens,
Tous ces pieges dreſſez que ſa valeur évite,

Cette soif de son sang, son exil & sa fuite;
Seul & funeste fruit des plus nobles hazards,
David que Siceleg reçut dans ses remparts,
Au mépris d'une vie utile à la Judée,
Tentât encor du Roi la foi si mal gardée?
Que dis-je? il t'en souvient; à ses coups dérobé;
La fureur de Saul le cherchoit dans Nobé.
Du Pontife avec lui suspect d'intelligence,
Le funeste trépas signala sa vengeance;
Israël en pâlit; Nobé dans ses remparts
Vit la flamme & le fer briller de toutes parts;
Parmi les cris, les pleurs, l'enfance confondue
Dans les bras tout sanglans d'une mere éperdue;
Jusqu'aux pieds des Autels nos Prêtres assiegez,
Et de Ministres saints, quatre-vingts égorgez.
Tu vis combien son ame encor peu satisfaite,
Rejetta les conseils de ce fameux Prophête,
Samuel, qui du Ciel en naissant inspiré,
De Saül jeune alors, oignit le front sacré.
Et qui sçait en effet si Dieu dans sa colere,
Ne poursuit point sur nous les crimes de mon Pere!
Cependant le tems presse, & pour dernier secours,
J'ai fait venir ma Sœur ici depuis deux jours.

ACHAS.

Depuis ce même temps, éloigné de l'armée,
J'en ai trouvé par tout la nouvelle semée.
Mais quel dessein, Seigneur, l'appelle dans ces lieux
Où rien ne peut s'offrir qui ne blesse ses yeux?
Où le fier appareil...

JONATHAS.

Comme toi, par avance,
Du retour de David j'ai senti l'importance.
Et comme par ma Sœur je puis mieux l'esperer,
Du secours de ses pleurs j'ai voulu m'assurer.
Même interêt confond son destin & le nôtre,
Elle est femme de l'un, elle est fille de l'autre;

Même

Même, aux brigues d'Aſſer je pourrai l'oppoſer,
Tu vois que de mon Pere il peut ſeul diſpoſer,
Quoiqu'il ſouffre à regret l'éclat qui l'environne,
Reſte d'un ſang fatal qui prétendit au Trône,
Et qui jadis armant les plus ſéditieux
Oppoſa ſes complots au choix même des Cieux.
Sans doute il ſe ſouvient qu'en d'autres mains remiſe,
Ma Sœur aux feux d'Aſſer avoit été promiſe;
Que mon Pere depuis s'impoſant une loi,
Rompit l'hymen d'Aſſer, & dégagea ſa foi.
Mais ſoit qu'en lui l'effet de quelque ardeur ſecrette,
Nourriſſe de ſon cœur l'eſperance indiſcrette,
Que juſques à ma Sœur il leve encor les yeux,
Ou ſoit qu'il tourne ailleurs ſes vœux ambitieux,
Ennemi de David il cherche à le détruire.
Dans les deſſeins ſecrets qu'il forme de lui nuire,
Et dont tu le peux voir jour & nuit occupé,
Je me ſuis vû ſouvent moi-même enveloppé.
Mais ma Sœur vient, quel trouble élevé dans ſon ame
Conduit vers nous ſes pas?

SCENE II.

JONATHAS, MICHOL, ACHAS, ELISE.

JONATHAS.

QUe fait le Roy, Madame?

MICHOL.

Ah! venez avec moi combattre ſes tranſports.
C'eſt maintenant qu'il faut redoubler nos efforts.
Des vengeances du Ciel déplorable victime,
De ſa vertu premiere un reſte encor l'anime,
Et dans ce triſte état ſon exemple fait voir

Tout ce qu'en un grand cœur produit le deſeſpoir.
S'il ſuit ſes mouvemens, ſa perte devient ſûre;
De tout le camp mon Pere ignore le murmure.
Mais, mon Frere; à lui ſeul c'eſt trop l'abandonner.
Prévenez un malheur qui peut tout entraîner.
Hâtez-vous, craignez tout du trouble qui l'inſpire,
Et ſongez que ſa chûte eſt celle de l'Empire.

JONATHAS.

Vous-même de David aſſurez le retour.
Venez faire parler la nature & l'amour.
Je ſçai qu'Eliézer à vos ordres fidelle,
De l'état de Saül lui porte la nouvelle;
Mais c'eſt peu qu'une lettre expoſant vos douleurs,
Trouve encore David ſenſible à nos malheurs,
Du Soldat mutiné lui peigne l'inſolence,
Et nos fiers ennemis triomphant par avance;
En vain vous flechiriez le cœur de votre Epoux,
Si nous n'avons du Roi deſarmé le courroux.

MICHOL.

Helas! de ce courroux injuſte ou legitime,
Je ſuis, Prince, je ſuis la premiere victime.
Ciel arbitre des Rois, où me reduiſez-vous?
Je vois ſans ceſſe un Pere armé contre un Epoux:
Tour à tour dans mon cœur leur défenſe m'eſt chere,
Si j'aime mon Epoux, je reſpecte mon Pere;
Et dans ce triſte état une ſanglante loi
Semble en les ſeparant les unir contre moi.

JONATHAS.

Madame, il n'eſt pas temps de repandre des larmes;
Songez à prévenir de plus triſtes allarmes.
Allons où le devoir vous appelle avec moi,
Ne tardons plus, courons. Mais on vient, c'eſt le Roy.

SCENE III.

SAUL, JONATHAS, MICHOL, ACHAS, ASSER & ELISE.

SAUL.

QUe vois-je ici ? quel ſoin raſſemble ma famille,
Et preſente à mes yeux Jonathas & ma Fille ?
(*à Aſſer.*) Rentre, ce que je veux confier à ta foi
Ne permet point, Aſſer, d'autre temoin que toi.
Aſſer ſort.
Mais moi-même je ſens que mon tranſport me laiſſe.
Ah ! ſortons, & fuyons une indigne foibleſſe,
Mon deſſein a beſoin de toute ma fureur.

MICHOL.

Mon Pere, où courez-vous ?

JONATHAS.

Où fuyez-vous, Seigneur

SAUL.

Pourquoi ne puis-je, helas ! fuyant plus loin encore,
Derober à vos yeux l'ennui qui me dévore,
Et du Ciel ſur moi ſeul épuiſer le courroux
Qu'un noir preſſentiment me fait craindre pour vous?
Je crains que ſa fureur, par de nouveaux ſupplices,
De mes crimes encor ne vous rende complices,
Et de tant de grandeurs ne vous laiſſe pour fruit,
Le malheur qui m'accable, & la mort qui me ſuit.

MICHOL.

Le Ciel ſur vous, Seigneur, jette un œil moins ſevere.
Quel crime avez-vous fait ? Jadis dans ſa colere,
Lui-même il vous dicta ſes ordres ſouverains,
Et voulut châtier Amalec par vos mains.

Sa voix parle. Une aveugle & prompte obéiſſance,
De nos Peres trahis entreprend la vengeance.
Le bruit de votre nom déja ſert ſon courroux,
La victoire & l'effroi marchent loin devant vous;
Tout l'Orient ſe trouble, & malgré tous ſes Princes
Un deluge de ſang inonde ſes Provinces.
Votre main triomphante en arrête le cours,
Ou plûtôt d'Agag ſeul elle épargne les jours;
Echappé d'une guerre en tant d'horreurs fertile,
A vos genoux, Seigneur, un Roy trouve un azile;
D'un ennemi vaincu vous devenez l'appui,
Eſt-ce là le forfait qui vous trouble aujourd'hui?

SAUL.

Des jugemens d'un Dieu qui peut percer l'abîme?
Cette même clemence à ſes yeux eſt un crime.
Soit qu'il faille lui plaire, ou ſervir ſon courroux,
La pitié cruelle exige tout de nous.
Sans ceſſe, ou l'inſtrument, ou l'objet de ſa haine,
Nous n'avons qu'à ce prix la grandeur ſouveraine.
Et ſi ſon bras ſur nous vient à lancer ſes traits,
Alors ſes châtimens paſſent tous ſes bienfaits.
Plus heureux dans l'état d'une obſcure naiſſance,
J'aurois peut-être encor ma premiere innocence:
Pourquoi venant lui-même au devant de mes pas,
M'offroit-il des grandeurs que je ne cherchois pas?

JONATHAS.

Mais, Seigneur, quels malheurs marquent votre diſgrace;
Et depuis quand l'Empire a-t-il changé de face?
Quel eſt votre ennemi? Jadis le Philiſtin
N'offroit à votre eſpoir qu'un triomphe certain:
Pourquoi donc dans ce jour...

SAUL.

Helas! que vous dirai-je?
Je crains Agag, je crains cette main ſacrilege,
Qui, jadis au mépris des ordres immortels,

Se hâta d'allumer le feu sur les Autels.
Je crains dans ma fureur Nobé réduit en cendre,
Le sang d'un Peuple saint que l'on a vû répandre.
Tant de vœux rebutez, tant d'impuissans regrets,
Nos victimes, le Ciel, nos Prophêtes muets;
Tout m'épouvante, & n'offre à mon ame abbatue,
Qu'une foule de maux, dont le moindre me tue.

JONATHAS.

Hé bien, de nos destins, sans hazarder vos jours,
Souffrez, Seigneur, que seuls nous poursuivions le cours;
D'autant plus assurez au combat qui s'apprête,
Que nous ne craindrons point pour votre auguste tête.
Mais avant tout, Seigneur, daignez nous accorder,
Un secours important que j'ose demander.
Rappellez un Héros qui chérit votre gloire,
Dont par-tout la presence entraîne la victoire,
Que de ses envieux la fureur vous ravit;
Que par des nœuds sacrez . . . .

SAUL.

Moy, rappeller David!
Vous voulez qu'en mon sein je recelle un perfide,
Un rebelle, un ingrat, que dis-je! un parricide!
D'une indigne amitié perdez le souvenir,
Vous pressez son retour, craignez de l'obtenir.
Qu'à bon droit aujourd'hui mon courroux implacable
N'impute qu'à lui seul le malheur qui m'accable;
Mais enfin sans chercher à déssiller vos yeux,
Ne vous suffit-il pas qu'il me soit odieux?
Ah! le sang contre vous à peine me rassure:
Et quand vous épousez l'interêt d'un parjure,
Puis-je après ses forfaits, & le nœud qui vous joint,
Parmi mes ennemis ne vous confondre point?

MICHOL.

Je ne vous parle plus, Seigneur, comme à mon Pere,
Hélas! ce nom sacré ne vous touche plus guére;

Mais pleine de douleur, auſſi-bien que d'effroi,
Oubliant qui je ſuis, je m'adreſſe à mon Roi.
Je viens pour un Epoux vous demander juſtice;
Et s'il eſt criminel ordonnez ſon ſupplice.
Mais de ſon innocence aujourd'hui défenſeur
De l'impoſture auſſi confondez la noirceur.
En vain j'ai recherché les crimes d'une vie
Et toujours enviée, & toujours pourſuivie;
De tous côtez, Seigneur, je ne vois que vertus,
Que des Rois ſubjuguez, des Peuples abatus,
D'un ſuperbe Ennemi l'audace reprimée,
D'Iſraël conſterné la gloire ranimée,
Et tant d'autres exploits dont votre cœur épris,
Dans mon Hymen alors lui fit trouver le prix.
Errant & fugitif avec quelques Cohortes,
On dit que Siceleg l'a reçu dans ſes Portes;
Mais que ſur Amalec détournant tous ſes coups,
Parmi vos ennemis, il n'agit que pour vous.
Qu'Achis même, trompé par ſes matches couvertes,
Croit tous les jours par lui s'enrichir de nos pertes,
Lorſque le même bras qui devient notre appui,
N'a pû nous épargner ſans retomber ſur lui.
Mais ſi dans ces remparts Siceleg le recelle,
Que de vos mains, Seigneur, un ordre l'en rappelle;
Ces monſtres dont l'envie attira le courroux,
S'enfuiront devant lui, s'il paroît devant vous.

JONATHAS.

Oui, Seigneur, écartez un ſoupçon qui l'outrage;
De ſes perſecuteurs votre haine eſt l'ouvrage,
Leur envie alluma ce courroux éternel,
David moins vertueux ſeroit moins criminel.
Quand l'oreille d'un Roi s'ouvre à la calomnie,
D'injuſtices, de maux, quelle ſuite infinie!
Des plus nobles dehors le méchant revêtu,
Attaque l'innocence, & pourſuit la vertu;
Et jaloux d'un Sujet dont la gloire le gêne,

Fait servir & l'Empire, & les Rois à sa haine.
Dût enfin m'accabler, Seigneur, votre courroux,
Je ne ménage rien quand je parle pour vous.
De ma Sœur en ces lieux dissipez les allarmes,
Accordez un Epoux à ses vœux, à ses larmes;
A vous même, aux destins d'Israël hazardez....

SAUL.

Hé bien, il faut vouloir ce que vous demandez.
Immolons à David votre gloire & la mienne.
Vous voulez son retour, je consens qu'il revienne;
Qu'à son ambition ici nos propres mains,
D'un Trône qu'il dévore ouvrent tous les chemins:
Malgré moi, contre vous, il vous faut satisfaire.
Si par tous les complots que j'attens pour salaire
Il justifie encore un si juste courroux,
Sa perfidie au moins me vengera de vous.

MICHOL.

Ah! dans mon Roi, Seigneur, je retrouve mon Pere.
Ainsi le Ciel s'apprête à finir ma misere.
Sur nos sacrez Autels que d'encens va bruler!
Courons hâter l'instant qui doit le rappeller.
Bien-tôt vous le verrez voler pour vous deffendre.
Mais, que vous veut Asser?

SCENE IV.

SAUL, JONATHAS, MICHOL, ASSER, ACHAS.

SAUL.

QUe viens-tu nous apprendre?

ASSER.

Ah! prevenez les maux qui menacent l'Etat.

D'un Enfant d'Israël apprenez l'attentat.
De l'Empire déja partageant la conquête,
Le Philistin s'avance, & David à leur tête.
L'élite de nos Juifs par lui-même séduits,
A paru dans leur Camp sous les Drapeaux d'Achis.
Et que sert à Sion l'appui de ses murailles,
Lorsque ses propres mains déchirent ses entrailles?
Du combat dans le Camp on a semé le bruit,
Et l'on ne doute point que le jour qui nous luit,
De vos fiers ennemis n'excite le courage,
Et n'éclaire entre vous un horrible carnage.

MICHOL.

Ah! Ciel!

JONATHAS.

Qu'entens-je?

SAUL.

Hé bien, daignez ouvrir les yeux;
Reconnoissez enfin ce Héros glorieux.
C'est donc là pour son Roi cette ardeur qui le presse!
Où m'alloit emporter une aveugle tendresse?
Mon courroux dans mon cœur étoit prêt d'expirer.
Ah! barbare! avec toi tout semble conspirer.
De tous ses attentats le Ciel même est complice.
Allons, je vais moi seul poursuivre son supplice.
Trahi de toutes parts, je mourrai sans effroi,
Si j'entraîne en mourant le perfide avec moi.

SCENE V.

JONATHAS, MICHOL, ACHAS, ELISE.

MICHOL.

DE tout ce que j'entens, grand Dieu, que dois-je croire?
Quoi! jusques-là David auroit trahi sa gloire?
Quoi!

Quoi ! de Sion en pleurs le triſte ſouvenir,
Votre amitié ; le ſang n'ont pû le retenir ?
Si malgré tant de nœuds, le ſoin de ſa vengeance
Entre un barbare & lui remet l'intelligence,
S'il dément en ce jour tant d'exploits immortels,
Et du Dieu d'Abraham foule aux pieds les Autels,
Hélas ! puis-je penſer que fidele à ſa flamme,
Quand il immole tout, il épargne ſa femme ?

JONATHAS.

Vous écoutez peut-être un injuſte tranſport :
D'Eliezer au moins attendez le rapport.
Adieu, de mon côté je vais moi-même apprendre
D'où naît ce bruit fâcheux que l'on vient de répandre.
L'impoſture ſans doute aura pû le ſemer.

SCENE VI.

MICHOL, ELISE.

MICHOL.

AH ! courons ſur leurs pas pour mieux m'en informer.
Hélas ! de quels deſſeins faut-il qu'on le ſoupçonne ?
Et toi, qui vois la crainte où mon cœur s'abandonne,
Daigne m'apprendre, ô Ciel, dans un mal ſi preſſant,
Si David eſt coupable, ou s'il eſt innocent.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

MICHOL, ELISE.

MICHOL.

ELiſe, ce rapport n'étoit que trop fidele;
Et confirmant d'Aſſer la ſanglante nouvelle,
Eliezer déja de retour dans ces lieux,
A des pleurs plus cruels ouvre encore mes yeux.
On dit qu'avec Adhis David d'intelligence,
Par des liens plus forts s'unit à ſa vengeance:
Et le coup qu'à mon Pere il adreſſe aujourd'hui,
Doit me percer le cœur pour aller juſqu'à lui.

ELISE.

Quel eſt le fondement d'un diſcours qui m'étonne!
O Ciel! que dites-vous?

MICHOL.

Que l'ingrat m'abandonne
Par quel éclat trompeur d'amour & de vertu
Au dernier des affronts, Ciel, me préparois-tu!
Quelle honte pour moi, pour toute ma famille,
Si de ce Roi barbare il épouſe la fille!
Ce bruit dont à tes yeux mon cœur eſt éperdu,
Dans toute la Judée eſt déja répandu.
Aux filles d'Iſraël mon malheur ſe raconte,
Tout l'Univers bien-tôt ſera plein de ma honte.
Mais, chere Eliſe, enfin connois-en tout l'excès,

Tu vois de tant de pleurs le funeſte ſuccès.
Fille d'un Roi puiſſant, ſous qui trembla l'Aſie,
Vil enfant de Jeſſé, David me ſacrifie,
D'un ſacrilege amour je ſçais ſon cœur épris;
Et loin de l'en punir par un juſte mépris,
Ordinaire réſſource en de telles diſgraces,
Je ſens que mon cœur vole encore ſur ſes traces;
Que loin de s'indigner contre un perfide Epoux,
J'ai plus d'amour encor que je n'ai de courroux.

ELISE.

Quoi! ſans chercher, Madame, aucune autre lumiere,
Votre ame au moindre bruit ſe livre toute entiere,
Et déja croit David rangé ſous d'autres Loix?
Ah! ſongez bien plûtôt à quels brillans exploits
Saül de votre cœur attachant la conquête,
De ſix cens Philiſtins lui demanda la tête.
Après tous ſes efforts pour aller juſqu'à vous,
Quel ſoudain changement craignez-vous d'un Epoux?
Je vois dans ſes deſſeins un ſecret que j'ignore;
Mais ſans doute pour lui le Ciel agit encore,
Vous le verrez, Madame; & loin de vous trahir...

MICHOL.

En vain par tes diſcours tu prétens m'ébloüir.
Mais il faut détourner cet orage funeſte.
C'en eſt fait, commençons, le Ciel fera le reſte.
Je cours executer un illuſtre deſſein,
Que l'amour & la gloire ont formé dans mon ſein.
Il eſt digne du ſang dont le Ciel m'a fait naître:
Allons trouver le Roi. Mais je le vois paroître.
Quel eſt le nouveau trouble, ô Ciel, où je le voi?

SCENE II.

SAUL, MICHOL, ACHAS, ELISE.

SAUL.

QUoi ! mes propres Sujets m'impoſeront la loi ?
Il ne vous manque plus, trop pleins de vos allarmes,
Qu'à tourner contre moi la pointe de vos armes,
Lâches, vous refuſez de marcher ſur mes pas.
Allez, Achas, allez qu'on cherche Jonathas ;
Qu'il vienne, de ſon Pere embraſſant la défenſe,
Et ſoutenir ma gloire, & punir leur offenſe.

SCENE III.

SAUL, MICHOL, ELISE.

SAUL.

MA Fille, vous voyez où me réduit le ſort.
Au ſortir de ces lieux, plein d'un juſte tranſport,
J'allois, vous le ſçavez, par l'effort de mes armes,
Ou périr, ou venger ma puiſſance & vos larmes ;
Mais tout un Camp eſt ſourd à mon commandement,
Je n'ai trouvé que trouble & que frémiſſement.
A quelle foi, grand Dieu, quelle fureur ſuccede!

MICHOL.

Cedez, Seigneur, cedez au tems à qui tout cede.
Sçachez par un conſeil prudent & genereux,
De leur propre fureur ſauver des malheureux.
Sauvez l'Etat, vous-même. Un ſeul ſecours vous reſte,

Détachez un Héros d'une Ligue funeſte ;
De ſes engagemens rompez tous les liens,
Je puis vous en ouvrir d'infaillibles moyens.

SAUL.

Qui moi ! j'irois, frappé d'une crainte ſervile,
Contre ma gloire encor prendre un ſoin inutile ?

MICHOL.

Non, non, c'eſt à mes pleurs que ce ſoin eſt permis.
Souffrez que j'aille ...

SAUL.

Où donc ?

MICHOL.

Au Camp des Ennemis.

SAUL.

Qu'entens-je, juſte Ciel ! ma ſurpriſe eſt extrême.
Ma Fille dans leur Camp ? Vous ?

MICHOL.

Oüi, Seigneur, moi-même.
Qui pourroit m'arrêter, & que redoutez-vous ?
La preſence, le nom, le rang de mon Epoux,
La ſplendeur de ce ſang dont je ſuis deſcenduë ;
La majeſté des Rois avec moi confonduë ;
L'éclat de ce projet, tout paroît écarter
Ce qu'un autre peut-être auroit à redouter.
Ah ! quelque affreux péril que vous puiſſiez me peindre ;
Mes malheurs m'ont appris, Seigneur, à ne rien craindre.
Toujours loin d'un Epoux, tremblante pour ſes jours,
Le fer juſqu'en mon lit en pourſuivit le cours.
Un frere condamné dans les bras de la gloire,
A preſque de ſon ſang racheté ſa victoire.
J'oſe vous l'avoüer avec quelque pudeur,
Je n'ai pû m'affranchir d'une trop vive ardeur.
Plaignez mon infortune, & voyez ſans colere

Mes ſoins pour un Epoux quand ils ſauvent un Pere.

SAUL.

Non, non, qu'un choix plus digne & de vous & de moi,
Ma Fille, en d'autres mains remette votre foi.
Et qui ſçait ſi du Ciel la haine redoublée
Ne redemande point cette foi violée,
Et d'Aſſer avec vous renoüant le deſtin,
Ne veut pas vous contraindre à lui donner la main?

MICHOL.

Que dites-vous? ô Ciel! & que viens-je d'entendre?
A quelque nouveau choix, moi, je pourrois prétendre?
Je mettrois dans mon lit l'implacable ennemi
Qu'en ſes reſſentimens j'ai moi-même affermi?
Au deſtin de David votre fille attachée,
Par aucune autre loi n'en peut être arrachée,
Et contre un nœud ſi ſaint quoi que l'on puiſſe oſer,
Ce n'eſt que par ma mort qu'on pourra le briſer.

SAUL.

Ah! craignez d'irriter un Pere qui vous aime.
Oubliez un Epoux qui vous trahit lui-même;
Qui maintenant peut-être à l'aſpect des faux Dieux,
Lorſque pour lui de pleurs ſe rempliſſent vos yeux,
Digne appui des Autels où ſa main ſacrifie,
Forme les nouveaux nœuds de l'Hymen qui le lie.
Ah! du moins renfermez ces regrets odieux.
Ne vous ſouvient-il plus....

SCENE IV.

SAUL, MICHOL, ACHAS, ELISE.

ACHAS.

JE rentre dans ces lieux,
Seigneur, & tout le Camp par mille cris de joye

Vous annonce un secours que le Ciel vous envoye.

SAUL.

Que dis-tu? quel secours? Où donc est Jonathas?

ACHAS.

Par votre ordre, Seigneur, je marchois sur ses pas,
Lorsqu'un dessein secret l'éloignoit de l'armée.
Déja sur son absence elle étoit allarmée,
Trop pleine des périls où son cœur l'a conduit.
Mais il rentre, & plus fier d'un secours qui le suit,
Il semble dans l'éclat d'une nouvelle gloire,
Sur ses pas en triomphe entraîner la victoire.
Le Ciel est aussi-tôt frappé de mille cris.
L'allegresse par-tout s'empare des esprits.
On se mêle, on s'embrasse; & parmi quelques larmes,
L'espérance succede aux plus vives allarmes.
Enfin de leur effroi tous vos soldats remis....

SAUL.

Quoi? quelque espoir encor pourroit m'être permis?
Le bras de Dieu, servant le courroux qui me guide,
Puniroit des mutins, poursuivroit un perfide?
De l'honneur d'Israël le Ciel seroit jaloux?

SCENE V.

SAUL, JONATHAS, ACHAS, ASSER, MICHOL, ELISE.

JONATHAS.

N'En doutez point, Seigneur, l'Eternel est pour vous.
Ainsi dans ses desseins sa sagesse éclatante
Dérobe sa conduite, & surprend notre attente.
Les larmes d'Israël ne coulent point en vain.
Le Ciel arme pour vous une invincible main.

SAUL.

Quand pourrai-je baiſer cette main ſalutaire ;
Mon Fils ? Mais quoi ? parlez c'eſt trop long-tems ſe taire.
Quels ſont-ils ces ſecours par le Ciel envoyez ?
Quel eſt l'heureux appui ?

JONATHAS.

Seigneur, vous le voyez.

SCENE VI.

SAUL, JONATHAS, DAVID, MICHOL, ASSER, ACHAS, ELISE.

SAUL.

QUe vois-je ? où ſuis-je ? ô Ciel ! en croirai-je ma vûë ?

MICHOL.

Quel objet s'offre, Eliſe, à mon ame éperduë ?

SAUL.

David devant mes yeux !

MICHOL.

Daigne encor le ſauver, Ciel !

SAUL.

Juſques dans mon Camp oſe-tu me braver ! Perfide.

DAVID.

Non, Seigneur. A ma gloire fidele,
N'attendez rien de moi qui ſoit indigne d'ele.
Moins prompt à s'expoſer à cet ardent courroux,
Peut être que quelque autre auroit tout craint de vous.
Mais de pareils ſoupçons ſont d'une ame ordinaire.
Je puis venir vers vous ſans être téméraire :
Sûr qu'en Saül par-là retrouvant un appui,

J'excite ſon grand cœur à s'armer contre lui.

SAUL.

Par quel égard frivole enchaînant ma juſtice,
Crois-tu te dérober aux rigueurs du ſuplice?
Et quelle foi doit-on aux perfides mortels?
Quoi donc? foulant aux pieds les Loix & les Autels,
Etouffant dans ton cœur l'amour & la nature,
Infidele à la fois, parricide & parjure,
Avec mes ennemis conjuré contre moi,
Brûlant de te plonger dans le ſang de ton Roi,
Prêt d'envahir un trône, où mon aſpect te bleſſe....

DAVID.

Ah, Seigneur! eſt-ce à moi que ce diſcours s'adreſſe?
Et de ma foi toujours peut-on ſe défier?
Mais plûtôt eſt-ce à moi de me juſtifier?
Ma vertu juſques-là ne doit point ſe contraindre.
L'innocence en effet ne peut jamais rien craindre.
Le Ciel ſçait la défendre, & même la venger.
Entre Saül & moi c'eſt à lui de juger.
D'ailleurs enfin le tems, le péril, tout nous preſſe,
Un ſoin plus important tous deux nous intéreſſe.
Long-tems dans Siceleg contraint de me cacher,
Le ſalut d'Iſraël vient de m'en arracher.
D'un long exil, Seigneur, la honte & la ſouffrance,
M'a de vos ennemis acquis la confiance;
De leur prévention mon zele s'eſt ſervi,
J'ai paſſé dans leur Camp, de quelques Juifs ſuivi.
Le Ciel de mes deſſeins applaniſſoit la voye,
Le Roi de Geth, Achis me reçoit avec joye.
Bien-tôt me prodiguant ſes ſecrets entretiens,
Il cherche à m'attacher par les plus forts liens,
Et veut d'un malheureux que votre haine chaſſe,
Par l'Hymen de ſa fille honorer la diſgrace.
Mais frappé d'un diſcours que j'écoute à regret,
Tous mes ſens ſoulevez frémiſſent en ſecret,
Et mon cœur rappellant des flammes légitimes

De ſes offres alors lui fait autant de cringes.
Enfin dans ſon parti ces Rois intereſſez,
Ces mille Legions, tous ces chars hériſſez,
Prêt de fondre ſur vous l'impétueux orage
Du plus preſſant péril me laiſſant voir l'image;
Malgré le peu d'eſpoir dont mon cœur eſt flatté,
Je propoſe une paix, & je ſuis écouté.
L'ennemi dans mes mains a remis ſa querelle:
Dans votre Camp, Seigneur, voilà ce qui m'appelle.
Du deſir de la paix ſi vous étiez preſſé,
Parlez, je cours finir ce que j'ai commencé.
Mais ſi toujours ardent contre un peuple idolâtre,
Le grand cœur de Saül ne cherche qu'à combattre,
De l'honneur d'Iſraël & du vôtre jaloux,
Souffrez que je ſoutienne un ſi noble courroux.
Commandez, permettez que marchant ſur mes traces,
Six cens Juifs qu'à mon ſort attachent leurs diſgraces,
Dans leur proſcription fideles à leur Roi,
Viennent vaincre, Seigneur, ou mourir avec moi.

SAUL.

O Ciel! dans quel état votre entretien me laiſſe?
Dans mon cœur tout à coup quelle étrange foibleſſe!
Quoi, je ſens ma fureur prête à s'évanouir?
Et de mon trouble encor je le laiſſe jouir?

MICHOL.

Que craignez-vous, Seigneur, d'une vertu ſi pure?
Achevez le triomphe, étouffez l'impoſture.
A ce trouble, du Ciel reconnoiſſez la voix,
Et cette main de Dieu qui tient le cœur des Rois.

SAUL.

Que me demandez-vous? Ciel! quelle eſt votre envie!
Vous voulez qu'on m'arrache & l'Empire & la vie,
Et loin de prévenir de funeſtes deſſeins....

DAVID.

De quel ſang innocent ai-je ſouillé mes mains?
Par des liens ſacrez attachez l'un à l'autre,

Je pourrois commencer par répandre le vôtre ?
Et ſur mon Souverain, après tant de bienfaits,
Tomberoit ma fureur & mes premiers forfaits ;
On me verroit paſſer toutes les perfidies,
Et ſur l'Oint du Seigneur porter mes mains hardies ;
Que dis-je ? En votre camp contre moi ſans ſecours,
Le ſommeil & la nuit m'abandonnoient vos jours.
D'un ennemi ſans ceſſe ardent à nous pourſuivre,
Reſpecte-t-on le ſang, lorſque tout nous le livre ?
Cependant trop content en détournant mes pas,
De vous ravir le fer dont s'armoit votre bras,
Je laiſſai de ma foi cette preuve certaine.
Ah ! ſi quelques mortels excitent votre haine,
Puiſſe le Tout-puiſſant, arbitre entre eux & moi,
Détourner ſur leurs jours le courroux de mon Roi,
Dévoiler à ſes yeux l'artifice & le crime,
Et laver de leur ſang la vertu qu'on opprime.
Mais ſi dans ſes decrets impénétrable à tous,
Le Ciel excite ſeul un ſi cruel courroux ;
J'en adore la main : Heureux ſi ſa juſtice
De mes reſſentimens reçoit le ſacrifice !
Mais déja votre cœur commence à s'ébranler ;
Vous ſoupirez, Seigneur, je vois vos pleurs couler.
Par ces auguſtes mains, ces genoux que j'embraſſe,
Achevez ; qu'à vos yeux je puiſſe trouver grace,
Voir enfin ſur ma foi vos doutes éclaircis,
Mon ſang verſé, pour vous confirmer. . . .

SAUL.

Ah ! mon Fils ?
Vous me demandez grace, & je ſuis ſeul coupable.
O piété ſincere ! ô vertu qui m'accable !
C'en eſt trop. Mais ſouffrez que je reſpire enfin.
D'Iſraël aujourd'hui vous ſçaurez le deſtin.
Jonathas, cependant allez revoir l'armée.
Ma Fille, déſormais ceſſe d'être allarmée.
(*David en l'embraſſant.*)

Allez vous reposer dans mon appartement:
Que seul avec Asser on me laisse un moment:

SCENE VII.

SAUL, ASSER.

SAUL.

DE son retour, Asser, que faut-il que je pense?
Et dans quel tems le Ciel nous rend-t'il sa presence?
Lorsque de tout un camp prêt à se revolter,
Le murmure déja commence d'éclater;
Que du cœur de nos Juifs la foi va disparoître;
Quand il peut se venger, lorsqu'il le doit peut-être;
Et s'il ne faut enfin rien cacher à ta foi,
Quand l'effroi s'emparant de l'ame de ton Roi...
Mais tu ne me dis rien. Trop plein de ta surprise,
Je vois...

ASSER.

Que voulez-vous, Seigneur, que je vous dise?

SAUL.

Ce que je veux, Asser? est-ce à toi d'en douter?
Ton zele maintenant ne peut trop éclater.
Laisse un déguisement que ton respect affecte.
Ose parler, ta foi ne peut m'être suspecte.

ASSER.

Continuez, Seigneur, un si noble dessein,
Et recevez David jusques dans votre sein.
J'ai vû couler pour lui de veritables larmes.
Mais quoique contre vous, vous lui donniez des armes,
Que peut-être ébloüi par des prétextes vains,

Vous le rendiez vous-même à l'eſpoir des mutins,
Quoi que puiſſe ordonner enfin la deſtinée,
Tout vous lie à la foi que vous avez donnée.

SAUL.

A ſon nom ſeul, Aſſer, je pâlis, je fremis;
Seul il m'occupe plus que tous mes ennemis.
Au bruit de ſes exploits mon ame eſt éperduë.
Mais ſi-tôt que le Ciel le ramene à ma vûë,
J'écarte les ſoupçons que j'avois pû former,
Et contre moi pour lui je ſuis prêt à m'armer.
De mon aveuglement telle eſt la violence...

ASSER.

Ah! Seigneur, s'il faut rompre un dangereux ſilence,
Si mon cœur à ſon tour doit s'ouvrir à vos yeux,
Croirai-je que David, ardent, ambitieux,
Et peut-être touché d'une juſte colere,
Pour votre gloire encor montre un zele ſincere?
Pourriez-vous le penſer? Quoi! ne voyez-vous pas
Son eſpoir, ſes deſſeins marquez dans tous ſes pas?
Croit-on dans le peril qu'en aveugle il ſe jette?
Il laiſſe Siceleg ouvert à ſa retraite,
Il paſſe aux ennemis, où même à notre aſpect
Suivi de tant de Juifs David n'eſt point ſuſpect;
Il quitte enfin leur camp ſur ſa foi, ſans ôtage;
Pour vous déſabuſer en faut-il davantage?
Ah! periſſe le jour qu'il trouva votre appui,
Quelle foule de maux trainoit-il après lui!
En vain dans votre Cour produit par la fortune,
La faveur le tira d'une foule importune,
Seul coupable du ſang que vous avez verſé,
De ce jour vos malheurs, Seigneur, ont commencé;
Comme ſi Samuel par un ordre ſuprême
Eût dès-lors ceint ſon front de votre Diadême.
Et quel eſt dans ces lieux l'appareil qui le ſuit?
De ſes fauſſes vertus Jonathas eſt ſéduit.
De vos peuples cheri, tout votre camp l'adore;

Et pour le condamner qu'attendez-vous encore ?

SAUL.

Oüi, c'eſt trop, cher Aſſer, abuſer de ta foi.
Mais pardonne une erreur qui n'accabloit que moi.
Prêt à l'abandonner au zele qui t'anime,
Mais ſans ceſſe agité ſous la main qui m'opprime,
Dans le trouble où je ſuis, je veux executer
Ce que tantôt mon cœur venoit de projetter.
Mon malheur n'admet plus que des moyens extrêmes;
Viens, & ſondons encor les volontez ſuprêmes,
Fallut-il les combattre ou fléchir les genoux,
Rompons un voile affreux entre le Ciel & nous.

ASSER.

Quoi donc, ignorez-vous qu'aux cris de nos Prophêtes
Le Ciel eſt toujours ſourd ? que leurs bouches muettes...

SAUL.

Ah! quoique juſqu'ici le Ciel ait pû celer,
Par d'autres voix, Aſſer, il pourra nous parler;
Et pour ſçavoir quel ſort me garde ſa juſtice,
Il faut de l'enfer même employer l'artifice.

ASSER.

Ciel!

SAUL.

Sans vouloir moi-même encor te retenir;
Cherche un de ces Mortels qui percent l'avenir;
Je veux de Samuel interroger la cendre.

ASSER.

Un tel deſſein, Seigneur, a de quoi me ſurprendre;
Et quel que ſoit le ſort de ces eſprits heureux,
Eſt-il un art enfin qui puiſſe agir ſur eux?
D'un pouvoir qui du Ciel perce tous les myſteres;
Quoi ? d'aveugles mortels ſeroient dépoſitaires?

SAUL.

Ah! ſoit que de leur art le charme dangereux

Contre le Ciel agiſſe, ou bien le Ciel par eux;
Au ſeul bruit de leurs voix on ſent trembler la terre,
L'onde arrête ſon cours au lit qui la reſſerre,
Le Ciel s'ouvre, dit-on, & ſe laiſſe entrevoir,
Par eux enfin, Aſſer admire leur pouvoir,
Les jours les plus ſereins deviennent des nuits ſombres,
Et du ſein de la mort ils évoquent les Ombres.

ASSER.

Ordonnez, je ſuis prêt; mais ne ſongez-vous pas
Qu'un ordre de vos mains en purgea vos Etats,
Et que par une loi ſeverement ſuivie,
Nul ne peut s'y montrer qu'aux dépens de ſa vie?
Ah! du moins retenu par votre propre loi,
Daignez en d'autres ſoins diſpoſer de ma foi.

SAUL.

Et quel eſt, cher Aſſer, cet effroi qui t'inſpire?
Un Prince, de ſes loix reconnoît-il l'empire?
Ce pouvoir ſouverain d'où partent tant de droits,
En vous les impoſant en affranchit les Rois.
Montre enfin que pour moi ton zele s'intereſſe,
Et découvre quelqu'un par force ou par adreſſe.
Mais ſur tout en ces lieux conduis-le ſans témoins.
Va, pars, j'attens bien tôt le ſuccès de tes ſoins.
Par là de nos deſtins devoilons le myſtere,
Et que l'Enfer s'explique, où le Ciel veut ſe taire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

DAVID, MICHOL.

DAVID.

C'Eſt donc ici, Madame, où le Roi dans mes mains
Doit remettre aujourd'hui ſes ordres ſouverains?
Mais quoi? lorſqu'à vos yeux ſon changement éclate,
Lorſqu'après tant de maux la fortune nous flate,
Que la terre & le Ciel pour nous ſont déclarez,
Quel effroi vous ſaiſit? que dis-je? vous pleurez.
O Ciel! de quel accueil ma tendreſſe eſt ſuivie!

MICHOL.

Triſte effet des malheurs dont je ſuis pourſuivie!
Mon cœur d'un nouveau trouble eſt ſans ceſſe agité.

DAVID.

Que craignez-vous?

MICHOL.

Je crains ce que j'ai ſouhaité.
D'Iſraël en vos mains le Ciel met la deffenſe,
Je vous revois, Seigneur, enfin; votre preſence
Diſſipe les ſoupçons qui m'avoient pû troubler;
Mais en me raſſurant, vous me faites trembler.

DAVID.

Qu'entens-je? quel langage! Hé quoi? lorſque j'eſpere....

MICHOL.

MICHOL.

Je vous aime, Seigneur, & je connois mon Pere.
Je crains quelque retour d'un cœur toûjours jaloux,
Je crains ce Camp nombreux trop déclaré pour vous,
Leur revolte, leurs cris, la publique allegreſſe,
Sur-tout de Jonathas le zele & la tendreſſe,
L'ennemi remettant ſon ſort entre vos mains,
Votre gloire, mes pleurs, voilà ce que je crains.

DAVID.

Ah! Madame! Saül triomphant & tranquile,
A ſe laiſſer ſurprendre, il eſt vrai, trop facile,
M'a pû loin de vos yeux forcer à me bannir.
Mais enfin ſes malheurs vont tous nous réunir.
Le peril m'occupant d'un plus noble exercice,
Fera pâlir l'envie, & taire l'injuſtice;
Et j'ai, quelque courroux qu'il gardât contre moi,
Son ſalut pour garant au deffaut de ſa foi,
A vos pieds dans ce jour c'eſt lui qui me ramene,
Madame, & je benis la fortune inhumaine,
Qui nous a rapprochez par cent perils divers.
Voilà ce qu'annonçoient ces Oracles couverts,
Dont la promeſſe encor preſente à ma mémoire,
Du ſein de mes malheurs devoit tirer ma gloire.

MICHOL.

Helas! ſi quelque eſpoir nous eſt encor permis,
Si loin de vous compter parmi ſes ennemis,
Mon Pere vous remet ſes droits ou ſa vengeance,
D'où vient à vous revoir ſi peu de diligence?
Pour de ſi hauts deſſeins, quoi? ne devroit-il pas,
Ou vous ſuivre de près, ou devancer vos pas?
Où ſommes-nous enfin? d'où vient que cette tente
Ne nous preſente plus cette pompe éclatante,
Cet appareil guerrier, ces brillans monumens,
De la grandeur des Rois terribles ornemens?
Que dis-je, en tous ces lieux rien ne s'offre à la vûë.
Des Gardes diſperſez, une Cour diſparuë....

Quel silence se joint à l'horreur de la nuit!
Mais on ouvre, Seigneur, & j'entens quelque bruit.

SCENE II.

DAVID, MICHOL, ASSER.

MICHOL.

LE Roi vous suit sans doute, & doit ici se rendre.

ASSER.

Par son ordre je viens le chercher ou l'attendre.
Seigneur, il ne croit pas vous trouver dans ces lieux;
Je crains que votre aspect ne blesse encor ses yeux.
Prenez pour lui parler un tems plus favorable,
Et donnez ce relâche au tourment qui l'accable.

DAVID.

Et qu'a donc mon aspect qui puisse l'offenser?
Parlez, expliquez-vous.

ASSER.

Daignez m'en dispenser.
Son dessein cependant n'a rien qui vous regarde.
Par son ordre déja j'ai dispersé sa Garde,
Ecarté tout le monde; & Saül par mes soins
Crôit pouvoir dans ces lieux me parler sans témoins.

DAVID.

J'ignore les secrets dont trop de confiance
Va bien-tôt dans vos mains remettre l'importance;
Mais je serai surpris, vous ayant consulté,
Si le soin de sa gloire est le seul écouté.

ASSER.

Contre un pareil soupçon ma foi me justifie.
Du moins, Seigneur, du moins il faut que je le die;
Jamais jusques ici contre mon Souverain

Siceleg ne m'a vû les armes à la main.

DAVID.

Moins encore a-t-on vû l'ardeur qui vous excite,
Chasser loin de ses murs le fier Amalecite;
Sur lui, non sur les Juifs, s'enrichir de butin,
Et même en le servant tromper le Philistin.
Près d'Achis pour Saül mon zéle égal au vôtre....

ASSER.

Les menager tous deux, c'est trahir l'un & l'autre.

DAVID.

Je me trompe, & sans vous Israël confondu....

ASSER.

J'en ai sauvé l'honneur.

DAVID.

Dites plûtôt vendu;
Et d'un crédule espoir trop souvent la victime....
Mais je dois retenir un courroux legitime,
Et ma juste fierté que blessent vos discours,
D'un si long entretien devroit finir le cours.
Mais je veux voir Saül. Sa volonté connuë
Par lui-même.....

MICHOL.

Ah! daignez vous soustraire à sa vûë,
Seigneur! vous connoissez ses transports furieux.

DAVID.

Hé bien, vous le voulez, je vous laisse en ces lieux.
Heureux lui-même enfin, que son sang l'attendrisse.
Ma gloire dépend peu d'un indigne caprice.
Je respecte un courroux à lui-même cruel,
D'où peut-être dépend le destin d'Israël.

SCENE III.

MICHOL, ASSER.

MICHOL.

SEigneur...

ASSER.

Dans ce moment je n'ai rien à vous dire,
Madame, à vos souhaits puisse Saül souscrire.
Suivez votre dessein : mais souffrez que pour moi,
Me dégageant des soins confiez à ma foi...

MICHOL.

Ah! laissez-vous toucher d'un soin plus légitime.
Si jamais votre cœur jaloux de mon estime
A quelque noble effort a voulu s'élever,
C'est maintenant, Seigneur, qu'il me le faut prouver;
C'est en servant David que je pourrai vous croire;
Et ne suffit-il pas pour ménager sa gloire,
Quel que puisse être en vous ce courroux affermi,
Qu'il ait quelques vertus, & soit votre ennemi.

ASSER.

Madame, sans raison votre ame est allarmée.
Pour lui votre Epoux voit & le Peuple & l'Armée.
Leur zéle dans le Camp vient de se signaler.
Mais enfin le Roi vient, vous pouvez lui parler.

SCENE IV.

SAUL, MICHOL, ASSER.

MICHOL.

DE vos deſſeins, Seigneur, que faut-il que j'augure?
Quand d'un Pere attendri la bonté me raſſure,
Quel changement ſenſible à mon cœur étonné
Suſpend un entretien par vous-même ordonné?

SAUL.

Chargé de mille ſoins dans mon inquiétude,
Ma fille, j'ai beſoin d'un peu de ſolitude.
Votre preſence même irrite mon tourment.
Laiſſez-moi, retournez dans votre appartement.
Votre Epoux informé de ce que je déſire,
Va bien-tôt...

MICHOL.

Il ſuffit, Seigneur, je me retire.
Puiſſe le Ciel lui ſeul vous inſpirer ici.

SCENE V.

SAUL, ASSER.

SAUL.

HE bien, tes ſoins, Aſſer, auroient-ils réuſſi?
Dis-moi, quel eſt le fruit que je dois en attendre?
Un ſi ſoudain retour a droit de me ſurprendre.
Sans doute le ſuccès a trahi ton ardeur.
Tout enfin ſe refuſe à mes déſirs.

ASSER.

Seigneur,
Dans ces antres profonds qu'ouvrent ces monts fertiles,
De vos Juifs éperdus autrefois les aziles,
Quand l'altier Philiſtin inondoit vos Etats;
Dans l'ombre de la nuit conduit par deux Soldats,
Preſque au ſortir du Camp, la fortune m'adreſſe,
Une femme d'Endor, fameuſe Enchantereſſe.
Nous gagnons ſa demeure, après quelques efforts,
Redoutable chemin de l'Empire des Morts,
Sejour affreux où ſemble expirer la nature.
J'entre, non ſans horreur. Là d'une lampe obſcure,
La lueur à nos yeux n'offre de toutes parts,
Que funebres objets, que des membres épars
Des reptiles impurs. Pleine d'un trouble extrême,
Du pouvoir de ſon art frémiſſant elle-même,
La Pythoniſſe ſemble, arbitre alors du ſort,
Tenir entre ſes mains & la vie & la mort.
Je ne vous dirai point combien à notre vûë
Elle a paru ſaiſie, interdite, éperduë....

SAUL.

Où donc eſt-elle, Aſſer?

ASSER.

Seigneur, j'ai crû devoir
Sans elle dans ces lieux quelques momens vous voir.
Auprès de cette Tente elle attend ma réponſe.
Je crains que trop d'éclat encor ne vous annonce;
Que tant d'auguſtes traits, en trahiſſant ma foi,
A ſes regards troublez ne découvrent le Roi.
Qu'elle n'apprenne point que c'eſt lui qui l'implore;
Pour quelque tems au moins il faut qu'elle l'ignore.

SAUL.

Et lui pourrai-je, Aſſer, cacher la verité?

ASSER.

Elle n'en peut, Seigneur, percer l'obſcurité,

Que l'Enfer conjuré ne daigne l'en inſtruire.

SAUL.

Dans ces lieux en ſecret prends ſoin de la conduire.
Va, je brûle de voir mon deſtin éclairci.

ASSER.

J'obéis, & bien-tôt vous l'allez voir ici.

SCENE VI.

SAUL *ſeul.*

DE mon cœur tout-à-coup quel mouvement s'empare?
Quelle horreur me ſaiſit! par quel deſtin bizarre,
Par de nouveaux objets à toute heure emporté,
Redoutai-je de voir ce que j'ai ſouhaité?
Ah! qu'Iſraël touché du courroux qui t'opprime,
Pleure ſur tes malheurs ſans déteſter ton crime.
Sauve ta gloire au moins de ce dernier écueil,
Et retire tes pas ſur les bords du cercueil.
Mais quel ordre invincible, & quel arrêt funeſte
M'attache à des deſſeins que mon ame déteſte?
Un pouvoir dont le mien ne peut me dégager,
M'entraîne dans l'abîme où je cours me plonger.
Ah! que dis-je? & que craindre après ce que j'endure!
Sans doute mes malheurs ont comblé la meſure.
Dans l'état où du Ciel m'a réduit le pouvoir,
Il ne me reſte plus que mon ſeul deſeſpoir,
Aſſez & trop long-tems ſon ſilence m'accable.
Un nouveau crime enfin ſoulage un cœur coupable:
Ce cœur de tous côtez ſi long-tems combattu,
Même de ſa fureur ſe fait une vertu.
C'en eſt trop, arrachons un ſecret qu'on me cele.
D'un déſaſtre prévû l'atteinte eſt moins cruelle.
Hâtons-en le ſuccès, & ſans perdre de tems,

Allons. Où veux-je aller, & qu'eſt-ce que j'attens ?
Rébelle aux loix du Ciel dont le courroux m'aſſiege,
Je deviens téméraire, impie & ſacrilege.
Non, non, retirons-nous de ces funeſtes lieux,
Où bien-tôt tout l'Enfer va paroître à mes yeux.
Sortons, le moment preſſe ; & pour punir mon crime,
Déja gronde la foudre & j'entrevois l'abîme.
Fuyons la Pythoniſſe, éloignons-la de moi.
Qu'entens-je ? on entre : O Ciel ! elle vient. Je la voi.

SCENE VII.

SAUL, LA PYTHONISSE.

LA PYTHONISSE.

MAlgré tous les ſermens & la foi de mon guide,
Tremblante dans ces lieux je porte un pas timide.
Mon courage ſur moi ne fait qu'un vain effort.
Je crois que chaque pas me conduit à la mort.
Aux charmes de mon art la Nature aſſervie,
De la rigueur des loix ne ſauve point ma vie.
Arbitre des mortels dans ce terrible effroi,
Quand je puis tout pour eux, je ne puis rien pour moi.
Téméraire, eſt-ce toi de qui la violence
Vient malgré moi d'oſer m'arracher au ſilence ?
Quoi ? la Terre m'ouvrant un azile en ſon ſein,
N'a pû me garantir d'un ſi hardi deſſein !
Mais ſçais-tu de Saül quelle eſt la loi ſanglante ?
Que dis-je ? la Judée encor toute fumante
Des feux que ſa fureur par-tout fit allumer,
Du ſort de mes pareils n'a donc pû t'informer ?
Toi-même enveloppé dans la même diſgrace,
Quel fruit eſpere-tu de ta coupable audace ?
Dans le ſang innocent trop prompt à ſe baigner,
Crois-tu

Crois-tu que le cruel puisse ici t'épargner?
Au milieu de son Camp quelle est ton assurance?
Considere des lieux témoins de sa puissance,
Où sa vengeance éclate, où dans mon juste effroi
Il me semble l'ouïr, & qu'il est devant moi;
Et que pour s'éclaircir d'un secret qui le touche,
C'est lui-même qui va me parler par ta bouche.

SAUL.

Je sçais que contre vous un arrêt rigoureux,
Du secours de votre art prive les malheureux.
Si le soin d'un ami qu'a touché ma misere,
Vous a conduite ici malgré cet ordre austere;
Et si l'horrible aspect de ces funestes lieux
Rend Saül plus à craindre, & présent à vos yeux;
N'en craignez rien. Songez qu'au malheur qui me presse,
Autant que la pitié, la gloire s'interesse.
Si de tous les devoirs qui regnent parmi nous,
Le soin des malheureux est le plus beau de tous;
Si leur soulagement veut un effort insigne,
Jamais de vos secours mortel ne fut plus digne.

LA PYTHONISSE.

Il est des maux plus grands que tu dois t'épargner.
Quitte un fatal dessein, laisse-moi m'éloigner;
Et content des malheurs dont ton ame soupire,
Laisse-moi fuir des lieux où le Tiran respire;
Où son cœur, dans l'effroi d'un cruel châtiment,
Est prêt d'immoler tout à son ressentiment:
D'autant plus que mes soins dans ce noir sacrifice,
Laissent à sa fureur quelqu'ombre de justice.
Quelle rigueur sur nous tomberoit aujourd'hui,
Pour détourner le bras appesanti sur lui?
Saül sur-tout jaloux de son pouvoir suprême,
Ardent, prompt à punir...

SAUL.

J'en jure par lui-même;

J'en atteſte vos Dieux, Un éternel oubli
Va tenir ce ſecret dans l'ombre enſeveli.
Quoique par une injuſte & triſte deſtinée
La foi d'un malheureux ſoit toujours ſoupçonnée,
Soyez ſûre pourtant de trouver dans ma foi
Un gage auſſi ſacré que le ſerment d'un Roi.

LA PYTHONISSE.

Parle. Que me veux-tu ? de cet ennui ſi ſombre
Quel eſt ....

SAUL.

D'un mort illuſtre il faut évoquer l'Ombre.
Sa perte m'a jetté dans un trouble cruel.

LA PYTHONISSE.

Et cet illuſtre mort quel eſt-il ?

SAUL.

Samuel.

LA PYTHONISSE.

Qu'entens-je, Samuel ! Quoi ce fameux Prophête,
Du grand Dieu d'Iſraël le fidele interprete,
Qui des jours de Saül par ſa main conſacré,
Pour ne pas voir la fin ſemble avoir expiré?
Qui ſans crainte à ſes yeux prodiguant les menaces,
Oſa lui retracer de ſanglantes diſgraces,
Le Ciel redemandant le ſang d'Achimelec,
Et tout prêt à venger le pardon d'Amalec,
Se repentant du choix qui dans le rang ſuprême,
De l'état le plus vil ſçut ....

SAUL.

Hélas ! c'eſt lui-même.
Daignez le rappeller.

LA PYTHONISSE.

Hé bien, tu vas le voir.
De qui ſert ta fureur, reſpecte le pouvoir.
Ecarte-toi, prophane, & pour cette entrevûë
Laiſſe à mes pas du moins une libre étenduë.
O vous, de qui je tiens mes ſecrets ſouverains,
Eſprit dont la puiſſance eſt remiſe en mes mains;

Vous, Phantômes muets qui regnez sur les Ombres,
Pâles Divinitez de ces Empires sombres.
Que ne perça jamais la clarté qui nous luit.
Lieux où regnent la mort, le silence & la nuit;
Pour achever ici de terribles mysteres,
Prêtez-moi le secours de vos noirs ministeres.
Opposez au Ciel même un redoutable appui,
Exercez un pouvoir que vous tenez de lui.
Je ne viens point au jour dérobant la lumiere,
Replonger l'Univers dans sa masse premiere.
Mais que de la Nature interrompant les loix,
L'Ombre de Samuel apparoisse à ma voix.
Soutenez votre gloire à la mienne enchaînée;
Autorisez la foi que je vous ai donnée,
Et rendez-moi le prix de cet affreux serment,
Que l'Enfer même ouït avec frémissement.
Mon impuissance ici vous feroit trop d'injure.
Justifiez mes droits; & je vous en conjure,
Par le sang des enfans que pour vous j'ai versé,
Par ce bras tant de fois aux meurtres exercé,
Par ces cruels apprêts que ma fureur ordonne,
Accomplissez... Mais quoi? déja mon cœur frissonne!
Je sens tous mes cheveux sur mon front se dresser.
Quels spectres devant moi viennent se retracer?
Le Ciel de tous côtez fait gronder son tonnerre.
Le jour perce la nuit. Je vois trembler la Terre.
Dans son centre entr'ouvert se présente à mes yeux
Un Vieillard vénérable & semblable à nos Dieux;
Ou du moins dans ses traits leur majesté s'est peinte.
Moi-même il me saisit & de trouble & de crainte.
L'Ombre déja s'ébranle, à mes sens dessillez
S'offrent d'un sang impur ses vêtemens souillez;
Et du meurtre d'un Roi ses mains fument encore,
Son aspect fait frémir jusqu'à ceux que j'implore.
Mais que m'apprend sa voix en montant jusqu'à moi?
Ah, Dieux! je suis perdue, & vous êtes le Roi.

Ma mort seule est le prix que tant d'audace exige:
Qu'ai-je fait ? malheureuse !

SAUL.

Ah ! ne crains rien, te dis-je,
Mon malheur & ma foi garentiront tes jours.
Acheve. C'est à moi d'implorer tes secours.

SCENE VIII.

SAUL, JONATHAS. LA PYTHONISSE.

JONATHAS *qui trouve de la resistance en entrant.*

TOus vos efforts sont vains, & je veux voir mon Pere.

LA PYTHONISSE.

Ah ! quel audacieux vient troubler ce mystere ?

SAUL.

Ciel ! c'est mon Fils.

LA PYTHONISSE *à Saül.*

Fuyons. Pour sçavoir vos destins,
Venez, & suivez-moi dans ces antres voisins.

Elle sort avec précipitation.

JONATHAS.

Où courez-vous, Seigneur ?

SAUL.

Et vous, quelle insolence
Vous a conduit ? ...

JONATHAS.

Souffrez, malgré votre défense,
Qu'un interêt pressant m'amene dans ces lieux.

SAUL.

Ah ! sortez ; & sur-tout que ce qu'ont vû vos yeux
Demeure enseveli dans un profond mystere.

SCENE IX.

JONATHAS *seul.*

Que vois-je ? quelle femme épendue, étrangere,
Sur les pas de Saül se dérobe à mes yeux !
~~Moi-même tout à coup que deviens-je en ces lieux ?~~
Quel secret mouvement étonne mon audace ?
D'un funeſte pouvoir ont-ils laiſſé la trace ?
Tout reſpire l'horreur dont leur cœur eſt épris.
Mais allons, & du trouble où je les ai ſurpris,
Prévenons & l'éclat & la ſuite funeſte ;
De mon pouvoir enfin ménageons ce qui reſte.
Sur-tout contre un tranſport dont mon cœur a frémi,
Sauvons l'honneur d'un Pere, & les jours d'un Ami.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SAUL *seul.*

QU'ai-je vû ? tout mon sang dans mes veines se glace.
Juste Ciel ! qu'ai-je ouï ? quelle affreuse menace !
Quelle nouvelle horreur succede à tant d'effroi !
Et toi, spectre odieux, pourquoi t'enfuir sans moi !
Trop dangereux recours d'une ame criminelle,
Que ne m'entraînois-tu dans la nuit éternelle ?
Pourquoi.... Mais quelqu'un vient. O mon Fils, est-ce vous ?

SCENE II.

SAUL, JONATHAS.

JONATHAS.

QUel est l'effroi, Seigneur, où vous nous jettez tous !
Quel dessein si long-tems vous cache à notre vûë ?
Tout un camp allarmé, votre Fille éperduë,
De vos projets encor David même incertain ;
Quand le Ciel à vos coups livre le Philistin,
Saül, loin de courir où la gloire l'appelle,
Veut-il....

SAUL.

Je veux ſçavoir ſi vous m'êtes fidele ;
Si pendant qu'à l'envi tout ſemble me trahir,
Mon fils dans mes malheurs eſt prêt à m'obéir.

JONATHAS.

Moi ? ſi je ſuis fidele aux ordres de mon Pere ?
Commandez ſeulement ; Seigneur, que faut-il faire ?
Faut-il moi ſeul ici, forçant vos ennemis,
Montrer à l'univers ce que peut votre Fils ?
Faut-il...

SAUL.

De Philiſtins la frontiere eſt couverte ;
Et l'Empire en un mot, mon Fils, court à ſa perte ;
D'autant plus que cachant leur funeſte deſſein,
Nos plus grands ennemis ſont encor dans ſon ſein.
Mes malheurs aujourd'hui reveillent leur audace.
Enfin Jeruſalem prête à changer de face,
S'il faut qu'ici du ſort j'éprouve la rigueur,
Suivra, n'en doutez point, le parti du vainqueur.
Par de nouveaux avis je ſçais qu'elle conſpire.
Partez, allez ſauver les reſtes de l'Empire ;
Et par vous-même inſtruit de complots trop certains
Dans Sion ébranlée arrêtez les mutins.
D'ailleurs, conſiderez quel juſte ſoin nous preſſe,
Enlevez de ces lieux une triſte Princeſſe
Que le Ciel vous unit par des liens ſi doux ;
Du malheur qui l'attend ſauvez-la, ſauvez-vous.
Tout confirme aujourd'hui ma juſte défiance ;
Voilà ce que je veux de votre obéiſſance.

JONATHAS.

Je vois tous les malheurs qui s'aſſemblent ſur nous ;
Mais pour me renvoyer quel tems choiſiſſez-vous ?
Aux yeux de l'univers une telle conduite
Ne ſembleroit plûtôt que déguiſer ma fuite.
Vous obéir, Seigneur, ce ſeroit vous trahir,

SAUL.

Eſt-ce ainſi que mon Fils eſt prêt à m'obéir ?
Puiſque malgré les ſoins que j'ai pris pour le taire,
Vous cherchez à percer un funeſte myſtere,
Je ne vous preſſe plus d'accepter mes adieux;
Mais ſachez à quel prix je vous laiſſe en ces lieux.
Sçachez à quels efforts vous devez vous attendre.

JONATHAS.

Parlez, me voilà prêt ; je puis tout entreprendre.
A vos ordres, Seigneur, ici tout m'aſſervit.

SAUL.

Hé bien, il faut....

JONATHAS.

Quoi donc ?

SAUL.

Immoler....

JONATHAS.

Qui ?

SAUL.

David.

JONATHAS.

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends ?

SAUL.

Apprenez tout le reſte.
Des volontez du Ciel l'interprête funeſte,
Samuel, en un mot, m'en a preſcrit la loi.

JONATHAS.

Samuel !

SAUL.

Oui, mon Fils, jugez de quel effroi
Mon ame à ſon aſpect a demeuré ſaiſie.
A des charmes puiſſans ſa grande Ombre aſſervie,
M'eſt apparuë au fond d'un antre tenébreux.
A peine on l'évoquoit, O prodiges affreux !
Le Ciel a vainement fait gronder ſon tonnerre,
Tout l'Enfer obéit ; & du ſein de la terre,

Non point comme ces morts au ſortir des tombeaux,
Pâles, meurtris, plaintifs & couverts de lambeaux;
Mais formidable, il ſort. Préſage de ma perte,
D'un ornement ſacré ſa tête étoit couverte.
Tel que vengeant l'oubli des arrêts immortels,
Son bras du ſang d'Agag arroſa nos Autels,
Du meurtre de ce Prince il dégoutoit encore,
Triſte & fatal auteur des maux que je déplore,
Quels éclairs, quelle flâme ont parti de ſes yeux,
Qui ſeuls perçoient l'horreur de ces funeſtes lieux!
Ce n'eſt point un phantôme ou des chimeres vaines;
C'étoit lui. Tout mon ſang s'eſt glacé dans mes veines.

Pourquoi m'appelles-tu? quel deſſein criminel
Te fait rompre des morts le ſilence éternel?
Dans la nuit du tombeau quelle fureur me trouble?

A-t-il dit. A ces mots ma frayeur ſe redouble.
Une nouvelle horreur ſe répand parmi nous.
Immobile, long-tems, je tombe à ſes genoux.
Je demande à ſçavoir ce que je crains d'apprendre.
J'implore ſa pitié. Que m'a-t-il fait entendre?
Grand Dieu! de quels malheurs ſommes-nous menacez?
Que devins-je à ces mots que l'Ombre a prononcez?

N'attends de moi ni pitié ni reproche.
Le Sceptre va bien-tôt ſortir de Benjamin,
Et de ton ennemi le Regne enfin s'approche.
Tel eſt le decret ſouverain.
Du Dieu vivant la colere t'aſſiege.
Rien à ſes châtimens ne peut te dérober:
Et ce ſang qu'épargna ta pitié ſacrilege,
Sur le ſang innocent doit même retomber:
Par toi de tous les Juifs la race eſt criminelle.

Il dit, & ſoudain rentre en la nuit éternelle;
Et par un ſigne affreux qui me glace d'effroi,
Semble en ouvrir la route, & m'appeller à ſoi.

JONATHAS.

Ciel ! de combien d'horreurs vous venez me confondre ?
Que faut-il que je penſe, & que puis-je répondre !
Ah, Seigneur ! ſi le Ciel déclaré contre nous,
Veut aujourd'hui...

SAUL.

Mon Fils, prévenons ſon courroux.

JONATHAS.

Mais quel eſt l'ennemi que votre ame redoute ?

SAUL.

Quoi ? votre cœur ſur lui forme encor quelque doute !
Dans ſes ſoupçons encor peut être balancé ?
Et ne reconnoît pas la race de Jeſſé ?
Voyez enfin à qui votre amitié vous lie.
Du moins en m'accablant, le Ciel me juſtifie.
Je vous l'avois prédit, il falloit le prévoir.
Quoi qu'il en ſoit, David eſt en notre pouvoir ;
Et de quelques malheurs dont le ſort nous menace ;
Si le perfide meurt, tout peut changer de face.
Du trône ſon trepas vous r'ouvre les chemins.
Puis-je le confier en de plus ſûres mains ?
Ah Dieu ! combien de fois l'occaſion offerte
Auroit dû prévenir vos malheurs & ma perte !
Il en eſt tems encor. Détournez dans ſon ſang
Le coup qui me menace, & cherche votre flanc.
Il va ſe rendre ici. Que rien ne vous arrête.
Ne vous montrez à moi qu'en apportant ſa tête ;
Et tandis que du Camp je cours calmer l'effroi,
Sauvez l'Etat, vous même, un pere & votre Roi.

SCENE III.

JONATHAS *seul.*

IL me laisse. Ah grand Dieu! qu'est-ce donc qu'il espere?
Qu'moi, contre lui-même embrassant sa colere,
Que d'un ami si cher j'aille percer le flanc,
Et ne m'offre à ses yeux que couvert de son sang?
Que tout à coup fidelle à l'ordre qu'il m'adresse,
J'étouffe ma raison, ainsi que ma tendresse?
Que sur la foi d'un spectre enfant de sa terreur,
Complice de ses maux, j'en redouble l'horreur?
Ah! sauvons en effet la gloire & la Patrie,
Sauvons David; d'un Pere arrêtons la furie.
Mais c'est peu de manquer à son ordre inhumain.
Il peut contre ses jours armer une autre main.
Tout est à redouter de sa fureur extrême.
Allons, ne tardons plus.... Mais le voici lui-même.

SCENE IV.

DAVID, JONATHAS.

DAVID.

HE quoi, Seigneur? envain de momens en momens
J'attens l'ordre du Roi. Par quels retardemens?
Sur quels nouveaux projets, & par quelle maxime?
Déja de Gelboé l'Aube a blanchi la cime,
Déja le jour plus grand est venu nous frapper.

JONATHAS.

D'un soin bien different il faut vous occuper.

J'ai vû le Roi, Seigneur : tout a changé de face.
Du Ciel plus que jamais il reſſent la diſgrace :
Son deſeſpoir s'aigrit ; & de nouveaux ſoupçons
Renverſent ſes deſſeins, confondent nos raiſons ;
De ce Camp malheureux, Seigneur, tout vous écarte.
Que vous dirai-je enfin, partez.

DAVID.

Moi ? que je parte ?
Quand tout implore ici le ſecours de mon bras,
Qu'une indigne terreur précipite mes pas ?
Puiſqu'après tant d'efforts mon entremiſe eſt vaine ;
Je voi combien d'horreurs, Seigneur, ce jour entraîne,
Jamais peril plus grand, ni combat plus cruel
Ne parut menacer le deſtin d'Iſraël.
Aujourd'hui de ce Camp, Ciel ! quel conſeil m'exile !
Ah ! ſongez dans quels lieux m'eſt offert un azile.
Quoi d'un Barbare encore embraſſant les genoux..

JONATHAS.

Vos jours en ſûreté, bien plus que parmi nous,
Au Camp de ce Barbare...

DAVID.

Ah ! que voulez-vous dire ?

JONATHAS.

Du peril qui vous preſſe il faut donc vous inſtruire.
Le Roi veut....

DAVID.

Que veut-il ?

JONATHAS.

Que ſervant ſa fureur,
Cette main vous immole à ſa noire terreur.
Un eſprit éternel de trouble & de ténebres,
Sans ceſſe offre à ſes yeux mille images funebres.
Mais qu'un oubli profond, qu'une éternelle nuit
Enveloppe à jamais l'erreur qui le ſéduit,
La ſource des tranſports dont ſon ame eſt ſaiſie,

Et d'où part l'attentat que ſa main me confie.

DAVID.

D'un pareil attentat je ne ſuis point ſurpris;
De mes travaux, Seigneur, je reconnois le prix.
Et moi-même...

JONATHAS.

Mon bras, prêt à tout entreprendre,
Loin d'attaquer vos jours, s'arme pour les défendre.
C'eſt peu de condamner tous ſes tranſports jaloux;
Je vous ſers contre un Pere, & même contre vous.
Cependant prévenons une funeſte ſuite.
Parez enfin, mes ſoins couvriront votre fuite.

DAVID.

Quoi donc, vous prétendez que je fuye un courroux
Dont le funeſte éclat retomberoit ſur vous;
Et qu'auteur d'un malheur qui comble tous les autres,
Quand vous ſauvez mes jours, j'aille expoſer les vôtres?
Des fureurs de Saül je vois l'effet certain.
Ne vous ſouvient-il plus du ſuperbe feſtin,
Où changeant en des pleurs la pompe & l'allegreſſe,
Pour moi de votre cœur accuſant la tendreſſe,
Saül que tant de trouble alors n'aigriſſoit pas,
Du meurtre de ſon Fils alloit ſoüiller ſon bras?
Ma mort à ſa valeur ouvre enfin la victoire,
Et du Trône des Juifs vous aſſure la gloire.
Hé quoi, toujours errant dans des climats divers,
Dans l'ombre des foreſts, dans le fond des deſerts;
Dans les antres affreux où ma vertu s'éprouve,
Je fuis par-tout Saül, & par-tout je le trouve?
Je le connois, Seigneur, & ſçais juſqu'à quel point
Son courroux rallumé....

JONATHAS.

Non, vous ne mourrez point.
J'en réponds. Je ſçais trop ce que l'honneur demande,
Ce que mon amitié...

SCENE V.

JONATHAS, DAVID, UN ISRAELITE.

L'ISRAELITE.

SEigneur, le Roi vous mande;
Et son ordre sur-tout pressant votre entretien,
Porte que sans le voir vous n'entrepreniez rien.

JONATHAS.

Le Roi, dis-tu, me mande, & son ordre me presse.
Ah! je le reconnois; & déja sa tendresse
A remis dans son cœur des sentimens plus doux,
Il vient de revoquer l'arrêt de son courroux,
Son cœur ne garde point une haine implacable.
Je cours pour appuyer un retour favorable;
Et dissipant enfin un complot odieux,
Bien-tôt mon amitié vous rejoint dans ces lieux.
Adieu, ne craignez rien.

SCENE VI.

DAVID *seul.*

AQuoi dois-je m'attendre?
Et quel est cet espoir qu'un ami veut me rendre?
En est-il dont le cours puisse m'être permis,
Dans le cruel état où mon malheur m'a mis?
Sans cesse renversant un espoir legitime,
Une fatale main creuse un nouvel abîme.
Saül de mon destin ne peut changer l'horreur,
Et ce retour entraîne ou couvre sa fureur.

Trop heureux, ſi du moins, au malheur qui s'apprête,
Tous ſes cruels deſſeins n'attaquoient que ma tête!
Quel aveugle tranſport, comblant ſes attentats,
Armoit pour me percer la main de Jonathas!
Amitié, nœuds du ſang, eſt-il rien qu'il reſpecte?
Sans doute, cette main lui paroît trop ſuſpecte.
Et loin de revoquer l'Arrêt qu'il a rendu...

SCENE VII.

DAVID, MICHOL, ELISE.

MICHOL.

AH! fuyez de ces lieux, ou vous êtes perdu.
Fuyez; & profitez du moment que vous laiſſe
Le ſoin d'aſſûrer mieux leur fureur vengereſſe.
De qui peut vous ſauver on écarte le bras.
On vient, Seigneur, on vient d'arrêter Jonathas.

DAVID.

Courons de ces cruels détourner la colere,
C'eſt ſur moi ſeul...

MICHOL.

O Ciel! que prétendez-vous faire?
Venez, ce n'eſt pas là, Seigneur, votre chemin.
Pourquoi vouloir tenter un courroux inhumain;
Et ſervir contre vous des trames criminelles?
Il eſt, pour vous ſauver des Juifs encor fidelles.

DAVID.

Non, non, tous vos efforts ſont ici ſuperflus.
Je dois le ſuivre.

MICHOL.

Et moi, je ne vous quitte plus;
Cruel, prétendez-vous que leur fureur jalouſe
Vienne vous arracher des bras de votre Epouſe?

Mais avant qu'accomplir leur funeſte deſſein ;
La Fille de leur Roi va leur ouvrir ſon ſein,
Qu'ils frappent ; il n'eſt rien que mon ame redoute.
Le Ciel, le juſte Ciel me ſoutiendra ſans doute.
Pere injuſte & cruel ! mais plus barbare Epoux,
Pourſuivez-vous ſur moi ſes fureurs contre vous ?

DAVID.

Hé bien, il faut partir, Madame, & vous en croire
Malgré tant de devoirs, en dépit de ma gloire.
Soüillons tous ces exploits que rien n'avoit ternis.
Fuyons, venez, marchez ſur les pas des bannis.
Partagez les hazards où mon deſtin me livre.
Madame, ſuivez-moi.

MICHOL.

Qui moi, Seigneur, vous ſuivre ?

DAVID.

Pourriez-vous balancer à ſuivre votre Epoux ?

MICHOL.

Ah ! de Saül, Seigneur, prévoyez le courroux.
D'un Frere qui vous ſert le ſeul peril m'arrête,
Et c'eſt à moi, Seigneur, d'en garantir la tête.
A nos malheurs enfin loin de l'aſſocier,
J'en prends ſur moi le crime & je dois l'expier.
Partez, puiſqu'à vos pas s'ouvre encore la fuite.
Mais on entre. Que vois-je, Aſſer ? & quelle ſuite ?
O Ciel !

SCENE VIII.

ASSER, MICHOL, DAVID, ELISE, Troupe de Gardes.

ASSER.

JE dois juger, Madame, à cet effroi,
Que

Que mon abord vous dit les volontez du Roi.

DAVID.

Je vous entends. Du Roi l'ordre cruel m'arrête.
Mais moi-même à ses pieds j'allois porter ma tête,
J'y cours enfin. Malgré les plus sacrez liens,
Qu'il immole des jours qui sauverent les siens.

MICHOL.

Plûtôt de mille morts je cesserois de vivre.

DAVID.

Ah! si je vous suis cher, gardez-vous de me suivre;
Son courroux me fait grace, & je respire enfin.
Le Ciel même pour moi peut étendre sa main.
Mais quel que soit mon sort, ou funeste, ou prospere,
Madame du même œil voyez toûjours un Pere,
Vous devez séparer, jusques dans son courroux,
De sa haine pour moi, sa tendresse pour vous.
Sur moi seul aujourd'hui cette haine s'épuise.
Adieu, Madame. Allons, Gardes, qu'on me conduise.

SCENE IX.

MICHOL, ELISE.

MICHOL.

Ciel, que devient l'espoir & la foi d'Israël;
Si tu permets d'Asser le triomphe cruel,
Si l'effet suit de près ses complots redoutables?
Voilà de son amour les marques détestables.
Que ne vient-il plûtôt, pour me marquer sa foi,
Teint du sang de David se presenter à moi?
Et sa tête à la main, couronnant son audace,
Bourreau de mon Epoux, me demander sa place?
Chere Elise, tu vois le trouble de mes sens.

Ah ! ſans nous conſumer en efforts impuiſſans
Viens ; que de ſes périls la nouvelle ſemée,
Arme pour lui ſes Juifs, & ſouleve l'armée.

ELISE.

Hélas ! de quel eſpoir vos eſprits raſſurez....

MICHOL.

Viens, dis-je.

SCENE X.

SAUL, MICHOL.

SAUL.

OU courez-vous, ma fille ? demeurez.
Je ſçais pour un Epoux toujours préoccupée,
Quel peut être le coup dont vous ſerez frappée :
Mais de ſes attentats je ne pouvois douter.
Quoi qu'il en ſoit, David n'eſt plus à redouter,
J'ai ſçû le prévenir. J'ai fait ce que m'inſpire
Le ſalut de mon Fils, de mes jours, d'un Empire.
En un mot, j'ai donné mes ordres abſolus,
Et ſans doute déja le perfide n'eſt plus.

MICHOL.

Ah ! craignez que ſur vous tout ſon ſang ne retombe,
Qu'avec lui tout l'Empire aujourd'hui ne ſuccombe.
Cruels, qu'allez-vous faire ? Arrêtez, ſongez-vous
Quel Guerrier, quel Héros eſt offert à vos coups !
Le vainqueur de Moab, celui de l'Ammonite....
S'il en eſt tems, Seigneur, ſi ſa tête proſcrite
Peut échaper aux mains que vous venez d'armer.

SAUL.

On vient, & de ſon ſort on va vous informer.

SCENE XI.

SAUL, MICHOL, ASSER, ELISE.

SAUL.

HE bien!

ASSER.

J'allois, Seigneur, à vos ordres fidele;
De vos gardes suivi fondre sur un rebelle,
Lorsque le camp craignant que du Prince arrêté
On attaquât les jours avec la liberté,
Se souleve à grands cris : ses troupes les plus fieres
Des lieux qui l'enfermoient ont percé les barrieres;
Et Jonathas à peine arraché de nos mains,
Contre David alors prévenant vos desseins,
Ne nous instruit que trop de leur intelligence.

SAUL.

Ah! courons ....

ASSER.

Suspendez, Seigneur, votre vengeance.
De ses retranchemens le Philistin sorti,
Force de toutes parts votre Camp investi;
Tout s'ébranle, déja commence le carnage.
Hâtez-vous.

SAUL.

Ah! voilà les maux qu'on me présage.
Enfin, c'en est donc fait, l'Oracle s'accomplit;
L'heure fatale approche, & mon sort se remplit.
Vain espoir! vains projets que ma fureur avoue,
Des efforts des mortels ainsi le Ciel se joue,

A ſes propres deſſeins fait ſervir nos forfaits ;
Et qui veut les combattre en preſſe les effets.
Mais il va ſur moi ſeul épuiſer ſa colere.
Je lui confie en vous une tête plus chere,
Ma Fille, & le benis de ne point m'épargner.
Mourir en Roi, vaut bien la gloire de regner.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

MICHOL, ELISE.

MICHOL.

OU vais-je ? où ſuis-je, Eliſe? Incertaine, éperduë;
Dans quels momens affreux, dans quels lieux retenuë,
Ciel ? de quels mouvemens mon cœur eſt combattu ?
Et toi, fatal Hymen, à quoi me réduis-tu ?
Quel fruit de tant d'amour ! O mon Frere ! ô mon Pere !
O mon Epoux, c'eſt moi qui cauſe ta miſere.
Objet infortuné de tes fameux exploits,
J'ai fait naître l'envie, & je vous perds tous trois.
Des malheurs d'Iſraël, je ſuis ſeule coupable.
Ciel ! arrête ſur moi le bras qui les accable.

ELISE.

Madame, eſt-ce donc-là ce génereux effort
Que vous vous promettiez contre les coups du ſort ?
Et pourquoi voulez-vous qu'enfin inexorable,
Le Ciel ne prête plus une main ſecourable ?
David a fui Saül ; mais malgré ſon courroux,
Sçavez-vous ſi ſon bras ne combat point pour nous ?
Et ſi de Jonathas ſa valeur ſecondée,
Ne va point avec lui relever la Judée ?

MICHOL.

Quels cris frappent les airs ? quel tumulte, quel bruit

Menacent Iſraël d'une éternelle nuit!
Non, non, Saül ſuccombe au deſtin des batailles;
N'en doutons point. Je ſens déchirer mes entrailles.
Vous allez triompher dans nos adverſitez,
Vous Geth, vous Aſcalon, orgueilleuſes Citez.
J'entens vos cris: je vois dans vos cruelles fêtes,
A chanter nos malheurs vos Filles toutes prêtes.
Le Ciel le veut. Que dis-je, ô mon Roi ſouverain,
Sauve un ſang précieux qu'a conſacré ta main.
Daigne dans ces horreurs prendre ſoin de ta gloire.
Un ſeul de tes regards peut fixer la victoire.
De tant de Rois liguez confonds le fier courroux,
Un ſouffle, ſi tu veux, les va diſſiper tous.

ELISE.

N'en doutez point, pour lui l'éternel s'intereſſe,
Sa bonté ſe meſure au péril qui le preſſe.
Et pourquoi prévenir un ſuccès incertain?
N'allez point par des pleurs que vous verſez en vain,
Ni du Ciel par vos cris irriter la Juſtice.
Et du moins attendez que l'on vous avertiſſe.
On vient, Madame, on vient.

MICHOL.

Ciel, qu'eſt-ce que je voi!
Dans ces lieux, chere Eliſe, Aſſez ſeul ſans le Roi!
Quel affreux mouvement s'empare de mon ame!
Quelle horreur me ſaiſit!

SCENE II.

MICHOL, ELISE, ASSER.

Troupe de Gardes.

ASSER.

NE craignez rien, Madame;
Ces Gardes que mes soins vous ont fait reserver,
Vont périr à vos yeux, ou sçauront vous sauver.

MICHOL.

Ah! conduisez au Roi le secours qu'on m'amene;
Parmi tant de périls, dans l'effroi qui m'entraîne,
C'est pour lui que mon cœur se trouve combattu,
Il me suffit à moi de ma seule vertu;
Je sçaurai la sauver d'une indigne memoire.
Allez, ne craignez rien, j'aurai soin de ma gloire.

ASSER.

Ah! pour vous garantir d'un opprobre éternel,
Trop de retardemens me rendent criminel,
Vous voyez les malheurs où le péril vous livre.
Qu'attendez-vous encor? Madame, il faut me suivre.
Allons, venez; vos jours à ma foi confiez...

MICHOL.

Jusqu'à la violence ainsi donc vous iriez?
Vous pourriez m'écouter que votre seule rage;
Et du sort jusques-là j'éprouverois l'outrage?
Mais que dis-je, moi-même appuyant vos desseins;
Je pourrois me remettre en vos perfides mains?
Ah! de quelques raisons dont votre amour se pare,

Sous le glaive ſanglant du Philiſtin barbare
Plûtôt perir cent fois, que d'avoir conſenti...

SCENE III.

SAUL, MICHOL, ASSER, ELISE, GARDES.

SAUL.

MA Fille, il en eſt tems, prenez votre parti.
Le Philiſtin triomphe. Ainſi le Ciel l'ordonne.
Vaincus & renverſez, tout fuit, tout m'abandonne.
Le Ciel de mes deſſeins juſqu'au bout s'eſt joué,
A mille coups mortels je me ſuis dévoué,
Je cherche en vain la mort; tout trahit mon envie.
On en veut à ma gloire, & non point à ma vie.
Sanglant & deſarmé, dans mes pas incertain,
Errant par tout, d'un Fils j'ignore le deſtin.
(*à Aſſer.*)
Sans doute il ne vit plus. C'eſt toi ſeul qui me reſtes;
Heureux de te trouver dans ces momens funeſtes.
J'eſpere au moins qu'Aſſer ne me trahira pas;
Viens, frappe; c'eſt de toi que j'attends le trépas.

ASSER.

De moi, Seigneur!

MICHOL.

O Ciel! qu'en oſez-vous attendre!

SAUL.

Et vous de vos efforts que pouvez-vous prétendre?
Ah! laiſſez-moi du Ciel aſſouvir le courroux;
C'eſt le dernier reſpect que j'exige de vous.
(*à Aſſer.*)
De ton bras, cher Aſſer, j'implore l'aſſiſtance.
Qu'attens-tu!

Qu'attens-tu ! Montre-moi par cette obéiſſance,
En m'accordant la mort que j'eſpere de toi,
Que Saül regne encore, & que je meurs ton Roi.

ASSER.

De mon reſpect, ô Ciel ! quelle épreuve ſanglante !
Que me demandez-vous ! & quelle eſt votre attente ?
Sans vous trahir, Seigneur, puis-je vous contenter ?

MICHOL.

Et qui ſur votre vie oſeroit attenter ?
Venez, venez plûtôt ; & dans quelque contrée
Sauvons, Seigneur, ſauvons votre tête ſacrée.
Nous le pouvons. Tandis qu'à ſa proye occupé,
Votre Ennemi vous croit ſans doute enveloppé ;
Par Aſſer en ces lieux cette Garde conduite,
Invincible rempart, aſſûre votre fuite.

SAUL.

Hé voudroit-on qu'à fuir je fuſſe condamné ?
Que dis-je ? il n'eſt plus tems. Par tout environné,
Le Ciel ne m'offre plus qu'une mort ſalutaire.
D'un Sceptre malheureux fatal dépoſitaire,
Prétend-t-on que traîné par de honteuſes mains,
J'aille ſoüiller en moi l'honneur des Souverains ?
D'un reproche éternel, d'une indigne mémoire,
Sauve mon ſang, toi-même, Iſraël, & ma gloire ;
Et ta pitié cedant à de nobles efforts,
Laiſſe-moi confondu dans la foule des morts.

ASSER.

Je dois ſonger plûtôt à me frapper moi-même ;
Votre malheur eſt grand, mais le mien eſt extrême ;
Peut-être ſeul auteur du coup qui m'a perdu,
Je vois de toutes parts mon eſpoir confondu.
Quelques maux cependant que le Ciel nous envoye,
Pour ſortir de la vie il eſt une autre voye.
C'eſt à moi de la ſuivre, & je cours ſans effroi,
A ma gloire du moins rendre ce que je doi.

Il ſort.

SAUL.

Je t'entends, & je cours ſur tes pas. . . .

MICHOL.

Ah, mon Pere!

Ah, Seigneur!

SAUL, *des Gardes s'avancent.*

On m'arrête, & qu'eſt-ce qu'on eſpere?

Quoi donc? tout me trahit?

SCENE IV.

SAUL, MICHOL, ELISE,

UN ISRAELITE.

L'ISRAELITE.

SEigneur, que faites-vous?

D'où vous naît ce tranſport & cet ardent courroux?

Tandis que Jonathas brûlant pour votre gloire,

Aux Philiſtins encor diſpute la victoire,

Signale ſa valeur par des coups éclatans...

SAUL.

Quoi, mon Fils vit encor? Ciel! qu'eſt-ce que j'entends?

L'ISRAELITE.

Il vit, & ſon ardeur qui n'eſt que trop connuë,

Par un ſecours puiſſant d'ailleurs eſt ſoutenuë.

Un Dieu, de Jonathas ſemble être encor l'appui.

SAUL.

Secourons-le, ou du moins ne mourons qu'avec lui.

Le plus affreux peril n'a rien qui m'épouvante.

Courons. Mais quel objet à mes yeux ſe preſente?

Ne me trompai-je point? & qu'eſt-ce que je voi?

MICHOL.

Dieu tout-puissant!

SCENE V.

SAUL, MICHOL, DAVID, ELISE.

DAVID.

Daignez vous confier à moi,
Seigneur. De tant d'horreurs sauvé malgré vous-même,
Eprouvez jusqu'au bout cette faveur suprême.
Acceptez de mes Juifs le malheureux débris,
Qui tout couvert du sang de vos fiers ennemis,
Peut encor vous sauver, & vous, & la Princesse;
Mais les momens sont chers & le peril vous presse.

SAUL.

O vertu que j'admire autant que je la crains!
Redoutable instrument des décrets souverains!
Quoi! lorsque sur mon Fils, à mon ame éperduë,
Toute esperance encore alloit être renduë....

DAVID.

Ne demandez qu'au Ciel le sort de Jonathas.

SAUL.

Achevez.

DAVID.

Siceleg, Seigneur, vous tend les bras:
Je puis vous y conduire, allons, daignez me suivre,
Prevenez les malheurs où ce grand jour vous livre.

SAUL.

Non, non de Jonathas je veux sçavoir le sort.

Allons, il n'eſt plus tems. O Ciel! mon fils eſt mort.
C'eſt Achas que je vois.

SCENE DERNIERE.

SAUL, MICHOL, DAVID, ELISE, ACHAS.

ACHAS.

SA déſobéiſſance,
D'un Heros malheureux embraſſoit la défenſe,
Lorſque dans le combat que le Ciel a permis,
Il tourne ſes efforts contre vos ennemis.
A ce nombre de Juifs dont la terre eſt couverte,
Il ne ſe croit que trop inſtruit de votre perte.
Aſſez même à ſes yeux percé de mille coups,
Ne lui laiſſoit, Seigneur, aucun eſpoir ſur vous.
Mais lui-même indigné de ſes propres allarmes:
Il faut du ſang, dit-il, *c'eſt trop peu de mes larmes.*
De vos Juifs auſſi-tôt ralliant les débris,
Il flatte leur courage, & vole aux ennemis.
Bientôt par ſa preſence à vaincre accoutumée,
Il attire ſur lui les forces de l'armée.
Son bras en ſoutenant l'effort de toutes parts,
De mourans & de morts s'étoit fait des remparts.
Mais que peut la valeur, quand le nombre l'accable
Il ſubit de ſon ſort l'arrêt irrevocable;
Et plus fier d'un peril qui les faiſoit pâlir,
Dans ſon triomphe alors ſemble s'enſevelir.

SAUL.

Il eſt mort!

ACHAS.

Accablé lui-même de ſa gloire,
Seigneur, l'ennemi doute encor de ſa victoire.
Et moi, contre mon ſein j'allois tourner mon bras,
Quand Jonathas mourant adreſſe ici mes pas.
Ah! ſi par un bonheur, m'a-t-il dit, *que j'ignore*,
Si par un coup du Ciel, mon Pere vit encore,
Tu peux lui dire, Achas, que je meurs ſatisfait,
Si mon ſang répandu peut laver ſon forfait,
Contre lui du Seigneur appaiſer la colere;
Mais qu'auſſi de ma mort j'exige pour ſalaire,
Que David, dont les vœux lui ſont tout aſſervis,
Trop digne de regner, lui tienne lieu de Fils.
A ces mots... Ah! Seigneur.

SAUL *ſe jette ſur l'épée d'Achas, & s'en frappe.*

O Juſtice ſevere!
Avec le ſang du Fils reçois celui du Pere.

MICHOL.

Dieu puiſſant!

SAUL.

C'en eſt fait, l'Eternel eſt vangé,
Ma faute eſt expiée & mon cœur ſoulagé.
(*à David.*)
C'eſt à vous maintenant, Seigneur, que je m'adreſſe.
Vous voyez mes malheurs, vous ſçavez ma tendreſſe.
A la main qui me perd vous devez imputer
Cet injuſte courroux que j'ai fait éclater.
Mais des deſſeins du Ciel déplorable victime,
Dans mes plus grands tranſports vous eûtes mon eſtime.
Juſques au bout, Seigneur, il faut la mériter.
Jurez-moi donc qu'au Trône où vous allez monter,
Vous ne confondrez point le crime & l'innocence,
Que mon ſang joüira de la Toute-Puiſſance;

Qu'avec le Sceptre enfin, Seigneur, ma Fille vous,
Va retrouver un Frere, un Pere, & son Epoux.

DAVID.

Et quel est votre soin dans ce moment funeste!
Ah! j'atteste à vos yeux la puissance celeste,
Que pour elle à jamais mon amour éclatant,
Que ma foi...

SAUL.

C'est assez, Seigneur, je meurs content.
Recevez mes adieux, ma Fille, je vous laisse.
(*à David.*)
Sous la main qui m'accable, enfin tremblez, cesse,
Seigneur; & profitant de cet exemple affreux,
Vivez aussi puissant, & mourez plus heureux.

FIN.

HERODE.

TRAGEDIE

Tirée de l'Ecriture Sainte.

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR

LE DUC D'AUMONT,

PAIR DE FRANCE,

PREMIER GENTILHOMME DE LA Chambre du Roi, Gouverneur de Boulogne, & du Pays Boulonnois, &c.

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez permis de vous dédier la Tragédie d'Herode : mais

en même tems vous avez ſouhaité que je ſupprimaſſe tous ces éloges, dont la flatterie peut-être a gâté l'uſage. Je crois pouvoir vous obéir, ſans garder tout le ſilence que vous exigez de moi ; il y a des qualités, MONSEIGNEUR, *ſur leſquelles la modeſtie n'a point de droit : Telles ſont les vertus de la ſociété, que vous avez pouſſées à leur degré de perfection. Ce n'eſt pas vous loüer non plus, que de relever l'éclat & l'antiquité de votre nom : il y a un certain point de gloire & de grandeur au-deſſus de toutes les loüanges ; & je ne pourrois que ſaiſir ici cette conformité de*

vos qualités, avec celles de tous les grands hommes de votre maiſon, qui depuis les tems les plus reculés ont été revêtus des premieres Dignités de l'Etat, parés de tous les Titres les plus brillans que la ſubordination a établis, & honorés de la confiance & de l'amitié de nos Rois. Qu'il eſt beau, dans le rang où la Providence vous a placé, de ſe ramener, comme vous faites aux plus légeres bienſéances de la vie; de réünir avec tous les ſentimens d'une ame élevée, cette bonté, cette généroſité, cette onction, qui eſt bien moins l'effet d'une politeſſe recherchée, que d'un fond de

vertu qui vous attache à tous les devoirs de l'humanité. Avec de telles qualités, MONSEIGNEUR, *les Grands ne perdent rien à être vûs de près ; on leur rend avec plaisir ce tribut de respect & de considération qui nous est imposé : on fait plus, on les aime. Pour moi*, MONSEIGNEUR, *depuis que vous m'avez donné la plus glorieuse marque de votre estime, en m'attachant à votre Personne, j'ai senti qu'on devenoit encore plus honnête-homme en vous approchant. J'ai trouvé en vous des principes & des maximes, qui passent de bien loin les idées ordi-*

naires de l'honneur & de la vertu. J'y ai trouvé un exemple ſenſible de ces grands ſentimens que nous mettons ſur la Scène avec conſtance. Quel heureux mélange pour cela ne fait-il point avec le goût parfait qui eſt en vous pour toutes les eſpeces de productions ! Si la Tragédie, MONSEIGNEUR, paſſe pour le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, avec quelle admiration ne devons-nous point regarder ce feu d'eſprit & d'intelligence que vous poſſédez ſouverainement, qui en ſaiſit les rapports & les liaiſons, qui ſuit les caracteres, & cherche cette unité que forment tous les

incidens que l'art y a préparés? C'eſt ce que j'ai utilement éprouvé aux lectures que j'ai eu l'honneur de vous faire d'Herode. Oüi, MONSEIGNEUR, *vous lui deviez une protection particuliere; vous êtes naturellement engagé à ſoûtenir une Piece qui eſt faite pour l'eſprit & pour la raiſon, & où l'on met à la place des vains ſentimens d'une paſſion frivole, les images & les inſtructions terribles qui forment le principal objet de la Tragédie. La maniére vive & généreuſe avec laquelle vous en avez appuyé la repréſentation, ſuffiroit pour m'obliger à vous la conſacrer: mais*

la reconnoiſſance eſt ici de trop ; votre mérite perſonnel, dépoüillé de tout ce qui vous environne, me détermine tout ſeul à vous rendre ce témoignage public du reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur,

PRÉFACE.

CE n'eſt pas ſeulement pour ne point bleſſer les bienſéances de mon état, que je m'attache aux ſujets que l'Hiſtoire Sainte & l'Ecriture nous fourniſſent; la dignité de ces mêmes ſujets & leur nouveauté eſt une des raiſons principales qui m'engagent à les traiter. J'ai regardé la mort des enfans d'Hérode comme une action propre pour la Scéne. La nature, l'amour, l'ambition, la jalouſie de l'autorité, tout eſt de la partie, & entre dans les mouvemens que j'ai tâché d'exprimer. Quelque ſcrupuleux que l'on doive être ſur la vérité des évenemens, ſur-tout dans ce qui regarde une hiſtoire conſacrée par la Religion, on doit encore s'attacher plus particulierement à rendre les caracteres, & à ramener à ce point tous les incidens. J'ai cru avoir mis ſur la Scéne, Hérode & Salome avec tous les traits qui pouvoient les faire reconnoître. J'ai donné à Salome un objet & des vûes qui à la vérité n'empêchent point qu'elle ne ſoit odieuſe; mais qui donnent à ſon

crime je ne ſçai quel éclat qui ne laiſſe pas de trouver des admirateurs. Joſephe nous parle de ſes intelligences avec Silléus. Ariſtobule, dit-il, lui avoit mandé que le Roi la vouloit faire mourir, ſur ce qu'on lui avoit rapporté que ſa paſſion pour Silléus, qu'Hérode regardoit comme ſon ennemi, lui faiſoit ſecretement donner avis à cet Arabe de tout ce qu'elle ſçavoit de ſes projets. Je n'ai point parlé d'Ariſtobule fils d'Hérode; ſoit que j'aye apprehendé qu'on ne le confondit avec Ariſtobule frere de Mariamne, & Prince d'une grande eſperance, qu'Hérode avoit fait noyer; ſoit que ne pouvant le regarder que dans les mêmes interêts & dans la même ſituation qu'Alexandre ſon frere aîné, je craigniſſe de multiplier les mêmes caracteres. Joſephe m'a fourni l'idée de Thirron: tout ce que j'ai fait a été d'en élever le caractere, & de charger les remontrances qu'il fit à Hérode. C'eſt un morceau tout neuf ſur le Théatre, dont tout le monde a été également frappé; ce qui eſt une preuve ſenſible qu'il y a dans le fond du cœur humain un reſpect pour la vertu à l'épreuve de tout.

ACTEURS.

HERODE, Roi de Judée.

ALEXANDRE, Fils d'Hérode & de Mariamne.

ANTIPATER, Fils d'Hérode, d'un premier lit.

GLAPHIRA, Fille d'Archélaüs, Roi de Capadoce, accordée à Alexandre.

SALOME, Sœur d'Hérode.

THIRRON, Ministre sous les Regnes précedens.

NARBAL, Confident d'Hérode.

PHILON, } Juifs.
ACHAS, }

PHENICE, Confidente de Glaphira.

PHEDIME, Confidente de Salome.

GARDES.

La Scene est à Solime, autrement Jerusalem, dans le Palais d'Hérode.

HERODE TRAGEDIE

Acte V. Scene

H. Roussel inv.

L. Desplaces sculp

HERODE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, PHILON.

SALOME.

Ur, des deſſeins qu'enfante un trop juſte courroux,
Ma prudence, Philon, ſe repoſe ſur vous.
Je vais trouver Hérode : attendez Alexandre :
Vous pourrez lui parler : il voudra vous entendre.
D'un entretien ſecret ménagez les momens,
Et portez vos regards dans tous ſes ſentimens :
Il revient ébloui de la faveur de Rome.
Je vous laiſſe ; ſongez que vous ſervez Salome.

PHILON.

Madame, je ferai tout ce que j'ai promis.

SCENE II.

PHILON *seul.*

PHilon, quels interêts en tes mains sont remis ?
Poursuis, quoiqu'en secret la pitié te condamne;
Remets à ses destins le fils de Mariamne,
Songe, que ses malheurs te pourroient entraîner,
Et qu'où la faveur regne, elle a droit d'ordonner.
Qu'un vain peuple pour lui s'empresse ou le déplore.

SCENE III.

ALEXANDRE, PHILON.

ALEXANDRE.

QUe fait le Roi?

PHILON.

Seigneur, on n'entre point encore.

ALEXANDRE.

Approchez-vous, Philon. Tandis que dans ces lieux
Mon pere se dérobe encore à tous les yeux,
Puis-je m'ouvrant à vous sans peril & sans crainte,
D'un moment d'entretien bannir toute contrainte?
Et dans le cœur d'Hérode encor mal affermi,
Au milieu de sa Cour, trouverai-je un ami?

PHILON.

Seigneur, depuis long-tems vous devez me connoître.
Reste de ces Héros dont le Ciel vous fit naître,
L'auriez-vous oublié? De tous les fils du Roi,

Celui de Mariamne éprouva seul ma foi.
Combien pour vous, Seigneur, j'ai ressenti d'allarmes,
Depuis le jour fatal où la Judée en larmes
A vû de son supplice élever les apprêts,
Et son sang innocent arroser ce Palais!
De vos accusateurs les complots sanguinaires;
La haine de Salome, & celle de vos freres,
Leur crédit augmenté par votre éloignement;
N'ont pû de mon devoir m'écarter un moment.
Mais que dis-je? Le Ciel vous rend à l'Idumée;
Hérode même aux yeux de Solime charmée
Par quel accueil, Seigneur, digne de votre foi...?

ALEXANDRE.

Dois-je me confier aux caresses du Roi?
Ai-je donc oublié que sa haine couverte
Me conduisit à Rome, y poursuivit ma perte?
Ou plûtôt sans douleur puis-je m'en souvenir?
Au sort de Glaphira l'hymen m'alloit unir:
Je l'aimois, tout sembloit flatter mon esperance:
Son pere Archélaüs hâtoit cette alliance.
Cependant il fallut m'écarter de ces lieux,
Et devorer des pleurs qu'arrachoient nos adieux.
Du Roi dans le chemin les perfides caresses
Cacherent contre moi ses fureurs vengeresses,
J'admirois en secret l'excès de sa bonté:
Mais de quel trouble affreux me trouvai-je agité,
Quand du Peuple Romain obtenant audience,
Il arma contre moi sa funeste éloquence,
M'imputa des forfaits dignes de sa fureur?
Rome alors, cher Philon, ne put voir sans horreur
Tous les cruels effets de son courroux funeste;
Un Roi qui de son sang poursuit en moi le reste;
Un pere demandant la tête de son fils,
Et là de ses travaux terminant tout le prix.
Je trouvois, à sa haine opposant un refuge,

Du sang de Mariamne en vous l'orgueil la blesse.

ALEXANDRE.

Qui moi ? que sans rougir d'une indigne foiblesse,
Je déguise mon cœur & farde mes discours?
Laissons-lui, cher Philon, de semblables détours.
Une noble fierté n'admet point de contrainte,
Tel qu'il est, un grand cœur doit se montrer sans crainte.
Quoi de tant de Heros j'irois indigne fils
Baiser encor la main qui me les a ravis?
Caresser l'ennemie à me nuire obstinée?
A ma vengeance ici, ma gloire est enchaînée.
Philon par l'un & l'autre excité tour à tour,
Peut-être je devrai l'un & l'autre à l'amour.
Non que dans mes malheurs une aveugle colere
Parmi mes ennemis confonde ici mon pere:
Je sçai quel saint respect il a droit d'exiger;
C'est sa gloire & mon sang que je cherche à venger.
Glaphira me remet les droits d'un Diadême.
Mais quoi l'on ouvre, entrons.

PHILON.

Ciel! Salome elle-même!
Déja...

SCENE IV.

SALOME, ALEXANDRE, PHILON, PHEDIME.

SALOME.

PRince, arrêtez, on ne voit point le Roi.

ALEXANDRE.

Cet ordre, quel qu'il soit, peut-il être pour moi?

SALOME.

SALOME.

L'ordre eſt pour tous, Seigneur.

ALEXANDRE.

Quoi, Madame, ſa vûë
Libre à vous ſeule ici, me ſeroit défenduë?

SALOME.

Ignorez-vous, Seigneur, quels tranſports douloureux
Agitent chaque jour ce Prince malheureux?
Ce n'eſt plus ce Héros que la ſageſſe inſpire,
Que la gloire amena de ſi loin à l'Empire,
Qu'Antoine à ſes deſtins avoit aſſocié,
Et dont Céſar vainqueur envia l'amitié.
Jugez de quelle horreur ſa fortune eſt ſuivie;
Aux derniers des humains Hérode porte envie.
De ſon amour encore à toute heure occupé,
Des plus noires terreurs il eſt toûjours frappé.
Après quinze ans entiers ſon deſeſpoir redouble;
De la Reine en ces lieux l'image encor le trouble;
Il croit qu'en ce Palais, pour l'accabler d'ennuis,
L'ombre de Mariamne erre toutes les nuits;
Et le ſuivant partout à travers les ténebres,
Exale ſa douleur par mille cris funebres.
Sur tout l'aſpect d'un fils retrace ſes malheurs;
Et loin de le calmer, irrite ſes douleurs.
De ſes rigueurs enfin Hérode eſt la victime....

ALEXANDRE.

Madame, ſa douleur n'eſt que trop légitime;
Et je ne doute point que ſes reſſentimens
Ne le livrent ſans ceſſe aux plus cruels tourmens.
Mais s'il pleure ma mere, à ſa douleur fidéle,
Ne peut-il la chercher dans ce qui reſte d'elle;
Méler ſes pleurs aux miens.. Ah! loin de m'éviter;
Il eſt d'autres objets qu'il devroit écarter.

SALOME.

Seigneur, dans une cour à ſes vœux aſſervie,
Ce ſont ſes ſeuls regrets qui tourmentent ſa vie;

Ses Juifs pour lui de crainte & d'amour prévenus...

ALEXANDRE.

Madame, tous les cœurs ne lui ſont pas connus :
Je ne le vois que trop : mais quoi qu'il en puiſſe être,
Sans ſon ordre à ſes yeux je crois devoir paroître.
Ne ſuis-je pas ici dans ces auguſtes lieux,
Où long-temps de ma mere ont régné les ayeux ?
Où rien ne s'offre à moi qui ne me puiſſe apprendre
Quels ſont les droits d'un ſang dont ils m'ont vû deſcendre ?

SALOME.

Je le vois, le courroux dont vous êtes épris
Vous a fait oublier ce qu'ils vous ont appris ;
Et loin de modérer...

ALEXANDRE.

Je vous entends, Madame
Je vois quel ſouvenir on rapelle à mon ame.
Vous voulez, inſultant encore à ma douleur,
Me mettre ſous les yeux ma honte & mon malheur.
D'un triomphe cruel je reconnois la trace.
Mais enfin j'enviſage un terme à ma diſgrace.
De nos Tyrans communs les projets dangereux,
Peut-être quelque jour retomberont ſur eux.
Adieu.

SALOME *à part.*

Va, c'eſt à toi de craindre ma colére.

SCENE V.

SALOME, PHILON, PHEDIME.

PHILON.

J'Ay de tous ſes deſſeins découvert le myſtére.
Dans ſes reſſentimens toûjours plus affermi...

SALOME.

Je ſçai juſqu'à quel point il eſt mon ennemi ;
Et vois depuis long-temps ce qu'il en faut atten
Mon courroux inquiet brûle de vous entendre ;
Mais rempliſſez des ſoins commis à votre foi,
Et volant ſur ſes pas, ſuivez-le chez le Roi.
L'éclat de ſon courroux rend ſa perte certaine.

SCENE VI.

SALOME, PHEDIME.

SALOME.

TU t'étonnes, Phédime, & j'entrevois ta peine.

PHEDIME.

O Ciel ! que faites-vous, Madame, en quelles mains
Oſez-vous confier de ſemblables deſſeins ?
Tout ce qu'a fait Philon n'a donc pû vous apprendre
Le zele qui l'attache au parti d'Alexandre ?
Les malheurs de la mere, & les périls du fils,
Long-tems dans ce Palais ont excité ſes cris.

SALOME.

Hé ne connois-tu pas ces flatteurs mercenaires !
Auprès de nous voilà leurs retours ordinaires.
Inquiets, incertains, leur cœur toûjours flottant
Dans leur legereté n'a qu'un objet conſtant,
La faveur : elle obtient leurs hommages ſinceres ;
Déteſtables amis, mais pourtant néceſſaires,
Tout autre ſur leur choix ſe pourroit abuſer ;
Mais tout devient utile à qui ſçait en uſer.
Ardens à nous ſervir ils ſe font nos victimes ;
Sur eux la politique a des droits légitimes ;
Souvent dans ſes deſſeins un grand cœur combattu,
Met en œuvre le crime ainſi que la vertu.

Philon m'assure seul la perte d'Alexandre ;
Ce qu'il a fait pour lui m'en laisse tout attendre ;
Phédime, il ne va point me servir à demi :
Un traître va toûjours plus loin qu'un ennemi.

PHEDIME.

Par tant d'événemens depuis long-tems instruite ;
Madame, de vos soins craignez plûtôt la suite :
D'Alexandre plûtôt recherchez l'amitié :
Ses malheurs ont d'Auguste excité la pitié.
Le peuple le chérit : Que dis-je, Hérode l'aime :
Tout a changé pour lui, changez aussi vous-même ;
Et quand pour lui les vœux se réünissent tous....

SALOME.

Et c'est-là ce qui doit exciter mon courroux,
Toi-même, tu veux donc que ma haine stérile,
Le revoye en ces lieux triomphant & tranquile ?
Tu veux que mon crédit y paroisse abaissé ?
Et quel seroit le prix du sang que j'ai versé ?
J'ai fait mourir son oncle, & j'immolai sa mere.
Que dis-je, digne objet d'une juste colére,
D'un vil peuple en ces lieux follement révéré,
Hircan, le vieux Hircan vient d'être massacré.
Des Rois Asmonéens Alexandre est le reste.
Quand je n'en craindrois point la vengeance funeste,
Crois-tu que le dessein qui m'occupa toûjours
Etonne mon courage, & périsse en son cours ?
Non, non, il faut combler un espoir légitime ;
Justifier ma haine, & joüir de mon crime.

PHEDIME.

Je vous vis les poursuivre & ne rien épargner.
Mais que prétendez-vous, Madame, enfin ?

SALOME.

Regner,
Voilà le seul objet & l'espoir qui m'entraine.
Ce n'est que pour cela que j'ai perdu la Reine ;
Que j'écartai ses fils ; que d'Hérode à mes yeux

La gloire eſt importune, & le ſang odieux.

PHEDIME.

Et le ſang odieux ! mais cependant, Madame ;
Vos ſoins d'Antipater autoriſent la flame ;
Et quoique dès long-temps liée à d'autres nœuds ;
La main de la Princeſſe eſt promiſe à ſes vœux.
Quel intérêt peut donc vous...

SALOME.

Arrête, Phédime.
Son interêt n'eſt point ici ce qui m'anime.
Sur ce que je prétens ne vas point t'abuſer.
Ce grand zele pour lui cherche à les diviſer ;
De deux cœurs orgueilleux j'excite le murmure ;
J'oppoſe en mes deſſeins l'amour à la nature ;
J'allume un fier courroux dont j'attens tout le fruit.
Dans leur déſunion l'un & l'autre eſt ſéduit :
Pour moi ſans le ſçavoir contr'eux d'intelligence,
L'un travaille à ma gloire, & l'autre à ma vengeance.
Sur eux de mes deſtins je vais me repoſer.
Dans l'eſpoir qui les flatte ils pourront tout oſer ;
Et je répons enfin, pour ſervir ma colére,
De l'attentat des fils, & de la main du pere.

PHEDIME.

Et ne craignez-vous point que ſon cœur éperdu,
Ne redemande un ſang par ſes mains répandu ?
Et que de tant d'efforts tôt ou tard le ſalaire....

SALOME.

Ecoute, contre moi ſi je n'ai que mon frere,
De ſa vengeance alors je préviendrai l'ardeur.
Repoſe-toi ſur moi du ſoin de ma grandeur ;
Mais ſi je n'ai tenté qu'un effort inutile,
Si le Ciel me trahit, j'ai beſoin d'un azyle ;
Et c'eſt ce que ſur-tout j'ai voulu ménager.

PHEDIME.

Quels lieux peuvent vous mettre à l'abri du danger ?

SALOME.

Hé ! quoi ne ſçais-tu pas, ſans que je te le die,
Quels troubles inteſtins déchirent l'Arabie ;
Qu'elle a gémi long-tems, & qu'un fer aſſaſſin
Du dernier de ſes Rois a tranché le deſtin ?
Elle demande un maître, & Rome en délibére.
Son choix peut regarder Silleüs, ou mon frere.
Par-là le diſtinguant des autres Potentats,
Non contente d'avoir reculé ſes Etats,
Rome pour digne prix des travaux de ſa vie,
A la Judée encore uniroit l'Arabie :
Mais dans tous nos deſſeins l'un à l'autre oppoſez,
Nos plus grands intérêts ſe trouvent diviſez....
Cet ennemi d'Hérode & puiſſant & funeſte,
Ce même Silleüs que Solime déteſte,
Qui juſques dans ſes murs a répandu l'effroi.

PHEDIME.

Eh bien ?

SALOME.

S'il monte au Trône il me donne ſa foi.

PHEDIME.

De Rome ainſi pour lui vous briguez le ſuffrage ?

SALOME.

Salome une autre fois t'en dira davantage.
Antipater paroit.

SCÈNE VII.

SALOME, ANTIPATER, PHEDIME.

ANTIPATER.

MAdame, c'en eſt fait,
De vos bontez pour moi je n'attens plus l'effet,
Le retour de mon frere aſſure ſa conquête ;

Pour couronner ses feux je vois que tout s'apréte ;
La tendresse, l'amour, Solime, les Romains,
Tout remet aujourd'hui Glaphira dans ses mains.

SALOME.

Quoi déja son retour trouble votre courage ?
Antipater ainsi s'allarme au moindre orage ?
Alexandre à Solime à peine est arrivé,
Et jusqu'au moindre espoir tout vous est enlevé ?
Songez que le dessein que votre orgueil embrasse,
Même dans le malheur, veut encor plus d'audace :
Et craignez que malgré tant de secours promis,
Votre trouble en ces lieux ne glace vos amis.
Ah ! si l'événement, démentant l'apparence,
Dans son cœur de si loin ramene l'espérance,
Dans vos justes desseins encor plus affermi,
Prince, sans reculer, perdez votre ennemi.
Rendons-lui les périls qu'il en falloit attendre :
Ce n'est pas l'opprimer, c'est plûtôt vous défendre ;
C'est rejetter sur lui ses cruels attentats.

ANTIPATER.

Hé bien, Madame, allons, disposez de mon bras.
Dans mon juste transport il n'est rien qui m'arrête.
Parlez, mon desespoir vous répond de sa tête.
Parmi de grands rivaux, entre les fils des Rois,
La haine devient juste, & le crime a ses droits.

SALOME.

Je conçois vos douleurs ; il suffit, le temps presse.
Je vais trouver Hérode, allez voir la Princesse.
Sur tout à ses dédains laissez un libre cours ;
Ecoutez votre espoir, & non point ses discours.
Allez, & si le Ciel vous offre une couronne,
Que vous importe-t'il quel moyen vous la donne ?
Tout soin frivole ici, Prince, est à dédaigner :
Pour être sûr de plaire il suffit de régner.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

GLAPHIRA, PHENICE.

PHENICE.

MAdame, enfin le Ciel touché de vos allarmes;
Va tarir pour jamais la ſource de vos larmes;
Alexandre lui-même à vos deſirs rendu,
Va preſſer un hymen ſi long-temps attendu;
Par ſes derniers malheurs ſa faveur affermie....

GLAPHIRA.

Phenice, connois mieux ſa cruelle ennemie.
Les careſſes du Roi, l'appui de l'Empereur,
Tout ce qui t'a flattée, irrite ſa fureur.
Ne crois pas qu'elle rompe un projet ſanguinaire;
Qu'elle n'ait accablé le fils après la mere;
Qu'elle ne regne ſeule en écartant le bras
Qui pouvoit la punir de tous ſes attentats.

PHENICE.

Madame, je ſçai trop que la faveur de Rome,
Que ſon retour aigrit la haine de Salome;
Mais en vous ſon deſtin trouve un nouvel appui;
Contr'elle dans ces lieux vous pouvez tout pour lui.
Vous allez écarter les pieges qu'on lui dreſſe.
Vous ſçavez que le Roi vous aime avec tendreſſe;
Que ſouvent plus farouche, & noyé dans ſes pleurs,
Votre ſeule preſence a calmé ſes fureurs.

Il croit revoir en vous tous les traits de la Reine.

GLAPHIRA.

Hé quoi ! ne ſçais-tu pas quel caprice l'entraine?
Qu'au plus leger ſoupçon facile à s'allarmer,
Il céde à des tranſports que rien ne peut calmer;
Que toujours incertain, quelqu'effort que l'on faſſe,
Il peut perdre ſon fils, prêt à lui faire grace?
Mais on entre; quelqu'un adreſſe ici ſes pas.
Ciel! c'eſt Antipater.

SCENE II.

GLAPHIRA, ANTIPATER, PHENICE.

ANTIPATER.

Vous ne m'attendiez pas;
Je le vois; mon abord a paru vous ſurprendre,
Madame, vos regards demandoient Alexandre.
Vous veniez dans ces lieux dans un eſpoir plus doux,
Pour lui les mêmes ſoins....

GLAPHIRA.

Et ſur quoi penſez-vous,
Prince, que ſon retour ainſi que ſon abſence,
Ait dans mes ſentimens mis quelque difference?
Liée à ſes deſtins par une étroite loi,
Ses malheurs n'ont ſervi qu'à confirmer ma foi.
J'ai partagé ſa crainte; & parmi mes allarmes,
Je ne connoiſſois rien de plus doux que mes larmes:
Lui ſeul par ſa préſence en arrête le cours,
Et me retrouve encor ce que je fus toûjours.

ANTIPATER.

Je ſçai que de Juda deſcendu par ſa mere,
Son ſang l'appelle au Trône, où s'éleva mon pere;
Mais de ce même ſang que ſert en lui l'éclat,

SCENE IV.

HERODE, GLAPHIRA, ALEXANDRE, ANTIPATER, PHENICE, NARBAL GARDES.

HERODE.

QUe vois-je, mes enfans? qu'ai-je entendu, ma fille?
Quel désordre nouveau diviſe ma famille?
Et par quel attentat prompte à ſe ſignaler,
M'offre-t-elle par tout mon ſang prêt à couler?
Quelle haine entre vous injuſte & criminelle
Nourrit dans ma maiſon une guerre éternelle?
Ah! lors qu'Antoine mort me laiſſa ſans appui,
Qu'Auguſte triomphant me cita devant lui,
Aux traits d'un noble orgueil n'accorda-t-il ma vie,
Que pour la voir un jour par mes enfans ravie?
Mais parlez, quel ſujet vous anime tous deux?
Vous ne me dites rien! Répondez, je le veux,
Eclairciſſez mon trouble, ou craignez ma colere.

ANTIPATER.

J'ignore quels motifs ont irrité mon frere:
Mais loin de m'accorder ce qu'il me doit d'égards,
Fils d'Hérode, j'attire à peine ſes regards.

HERODE.

Hé quoi! mon fils, déja votre orgueil ſe déclare?
Ne vous ſuffit-il pas du rang qui vous ſépare?
Et n'eſt-ce point aſſez que mon cœur prévenu....

ALEXANDRE.

Antipater, Seigneur, ne vous eſt pas connu.
Je le vois: ſon orgueil excitant ſa tendreſſe,
Oſe me diſputer la main de la Princeſſe;
Et quand de ſon aveu mon amour irrité,

Oppose son devoir à sa témerité,
L'insolent de la Reine outrage la mémoire :
Il ose m'offenser ; & si je l'en veux croire,
Seigneur, pour traverser un hymen que j'attens,
Vous même ; les Romains....

HERODE.

Ah ! qu'est-ce que j'entens ?
Cruel, c'est donc ainsi que ta coupable envie
Cherche à persécuter les restes de ma vie ?
Mais je vais t'en punir, & mon ressentiment
Trouvera dans tes feux ton juste châtiment.
Alexandre à tes yeux épousant la Princesse,
Va confondre l'orgueil qui m'irrite, & le blesse.
Je ne differe plus son hymen ; & demain
Il peut aller au Temple & lui donner la main.
Et toi vas les forcer d'oublier ton audace,
Et n'attends plus de moi de pardon sans leur grace.

ANTIPATER.

Ah ! Seigneur, je pourrois !...

HERODE.

Oses-tu resister,
Témeraire ? Obéïs, ou crains de m'irriter.
Au gré de vos desirs, Madame, tout conspire :
Tel est l'ordre du Ciel que lui-même m'inspire.

GLAPHIRA.

D'un Héros tel que vous puissent ses justes loix
Affermir le repos acquis par tant d'exploits,
Et s'il se peut au prix même de nos années,
Plus loin dans l'avenir porter les destinées.

HERODE.

Conduisez la Princesse à son appartement,
Mon fils, & vous, Narbal, qu'on me laisse un moment.

SCENE V.

HERODE *seul.*

C'En eſt fait, la Princeſſe entre mes mains remiſe,
Recevra de mon fils la foi déja promiſe :
Mais de ton cœur pour elle, Hérode en ces momens
As-tu bien démêlé les ſecrets mouvemens ?
Deſtinée à ton fils, par quelle complaiſance
En as-tu juſqu'ici recherché la préſence ?
Quel charme a quelquefois ſuſpendu ton ennui ?
Eſt-ce penchant pour elle ? ou tendreſſe pour lui ?
En faut-il accuſer l'amour ou la nature ?
Que dis-je ? malheureux ! dans les maux que j'endure,
Ignorerois-je encor quels ſont mes ſentimens ?
L'amour s'accorde-t-il avec tant de tourmens ?
Sans doute je m'abuſe, & ma flâme éternelle
Adore encor des traits que je retrouve en elle.
Mais quand par un hymen utile & glorieux,
Je vais placer ton fils au rang de ſes ayeux,
Que des droits de ſon ſang un Trône eſt le ſalaire,
Divine Mariamne, appaiſe ta colere.
D'un époux malheureux calme le juſte effroi ;
Avec la même horreur ne regne plus ſur moi.
Hé que n'ai-je point fait pour expier mon crime ?
Auteur de ſon trépas, j'en devins la victime ;
Pour redonner le calme à mes ſens allarmez,
J'entrepris le bonheur des peuples opprimez ;
Des vertus d'Iſraël je recherchai les traces :
Ma main de tous côtez a répandu les graces.
Vains efforts ! ma douleur s'irritant dans ſon cours,
Dans ma fureur bientôt trouva d'autres ſecours ;
Je crus que d'autres ſoins rempliroient mieux mon
ame ;

Qu'employant le poiſon, & le fer & la flâme ;
Qu'abuſant juſqu'au bout des droits des Potentats,
Je vaincrois ma douleur à force d'attentats.
Mais ni les dons offerts, ni l'éclat de mes crimes,
Ni le ſang des mortels, ni celui des victimes,
Rien ne m'a ſoulagé. Par des moyens plus doux
Je puis du Ciel peut-être appaiſer le courroux...

SCENE VI.

HERODE, SALOME.

SALOME.

CRoirai-je un bruit, Seigneur, qui vient de ſe répandre ?
La Princeſſe va-t-elle épouſer Aléxandre ?

HERODE.

Le deſſein en eſt pris, ma ſœur, & dès demain
Mon fils de Glaphira doit recevoir la main.

SALOME.

Lui faites-vous du ſceptre un ſecond ſacrifice ?

HERODE.

Si je m'en dépoüillois, je me ferois juſtice :
Et peut-être qu'après tant de troubles, de maux,
Je ne dois qu'à ce prix eſperer du repos.
Quoiqu'il en ſoit, ma foi, mon intérêt, ma gloire,
Tout conſpire....

SALOME.

Seigneur, c'eſt à moi de vous croire.
Et d'ailleurs pour ce fils votre cœur genereux
D'un peuple tout entier va ſeconder les vœux.
De la Reine à ſes yeux le fils eſt cher encore,
Et des Aſmonéens c'eſt le ſang qu'il adore.
Quel eſpoir à leurs vœux ne ſera point permis,
Lors qu'un pouvoir ſuprême en ſes mains eſt remis ?

Que Rome, le Sénat embraſſent ſa querelle.....

HERODE.

De mon peuple pour lui j'ignorois ce grand zéle.

SALOME.

Ah! vous-même, Seigneur, rappellez-vous ce jour
Qui ſembla d'un triomphe honorer ſon retour;
Quand tout Solime en foule inondant ſon paſſage,
Voloit devant ſes pas & cherchoit ſon viſage;
Que d'un cri ſeul alors formé de mille cris,
Il le plaçoit au Trône où vous êtes aſſis;
Et ſe livrant ſans ceſſe à ſon zéle crédule,
Croyoit revoir en lui ſon oncle Ariſtobule.

HERODE.

Croirai-je que trop plein de ſon eſpoir flatteur,
Il ouvre encor l'oreille à ce bruit ſéducteur?

SALOME.

Je ne ſçai: mais, Seigneur, rarement la nature
D'un cœur ambitieux étouffe le murmure.
Le Trône eſt à ſes vœux un titre ſuffiſant;
Et le régne d'un pere eſt un fardeau péſant.

HERODE.

Quel que puiſſe être enfin l'orgueil qui le dévore;
Vous le voyez, le jour n'eſt pas bien loin encore,
Où la main de mon fils doit me fermer les yeux.
Trop content juſques-là d'un hymen glorieux,
Il peut....

SALOME.

Ah! s'il vous faut dire ce que je penſe,
Eſperez-vous, Seigneur, que ſa reconnoiſſance
Eteigne le courroux dont il eſt animé?
Il ne montre en ces lieux qu'un cœur envenimé:
Il y porte par tout & ſes cris & ſes larmes.
Que dis-je? même encor vous lui donnez des armes.
Epoux de la Princeſſe, il trouve dans ſes mains
Une vengeance ſûre, & des ſecours certains.
Dans les droits de ſon ſang intereſſé par elle,

Tout l'Orient eſt prêt d'embraſſer ſa querelle.
Ah ! ſi ſeul & proſcrit on vit ſes attentats,
Gendre d'Archélaüs que ne fera-t-il pas ?

HERODE.

Ah ! ſi l'ingrat... mais quoi manquant à ma promeſſe,
Pourrois-je de ces lieux renvoyer la Princeſſe ?
Rompre tous les traitez qui me peuvent lier....

SALOME.

Vous-même à votre lit daignez l'aſſocier.

HERODE.

Moi ! l'épouſer, ô Ciel ! que d'autres feux épriſe,
Mon ame encor....

SALOME.

D'où peut naître cette ſurpriſe ?
D'une illuſtre alliance, Archélaüs jaloux,
Dans votre fils, Seigneur, n'enviſageoit que vous.
Et quel eſt donc ce choix que votre cœur condamne ?
Vos yeux dans Glaphira retrouvent Mariamne ;
De vos ſombres chagrins, Seigneur, de vos terreurs,
Sa préſence a ſouvent diſſipé les horreurs ;
Vous éprouvez près d'elle un deſtin moins funeſte.
Le Ciel a commencé, Seigneur, faites le reſte.
Que ces mêmes apprêts que l'on vient d'ordonner....

HERODE.

Ah ! quel conſeil, Madame, oſez-vous me donner ?
Dans l'état où je ſuis, eſt-ce à moi qu'il s'adreſſe ?
Cruelle, où voulez-vous amener ma tendreſſe ?
D'un cœur que ſes malheurs n'ont que trop abbattu,
Voulez-vous juſqu'au bout attaquer la vertu ?
Détournez de mes yeux l'éclat de tant de charmes ;
Et laiſſez-moi plûtôt m'abreuver de mes larmes ;
Jouir de ma douleur. Rome arbitre des Rois,
Vous ne l'ignorez point, a confirmé ce choix.
Elle attend leur hymen, la fortune ennemie,
Aux ordres du Sénat en eſclave nous lie.
Dois-je le ſoulever, & manquant à ma foy,

Prêter à Silleüs des raiſons contre moi?
Non, c'eſt trop écouter votre amitié cruelle;
Si j'en crois vos diſcours, mon fils n'eſt qu'un rebelle.
Solime me trahit; vos ſoupçons dangereux,
S'ils aſſurent mes jours, les rendent malheureux.
Qu'en ſes reſſentimens mon fils perſiſte encore;
Qu'il trame des complots; que le peuple l'adore;
Dût-il vanger ſur moi le ſang que j'ai verſé,
Je vais finir pour lui ce que j'ai commencé.

SCENE VII.

SALOME *ſeule.*

VA, je te connois mal, ou malgré l'apparence,
Ma haine doit ſur toi fonder plus d'eſperance.
Ce ſoupçon dans ton cœur heureuſement jetté,
Fera tout le progrès dont le mien s'eſt flaté.
De mes premiers efforts déja l'effet le touche;
Mes yeux en lui parlant le trouvoient plus farouche;
Le trouble s'élevoit dans ſon cœur étonné,
Alexandre eſt proſcrit, puiſqu'il eſt ſoupçonné.
Ce n'eſt pas tout encor; cette tendreſſe extrême,
Ou plûtôt cet amour qu'il ſe cache à lui-méme,
Dont j'ai dû voir ici des ſignes trop certains,
Aſſure ma vengeance, & ſert tous mes deſſeins.
Il faut par un ſoupçon facile à le ſurprendre,
Auſſi bien que le Roi tourmenter Alexandre,
Que Philon qui me ſert, par un ſecond avis
Contre le pere encore aille animer le fils.
Je ſçai de quels ſoupçons ſon amour eſt capable,
Et je ne doute point que ce coup ne l'accable,
Et qu'au devant des traits que je vais lui porter,
Lui-même en ſes tranſports ne ſe vienne jetter:
Lui-même il va ſervir le courroux qui l'opprime.....

SCENE VIII.

SALOME, PHEDIME.

PHEDIME.

UN bruit court que Thirron a paru dans Solime,
Madame, & ſon retour....

SALOME.

Thirron ! que me dis-tu ?
Lui qui vit le Sénat protéger ſa vertu,
Et qui même depuis la mort de Mariamne
Regarde ce Palais comme un ſéjour profane ?
L'avis eſt important. Miniſtre de vos Rois,
Du ſang Aſmonéen ſeul il maintint les droits.
Long-temps en déplora les fameuſes diſgraces.
D'Alexandre ſans doute il cherche ici les traces.
Dans le zéle indiſcret commun à ſes pareils,
Il va l'empoiſonner de ſes hardis conſeils.
Ah ! prévenons l'effet de leur intelligence.
Suis-moi, viens ; achevons ma gloire & ma vengeance.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

THIRRON *seul.*

ARrête ici, Thirron. Alexandre en ces lieux,
En entrant chez le Roi, va s'offrir à tes yeux.
L'instant est favorable au zéle qui me guide.
Palais, où de Juda la majesté réside;
Séjour jadis si saint, demeure de nos Rois,
Après quinze ans d'absence enfin je vous revois!
Je vous ay vû souïllez du meurtre d'une Reine,
Qu'immolérent ensemble & l'amour & la haine:
Maintenant vous m'offrez, après tant de regrets,
De l'hymen de son fils les superbes apprêts!
Puisse le Ciel pour lui prodiguant les miracles,
De l'espoir qui le flatte écarter les obstacles.
Rendre vains des soupçons dans mon ame tracez,
Que mon zéle peut-être a trop tôt embrassez.
Cher Prince, si Thirron t'alla chercher dans Rome,
Lorsque dans le Sénat la haine de Salome,
Par de secrets ressorts continuant toûjours,
Par les mains de ton pere attentoit sur tes jours,
Juge avec quel transport une ardeur légitime
Dans ta gloire aujourd'hui te verroit dans Solime,
Heureux & triomphant!... mais qu'est-ce que je voi?
Salome ici s'avance, & sort de chez le Roi.

SCENE II.

SALOME, THIRRON, PHEDIME.

SALOME.

QUoy! vous ici, Thirron! quelle cauſe imprevûë
Vous ramene en des lieux qui bleſſoient votre vûë?

THIRRON.

Je l'avoüerai, Madame; & ces auguſtes lieux
N'ont pas toûjours parû les mêmes à mes yeux.
Je les ai vûs baignez & de ſang & de larmes;
Mais un calme plus doux ſuccede à tant d'alarmes.
De l'innocence enfin Herode entend la voix;
Et ſur lui la nature a repris tous ſes droits.
Il va faire monter au rang de ſes ancêtres
Le Fils de Mariamne, & le ſang de ſes maîtres.
D'un peuple qui l'adore il diſſipe l'effroi,
Et moi-même à ce prix je reconnois mon Roi.

SALOME.

Ainſi depuis long-temps à ſon ſort enchaînée,
Votre foi ſe conduit ſelon ſa deſtinée?
Et le cœur de Thirron juſqu'ici combattu,
Fait des évenemens dépendre ſa vertu?
De retour dans Solime, il laiſſe voir encore
Quels maîtres il révére, & quel ſang il adore!
Sa gloire ne permet aucun deſſein couvert;
Et c'eſt être perfide au moins à cœur ouvert.

THIRRON.

Un tel nom, je l'avoüe, excite ma ſurpriſe;
Et ſur tout en ces lieux connu par ma franchiſe,
Jadis d'Hérode en moi le glorieux accueil,
Honora des vertus dont la Cour eſt l'écueil.
Ennemi de tout temps de cette perfidie,
Au crime dans ces lieux par le crime enhardie,

Je n'ai point cru par-là qu'on me pût outrager :
Entre Salome & moi, c'eſt au Roy de juger.

SALOME.

Où tendent ces diſcours ? quelle eſt cette menace ?
Mais je ne vois que trop d'où vous naît tant d'audace.
Le Prince eſt de retour : qui ſert ſes attentats,
Peut rencontrer l'abîme où s'engagent ſes pas.
Vous pouvez lui parler ; il vient ; je me retire.
O Ciel de mes complots auroit-il pû s'inſtruire ?

A part.

THIRRON.

C'eſt à toi de trembler, contre toi dans ces lieux
Tu me revois chargé d'un ſecret odieux.

A part.

SCENE III.

ALEXANDRE, THIRRON.

ALEXANDRE.

Est-ce-vous, cher Thirron, que le Ciel me renvoye ?
Témoin de mes malheurs ſoyez-le de ma joye.
Sans crainte, & ſans relâche attaché ſur mes pas,
A mes juſtes tranſports daignez ouvrir vos bras.

THIRRON.

Honorez moins, Seigneur, le zéle qui m'anime,
Mon devoir ſur vos pas m'appelle dans Solime.
Heureux ! ſi j'y pouvois, aux depens de mes jours,
Du deſtin qui vous rit éterniſer le cours.

ALEXANDRE.

Ignorez-vous quel ſort mon pere me prépare ?
Dans ces lieux, cher Thirron, pour moi tout ſe déclare.
Tout eſt changé, le Ciel confond mes ennemis :
Et le plus doux eſpoir à preſent m'eſt permis.

Si vous sçaviez, Thirron, avec quelle tendresse,
De quels yeux à la Cour le Roy voit la Princesse.
Satisfait & flatté d'un hymen glorieux,
Il perd en la voyant des transports furieux,
Qui renaissant toûjours de sa douleur amere,
Vengent depuis quinze ans les malheurs de ma mere.

THIRRON.

Je vous en crois, Seigneur: mais est-il encor temps
Qu'à des transports si doux votre cœur....

ALEXANDRE.

Ah! j'entens.
De la Reine, il est vrai, la mort n'est point vengée.
Par les soins de l'amour la nature outragée
De mon ressentiment veut de plus prompts efforts,
Et pour un seul trépas demande mille morts.
O vous, témoins muets d'une injuste colere,
Marbres que souille encor le meurtre de ma mere,
Combien votre aspect seul agite mes esprits!
Et vous, Manes plaintifs, interrompez vos cris,
Puisqu'avec mon devoir tout est d'intelligence.
Oüi, Thirron, cet hymen assure ma vengeance:
Par là mille secours s'offrent à mon courroux;
Vos vœux bientôt contens....

THIRRON.

Prince, que dites-vous?
Prévenu dans ces lieux d'un courroux légitime,
Vous-même appréhendez d'en être la victime.
Des embarras des Rois effet trop dangereux,
Qu'une longue habitude a de pouvoir sur eux!

ALEXANDRE.

De quel effroi votre ame est-elle prévenuë?

THIRRON.

Salome, je le vois, ne vous est point connuë:
Votre malheur, Seigneur, n'a point fini son cours;
Votre pere vous aime, il vous aima toûjours:
Mais un cœur prévenu dépend peu de lui-même,

Soupçonneux, inquiet, jaloux du Diadême.
La haine de Salome excitant ſes tranſports,
De ſon vaſte courroux fait mouvoir les reſſorts.
Né vertueux, ſans doute, on a ſçu le ſurprendre:
Juſqu'où ne peuvent point les grands cœurs ſe répandre?
La vertu, dont le crime a pû gagner l'appui,
Eſt plus injuſte encor, plus cruelle que lui.
Je voulois fuir Salome, & je l'ai rencontrée:
En entrant ſa ſurpriſe à mes yeux s'eſt montrée,
Comme ſi mon aſpect cauſant ſon embarras,
Lui reprochoit alors de ſecrets attentats.
J'ai parlé. Ses diſcours m'en ont dit davantage,
Et mes yeux de plus près ont contemplé l'orage.
Vous n'avez pû penſer que prompte à ſe trahir,
Elle puiſſe vous craindre, & ne vous point haïr:
Tous ſes forfaits paſſez excitent ſa colere,
Et le crime du fils eſt la mort de la mere.
Votre hymen qui s'approche irrite ſon courroux;
Le moment eſt terrible, & décide entre vous.

ALEXANDRE.

Et que peut contre moi la fureur de Salome,
Lorſque j'ai la faveur & l'amitié de Rome?
Contr'elle & contre tous ſon ſecours m'eſt offert;
Et je puis....

THIRRON.

Et c'eſt là, Seigneur, ce qui vous perd.
C'eſt peu que dans ce jour ſa prudence funeſte
Du ſang Aſmonéen pourſuive en vous le reſte;
De mon retour encor dans ces terribles lieux,
Tous les motifs ſecrets n'ont point frapé vos yeux.
Il faut vous en inſtruire. Enfin votre ennemie,
Contre vous dans ſa haine encor plus affermie,
Confirme des ſoupçons trop juſtement conçus.
Salome.....

ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Hé bien, Thirron ?

THIRRON.

Traite avec Silléus

ALEXANDRE.

Ciel !

THIRRON.

Elle ſçait pour vous ce que Rome peut faire ;
Et qu'en faveur du fils elle fait grace au pere ;
Que par vous Silléus perd l'appui des Romains.
Votre perte, Seigneur, importe à ſes deſſeins.
Sans ces deſſeins peut-être, où ſa fureur éclate,
Elle eût vû d'un autre œil cet hymen qui vous flate ;
Sa haine ambitieuſe en a repris ſon cours,
Et l'achemine au Trône aux dépens de vos jours.

ALEXANDRE.

Ah ! plûtôt elle-même elle aſſure ſa perte.
Que ne ſaiſiſſons-nous l'occaſion offerte ?
Vous ſçavez ſes deſſeins, oſez les reveler.
Le Roi....

THIRRON.

N'en doutez point, je ſçaurai lui parler.
Mais lorſque je me livre au zéle qui m'enflame,
Que vos juſtes tranſports s'enferment dans votre ame ;
Sur mes ſoins quelque temps il faut vous repoſer ;
Contraignez-vous encor, c'eſt à moi ſeul d'oſer.
La verité, Seigneur, dans ces lieux ignorée,
S'y montre, ou rarement, ou trop défigurée.
Je ſçai qu'autour du Roi ſans ceſſe eſt répandu
Un tas de vils flatteurs à la faveur vendu ;
Que Salome écoutant ſa haine & ſa vengeance ;
Par lui contre lui-même exerce une puiſſance,
Dont les moyens divers, avec art recherchez,
Sont autant d'attentats ſous d'autres noms cachez.
Mais ſur ſa vertu ſeule un grand cœur ſe repoſe,
Il parle ſans contrainte, & quoi que nous oppoſe

Dans ſes préventions un Monarque irrité,
L'homme malgré lui-même aime la verité;
Sa lumiere le frape, & toûjours favorable,
Le Ciel entr'elle & nous mit un rapport durable;
Elle emprunte de lui ſes droits & ſon pouvoir,
Et pour vaincre les cœurs n'a qu'à ſe faire voir.
Mais entrez chez le Roy, Seigneur, je vais attendre
Le moment favorable où l'on pourra m'entendre.
A vos vœux juſqu'ici puiſſe le Ciel fermé,
Seconder un projet depuis long-temps formé!

SCENE IV.

ALEXANDRE, PHILON.

PHILON.

SEigneur, ſouffrez qu'ici je vous montre ma joye;
Thirron eſt dans ces lieux, le Ciel vous le renvoye:
Au fils de Mariamne attaché comme moi
Il y vient vous prouver & ſon zéle & ſa foi.
Quelle que ſoit pourtant cette ardeur éclatante,
Pour vous dans cette Cour ſa vertu m'épouvante.
Eh penſez-vous, Seigneur, que d'utiles avis
Y ſoient reçûs ſans peine, & ſans crainte ſuivis!
Et que la verité par tout ſi reſpectable
Approche ſans péril d'un Trône redoutable,
Où le menſonge adroit, préparant ſes projets,
Aux yeux d'un Roi cruel farde tous les objets?
Avec qui diſſimule; oüi, Seigneur, il faut feindre.

ALEXANDRE.

Je vous l'ai dit, Philon, je ne puis me contraindre;
Et mon cœur par vos ſoins vainement combattu,
Contre mes ennemis n'admet que ma vertu.
Je pouvois fuir des lieux teints du ſang de la Reine:
Mais enfin vous ſçavez l'interêt qui m'entraîne;

Que du deſtin pour moi balançant la rigueur ;
'hymen de Glaphira. ....

PHILON.

Que dites-vous, Seigneur !

gnorez-vous encor quel péril vous menace ?

ALEXANDRE.

'ignore mes forfaits, & non point ma diſgrace.
Malgré tous les appréts d'un hymen, je le voi,
De nouveaux mouvemens s'élevent contre moi.
Sans doute vous ſçavez quel orage s'apprête.
Vous pouvez m'éclaircir, Philon ; qui vous arrête ?
Parlez : Antipater, appuyé dans ces lieux,
Vers la Princeſſe encor leveroit-il les yeux ?
Croit-il me traverſer ; & que Rome équitable ...

PHILON.

Vous avez un rival, Seigneur, plus redoutable.
Inſtruit de ſon amour, j'en ai pâli d'effroi.

ALEXANDRE.

Et quel autre rival ai-je à craindre ?

PHILON.

Le Roi.

ALEXANDRE.

Mon pere ?

PHILON.

Oüi, lui-méme.

ALEXANDRE.

Ah ! grand Dieu, le dirai-je ?
J'en rougis ; les efforts d'une main ſacrilege,
Dont mon ame à jamais garde le ſouvenir,
Ces attentats, l'effroi des ſiécles à venir,
N'ont point encor jetté tant de trouble en mon ame ;
Ni porté juſques-là le courroux qui m'enflâme !
Mille tranſports divers m'agitent à la fois,
Et d'un reſpect ſacré balancent tous les droits.
Mais peut-être trop tôt je céde à mes allarmes,
Dans ſes embraſſemens j'ai vû couler ſes larmes ;

Que dis-je ? cet amour par vos soins pénétré,
Est de toute la Cour un secret ignoré :
Tout Solime pour moi benit l'amour d'un pere.
Quel temps a dévoilé ce funeste mystére ?
Lui-même s'ose-t'il avoüer mon rival ?
Parlez, Philon.

PHILON.

Honteux de son trouble fatal,
Il hâtoit votre hymen, combattoit sa tendresse.
Mais Salome, Seigneur, a senti sa foiblesse.
Que n'a-t'elle point fait alors pour l'enflâmer ;
Moins pour flatter ses feux que pour vous opprimer,
Trop instruite combien en lui l'amour entraine
De troubles, de fureurs, de caprices, de haine,
Et qu'au moindre soupçon dont son cœur est atteint,
Implacable rival, il perd tout ce qu'il craint !

ALEXANDRE.

La cruelle !

PHILON.

Elle-même à sa fureur en proye,
Laisse voir quelques traits de sa perfide joye.
Votre hymen différé, ses apprêts suspendus,
De secrets mouvemens....

ALEXANDRE.

Ah ! je n'en doute plus,
Ma honte est déclarée, & mon malheur extrême....
Mais parlez : Glaphira....

PHILON.

Seigneur, elle vous aime.
Mais en elle l'orgueil peut balancer l'amour ;
Et dans la pompe enfin, dans l'éclat de sa Cour,
Un grand Roi lui soumet sa gloire & sa tendresse.
Vous connoissez le cœur d'une jeune Princesse.

ALEXANDRE.

Cher Philon, j'ai besoin de vos sages conseils.
Souvent tant de rigueurs ont lassé mes pareils.

Empêchez que ma gloire ici n'en ſoit ternie.
Vers le crime pour moi la route eſt applanie ;
Mon pere l'a tracée ; & les plus grands forfaits
Du ſang qui m'a formé ſont de communs effets ;
De mon cœur embraſé l'eſpérance ſéduite.

PHILON.

Dans ce péril, pour vous je ne vois que la fuite.
Contre tant d'ennemis, contre tant d'attentats,
Seigneur, la Capadoce eſt ouverte à vos pas :
Archelaüs ſçaura venger votre infortune ;
Pere de Glaphira la querelle eſt commune :
C'eſt vous, dans cet hymen que regardoit ſon choix,
Qui du ſang de Juda repréſentez les Rois :
C'eſt l'appui du Senat qu'en vous il enviſage :
Il ſuffit qu'à Varus vous demandiez paſſage :
Qu'une lettre remiſe en de fidelles mains,
Par lui de votre fuite informe les Romains ;
Varus vous ouvrira ſans doute la Syrie :
Près d'Auguſte avec lui votre enfance nourrie,
A vû former des nœuds de mille ſoins ſuivis.

ALEXANDRE.

Oüi, Philon, c'en eſt fait, j'embraſſe vos avis.
Et que craindre ? il s'agit de ſervir ma tendreſſe.
Je vais fuir, ou plûtôt enlever la Princeſſe :
Ma gloire n'y conſent que pour la conſerver,
C'eſt braver mon rival, & non pas me ſauver.

PHILON.

Du départ à mes ſoins remettez la conduite.
Laiſſez-moi partager le péril & la fuite.
Quel qu'en ſoit le ſuccès heureux, ou malheureux.

ALEXANDRE.

Allez ; je m'abandonne à vos ſoins genereux.
Ma gloire, mon amour, ma vertu, tout me preſſe.
Je cours y diſpoſer Thirron, & la Princeſſe :
Mais on ouvre, Philon ; c'eſt elle que je voi.

SCENE V.

ALEXANDRE, GLAPHIRA, PHENICE.

ALEXANDRE.

MAdame, dans ces lieux tout eſt changé pour moi.
J'ai vû tomber ma gloire, & mon eſpoir s'éteindre:
Mais des rigueurs du ſort je n'ai point à me plaindre,
Si pour moi juſqu'au bout votre cœur généreux
Daigne encor dans mes maux conſentir à mes vœux.

GLAPHIRA.

A mon amour, Seigneur, épargnez cet outrage.
Doutez-vous que vos vœux n'entraînent mon ſuffrage?

ALEXANDRE.

Hé bien, ſans différer, allons, ſuivez mes pas.
Venez, Archelaüs nous ouvre ſes Etats.
Je ne vois dans le trouble, où mon ame eſt réduite,
Pour ſauver ma vertu, que la mort, ou la fuite.

GLAPHIRA.

Et dans quel temps, Seigneur, éclatent vos regrets!
Ces gages d'un hymen, tous ces pompeux apprets,
Que d'Herode lui-même ordonne la tendreſſe;
Ces offrandes, ces vœux que tout un peuple adreſſe,
L'Univers attentif, le Sénat prévenu....

ALEXANDRE.

Ah Madame! le Roi vous eſt-il bien connu?

GLAPHIRA.

J'en atteſte du Ciel la ſplendeur qui m'éclaire;
Je l'ai vû ſe livrant à tout l'amour d'un pere,
En laiſſer éclater les plus vifs ſentimens,
Tantôt parmi des pleurs mêlez d'embraſſemens,

Dans l'eſpoir qui me flatte encor plus raſſurée,
Quelle tendre amitié ne m'a-t'il point jurée?
Je vous l'avoûrai même avec quelque pudeur,
Il me ſembloit ſortir de ſa fiere grandeur.
Vingt fois m'enviſageant d'un regard moins farouche,
Le nom de Mariamne eſt ſorti de ſa bouche.
Non, jamais dans ſes bras, par des tranſports plus doux,
Lui-même Archelaüs....

ALEXANDRE.

Ah! que me dites-vous?
Je ne m'étonne point que l'éclat de vos charmes
Porte dans les eſprits le trouble & les alarmes;
Que d'un cœur agité ſuſpendant les erreurs,
Par vous l'amour triomphe où regnoient les fureurs;
Mais que prêt à jouïr du bonheur que j'eſpere,
Je ne trouve à mes vœux d'obſtacle que mon pere;
Qu'une ardeur....

GLAPHIRA.

Achevez, expliquez-vous, Seigneur,
Quels obſtacles oppoſe Herode.... quelle ardeur....

ALEXANDRE.

Hé quoi; vous l'ignorez lorſque tout la déclare!
C'eſt par là qu'à mes yeux il s'eſt rendu ſi rare;
Que l'effet a trahi tous ſes embraſſemens;
Que ces lieux ont perdu ces triſtes ornemens,
Par qui de ſa douleur s'exprimoient les atteintes;
Qu'on n'entend plus le Ciel retentir de ſes plaintes;
Que de l'âge avec art réparant les débris,
Il déguiſe ce front chargé d'ans & d'ennuis.
Dans les divins appas dont vous êtes remplie!
Il croit voir Mariamne.... ou plûtôt il l'oublie.
Dans la clarté du jour, dans l'ombre de la nuit,
Une image plus douce & le frape & la ſuit....

GLAPHIRA.

Ciel! j'ai pû me prêter aux tranſports de ſon ame!

Moi-même jusques-là j'aurois trahi ma flâme !

ALEXANDRE.

Ah ! Madame, je sçai que jusques à ce jour
Le sort qui me poursuit respecta votre amour ;
Qu'il n'osa rien tenter contre un cœur si fidele.
Mais allons, couronnons une flâme si belle ;
Qu'Herode contre nous arme en vain sa fureur,
Le Ciel ouvre un azyle à nos pas....

GLAPHIRA.

Non, Seigneur,
De vos persécuteurs j'entrevois l'artifice.
De leurs cruels desseins c'est me rendre complice :
Je ne partirai point ; je demeure en ces lieux.
Laissez-moi pénétrer un mystere odieux ;
Laissez-moi voir le Roi....

ALEXANDRE.

Vous, le revoir encore ?
Que vous-même, attisant le feu qui le dévore,
En proye à ses regards vous alliez vous offrir ?

GLAPHIRA.

Ah ! cessez un discours que je ne puis souffrir.
Alexandre oubliant sa gloire & sa vengeance,
Avec ses ennemis est-il d'intelligence ?
Vos soupçons combattant les devoirs les plus saints,
Trahissent notre amour, & servent leurs desseins.
Hérode vous chérit, & lui-même est à plaindre.
Ce sont vos ennemis, c'est vous seul qu'il faut craindre.
Moderez un transport sujet au repentir :
C'est en vain que vos cris me pressent de partir.

ALEXANDRE.

O Ciel ! quel mouvement s'empare de mon ame !
A partir avec moi vous balancez, Madame !
Quoi, d'Hérode vous-même appuyriez l'attentat !
Et je pourrois penser !....

GLAPHIRA.

Ah ! c'en est trop, ingrat.

D'un injuſte tranſport votre ame combattuë,
Répand juſques ſur moi le poiſon qui la tuë !
Sans plus examiner quel eſt votre courroux,
Je ne balance point à me perdre avec vous.

ALEXANDRE.

A vous perdre, Madame ! Et quelle eſt votre crainte ?
De quel ſoupçon votre ame eſt-elle donc atteinte ?
Non, il n'eſt de péril pour vous qu'en ce ſéjour.
Vous fuyez en partant une odieuſe Cour,
Une femme perfide, un Prince ſanguinaire ;
Vous ſuivez un époux, & vous cherchez un pere.
Sur tant de droits ſacrez oſez vous repoſer.
Philon pour le départ ſçaura tout diſpoſer :
Sa foi vous eſt connuë, & ce n'eſt qu'à ſon zéle
Que de tous mes malheurs je dois l'avis fidele.
Je cours le joindre. Et vous, dans votre appartement,
Allez d'un prompt départ attendre le moment.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

GLAPHIRA, PHENICE.

PHENICE.

DU trouble de vos sens quelle est la violence?
Quoi, Madame, tout cede à votre impatience!
Mille soins différens auront pû retenir
Un amant sur ses pas ardent à revenir.

GLAPHIRA.

Helas! chaque moment chasse une autre pensée.
Entouré d'ennemis, dois-je croire insensée,
Qu'avidemment conçu dans ses jaloux transports
Le projet de sa fuite échape à leurs efforts?
Malheureuse! où porter l'ennui qui te dévore?
Phénice, tu le vois, il ne vient point encore.
On l'a trahi sans doute; il n'a dans ses malheurs
Que le sang de sa mere; il n'a plus que mes pleurs.
Que dis-je? l'un & l'autre ont causé sa misere.
Hélas! tu me flattois de l'amitié du pere.
Quelle étoit ton erreur? ah! périsse le jour
Qu'il a pris dans mes yeux un détestable amour.
Dans une Cour fertile en sanglantes disgraces,
De la foi d'Israël où retrouver les traces?
Au pouvoir de Salome ici tout est vendu:
Mais quelque espoir s'éleve en mon cœur éperdu.
C'est le sang de Juda que flattent tant d'Oracles.
O Ciel! en sa faveur tu dois quelques miracles.
Peut-être de mes cris ton courroux irrité...

SCENE II.

ANTIPATER, GLAPHIRA, PHENICE.

ANTIPATER.

Madame, je vous plains, le Prince est arrêté.

GLAPHIRA.

Qu'entens-je ? juste Ciel !

ANTIPATER.

Une lettre surprise,
Madame, a révelé sa coupable entrepriſe.
Le Roi ſçait tout enfin : mais ſon cœur combattu,
S'il va punir le crime, épargne la vertu.
A l'hymen de ſon fils dès long-temps deſtinée,
Il vous a cru par lui lâchement entraînée.
Il ſçait que les complots par ſa main apprêtez
N'ont pû de votre cœur obtenir...

GLAPHIRA.

Arrêtez.
Ne me dérobez point la gloire de mon crime ;
C'eſt par moi que ſuccombe un courroux légitime.
S'il fuit, il m'obéit : c'eſt moi qui dans ſon ſein,
Abuſant de ſes feux, en ai mis le deſſein.
Il n'a fait que ſervir la haine qui me preſſe :
Seule contre un Tyran j'animai ſa tendreſſe ;
Son devoir l'arrêtoit ; & ſon amour plus fort....

ANTIPATER.

Pour lui de votre cœur quel eſt le noble effort ?
Pour le juſtifier vous vous faites coupable ;
Vous détournez ſur vous un courroux implacable,
Jalouſe du forfait & de ſes châtimens,
Ah ! qu'il mérite peu ces nobles ſentimens !

Et quelle eſt cette ardeur, Madame, qui l'inſpire;
Lorſque prêt d'être heureux Alexandre conſpire!
La gloire par l'amour s'éleve au plus haut point.
Non, s'il n'eſt qu'un rebelle, il ne vous aimoit point.

GLAPHIRA.

Hé bien, ſi juſques-là tant d'amour vous anime,
Si vous êtes jaloux, Prince, de mon eſtime,
Si vous voulez montrer au défaut de ſa foi
Un ſein digne d'un cœur qui ſoupire pour moi,
Digne en effet du Trône où vous oſez prétendre;
Allez, courez, ſauvez...

ANTIPATER.

Qui, Madame?

GLAPHIRA.

Alexandre.

ANTIPATER.

Moi, le ſauver! ô Ciel! qu'appuyant ſes deſſeins
Dans le ſang paternel j'aille tremper mes mains!
Et que de mes efforts ſa fureur ſecondée,
Embraſe un jour Solime, & trouble la Judée!
Que même de ces lieux je l'aide à vous ravir!
A quel prix mettez-vous l'honneur de vous ſervir!
De mon amour enfin par quel effort bizarre....

GLAPHIRA.

Ah! j'aime à voir du moins juſqu'où ton cœur s'égare;
Perfide, & ſans vouloir en ces cruels momens,
Juger de ton amour par de tels ſentimens,
Sur tout lorſque ton cœur brûle de voir répandre
Le ſang même d'un frere en celui d'Alexandre;
Songe qu'en quelque état que le Ciel l'ait plongé,
Si tu m'aimes, du moins il perira vengé.
Mais de ce même cœur, où ton orgueil aſpire,
Ne crois pas ſeul ici lui diſputer l'empire.
Il eſt à ton amour un obſtacle fatal:
Mais il n'eſt pas le ſeul.... Hérode eſt ton rival.

SCENE III.

ANTIPATER *seul.*

Ciel ! que m'a-t-elle dit ? & que viens-je d'entendre ?
Quel est l'affreux secret que l'on vient de m'apprendre?
Moi-même en quels soupçons je commence d'entrer ?
Le Roi l'aime ! & Salome auroit pû l'ignorer ?
Non, elle te trompoit, quelqu'effort que tu fisses.
Ah ! ne connois-tu pas ses cruels artifices ?
Qu'as-tu fait malheureux ! par quels traits inhumains
Dans le sang de ton frere as-tu trempé les mains ?
Le succès, il est vrai, dans l'ardeur qui t'anime,
Pouvoit à l'Univers justifier ton crime.
Quelquefois d'un forfait naissent les plus saints droits,
Et le crime se perd dans la gloire des Rois.
Mais quel fruit reçois-tu de ton intelligence ?
Du moins en me perdant assurons ma vengeance ;
Mais avant qu'éclater je veux être éclairci.
Dissimulons encor, on entre : la voici.

SCENE IV.

ANTIPATER, SALOME.

ANTIPATER.

Madame, à vos efforts la fortune asservie,
Conduit tous vos desseins au gré de votre envie.
Disparu dans Solime, aussi-tôt qu'arrivé,
Thirron n'est plus à craindre, & vient d'être enlevé :
Dans les murs resserrez d'une prison obscure,
Laissons-lui de son zéle exhaler le murmure.
Arbitre de ses jours. . . .

SALOME.

Il est entre nos mains;
Prince, & peut être encore utile à nos desseins.
Du Palais cependant il faut garder les portes:
Prenez soin qu'Euriclés redouble ses cohortes,
Et que dans sa fureur un vil peuple écarté
Ne trouble point ici ce que j'ai projetté.
En tumulte assemblé par un ordre suprême
Le Conseil... Mais on vient. C'est Hérode lui-même.
Prince, allez....

ANTIPATER.

Je conçois vos desseins: il suffit.
Adieu, Madame.

SCENE V.

HERODE, SALOME.

HERODE.

HE bien, ma sœur, on me trahit!
Reconnoissez les traits & la main d'un perfide;
Vous-même examinez la fureur qui le guide.
Cet écrit par Philon vient de m'être remis;
Lisez.

SALOME.

Je reconnois les traits de votre fils.

ALEXANDRE A VARUS.

Je pars. Une raison secrette
Auprès d'Archélaüs va conduire mes pas.
Vous pourrez jusqu'au fils instruit
M'ouvrir par la Syrie une sûre retraite.
Rome quoi qu'il puisse arriver,
Ne peut laisser pour moi sa faveur imparfaite:
Prenez soin de la prévenir.

Le peuple, en quelque état où mon deſtin me jette,
Du ſang de ſes vrais Rois garde le ſouvenir.
De ſes vrais Rois ! ô Ciel ! quelle eſt donc ſa penſée ?
Fils d'Hérode, quelle eſt ſa fureur inſenſée ?
Vous l'entendez, Seigneur, vous voyez quel parti...

HERODE.

Par mes exploits Juda vient d'être anéanti.
Dans le cours éclatant d'une guerre funeſte,
De ſes maîtres Solime a vû périr le reſte.
Ciel ! arbitre des Rois, quel injuſte pouvoir
Sous l'appas des grandeurs cherche à nous décevoir ?
Et tenant ſeul le nœud de tant d'intelligences,
Nous remet l'ordre affreux d'exercer ſes vengeances ?
Forme à ſon gré les droits qu'en nous il réunit,
Et malgré nous nous pouſſe aux crimes qu'il punit ?
J'ai ſervi tes deſſeins : ta juſtice qui brille
Reprend pour m'en punir des traits dans ma famille ;
Et tournant contre moi tous les coups de ma main,
Contre un barbare époux arme un fils inhumain.

SALOME.

Quoi ! vous croyez, Seigneur, qu'une douleur ſincere
Pourſuive dans ces lieux le trépas de ſa mere ?
Cette feinte douleur n'eſt qu'un prétexte vain,
Qui lui met contre vous les armes à la main.
La nature bizarre en ſa propre querelle
L'armeroit contre vous, en l'animant pour elle ?
De l'intérêt du ſang il pourroit s'occuper ?
Non, non l'éclat du Trône a pû ſeul le fraper ;
L'ambition l'irrite, & non point la tendreſſe :
Mais vous ne ſçavez pas le péril qui vous preſſe.

HERODE.

Quoi donc ? & quel péril ?

SALOME.

Son courroux enflâmé
Laiſſoit dans ſa retraite un parti tout formé.
J'ignore le ſecret d'une telle entrepriſe :

Mais d'un trop juſte effroi vous me voyez ſaiſie;
Des Princes de Juda miniſtre impérieux,
Thirron, Seigneur, Thirron a paru dans ces lieux.
Vous ſçavez pour ce fils le zéle qui l'anime.

HERODE.

Ciel! que me dites-vous? Thirron eſt dans Solime!
Lui qui d'un long exil s'eſt impoſé la loi?
Quoi, toujours ſa vertu s'armera contre moi?

SALOME.

De quel nom nommez-vous cette perſévérance,
A prendre contre vous une injuſte défenſe?
De qui cherche à nourrir une fatale erreur,
La conſtance eſt revolte, & le zéle eſt fureur.
Dans les flots englouti, le jeune Ariſtobule
Par lui vit ſoulever un peuple trop crédule,
Qui ſans l'appui d'Antoine alloit vous renverſer
D'un Trône où mille exploits venoient de vous placer.
Bientôt pour protéger le ſang de Mariamne,
Suivi dans ce Palais d'une foule profane....

HERODE.

Hé bien, Madame, allons; ménageons les momens;
Vous-même de Thirron ſuivez les mouvemens.
D'un fils qui me trahit la perte eſt toute prête:
Le Conſeil aſſemblé me répond de ſa tête;
C'en eſt fait, pour l'ingrat il n'eſt plus de retour:
J'ai ſenti dans mon cœur expirer mon amour.
Et toi, qui dans ton ſein élevas ſon enfance,
Rome, en vain tu voudrois embraſſer ſa défenſe:
Je vais te prévenir. En de tels intérêts
Il faut exécuter; on délibere après.
Roi, pere, maître enfin, n'en ai-je qu'un vain titre!
Rome de ſes deſtins ne fut que trop l'arbitre.
Ah! que ſur Silléus tombe à ſon gré ſon choix,
Ton ſalut te devient le premier de tes droits.
Et qui ſçait pour ce fils ſi la faveur ouverte
Ne va point préparer ſa puiſſance & ma perte?

Tout

Tout vers ſon châtiment me porte avec ardeur,
Et j'ai d'Archélaüs mandé l'ambaſſadeur.
Loin d'accomplir ici cette union qu'il preſſe,
Je vais entre ſes mains remettre la Princeſſe :
Mais prêt à l'éloigner de ce fatal ſéjour,
Je puis me ſoulager, & révéler au jour
Un feu qui me conſume, & que mon cœur condamne.
Oüi, je ſens que je l'aime. Entr'elle & Mariamne
Partagé tour à tour, ou plûtôt déchiré,
Brûlé de nouveaux feux, de douleur pénétré,
Agité de remords, de deſirs & de crainte,
Je ſouffre ſans eſpoir, & j'aime avec contrainte.
N'irritons point du Ciel l'implacable rigueur ;
Si je vois Glaphira, je crains tout de mon cœur.
Sans doute l'on diroit qu'une main vengereſſe
Aſſaſſine le fils pour ravir la maîtreſſe.
Peut-être l'univers l'attend avec effroi,
Et le crime du moins en eſt digne de moi.
Déja j'ai ſoulevé les nations entieres.....

SCENE VI.

HERODE, SALOME, ACHAS.

ACHAS.

SEigneur, je viens ſçavoir vos volontez dernieres
Le Conſeil les attend, tout prêt à prononcer.

HERODE.

Et croit-il que mon cœur puiſſe encor balancer ?
Et que déliberant où le crime décide,
Ma pitié dangereuſe épargne un parricide ?
Non, non, ſes attentats ne ſont que trop certains.
Le Conſeil a reçu mes ordres ſouverains ;
Contre ce fils ingrat c'eſt à lui de les ſuivre :
A ſes arrêts ſanglans ma juſtice le livre ;

Et j'en attens ici ce qu'exige à la fois
La raiſon, la nature, & le Trône & les Loix.
Vous, Madame, ſuivez le ſoin qui vous inſpire;
Un moment ſeul ici ſouffrez que je reſpire.

SCENE VII.

HERODE *ſeul.*

MEs ſoins pour t'appaiſer ont été ſuperflus,
Fils ingrat! Mais bientôt je ne te craindrai plus.
Mais tout à coup en moi quel mouvement s'éleve?
Quel trouble me ſaiſit? Pere cruel acheve;
Laiſſe agir le Conſeil. Après ce que tu fis,
Il ne te manquoit plus que d'immoler ton fils.
Contre toi des Enfers arme encor la colere:
Joins ſon Ombre ſanglante aux Manes de ſa mere.
Et des Rois ſes ayeux déchirez & meurtris,
Dans la nuit du tombeau réveille encor les cris.
Mais cependant pour lui quelle pitié m'abuſe?
Et forme un ſentiment que l'ingrat me refuſe?
J'ai détourné ſon bras tout prêt à le venger:
Dans le ſang de ſon pere il alloit le plonger.
Arrête. Que dis-tu? ſa fureur te condamne!
Ton crime a fait le ſien: bourreau de Mariamne!
N'impute qu'à toi ſeul ſon courroux obſtiné.
Que dis-je? en plein Sénat par toi-même traîné,
Victime de l'envie & de ton injuſtice,
Tes cris ont demandé ſa perte, & ſon ſupplice?
Rome fremit encor de tant de cruautez:
Et même ſans égard à la foi des traitez,
Tu ſuſpens un hymen que ſon amour eſpere.
A ces traits a-t-il dû reconnoître ſon pere?
Qu'attendois-tu d'un fils accablé ſous tes coups?
Il mourra cependant. Inſtruit de ton courroux

Le Conſeil contre lui va ſuivre ſes maximes ;
Et même en un beſoin lui trouveroit des crimes.
Malheureux ! qu'attens-tu de l'équité des loix ?
Regnent-elles toujours dans le conſeil des Rois ?
Leur ſentiment ouvert & le regle & l'entraîne ;
Notre volonté ſeule eſt la loi ſouveraine :
Victimes d'un pouvoir qui peut tout aſſervir ;
On veut nous ſatisfaire, & non pas nous ſervir.
Non, tu ne mourras point : j'en jure par ce trouble,
Qu'en mon cœur éperdu chaque moment rédouble :
La nature, entre nous diviſée aujourd'hui,
Exige plus de moi qu'elle n'a fait de lui.
Et vous moyens cruels, bien plus que légitimes,
Appuis de la fortune, & ſource des grands crimes,
Qui donnez aux forfaits le dehors des vertus,
Dures raiſons d'Etat, je ne vous connois plus.
Mais on vient : c'eſt Achas.

SCENE III.

HERODE, ACHAS.

HERODE.

QUe venez-vous m'apprendre ?
Parlez, Achas, quel eſt le deſtin d'Alexandre ?

ACHAS.

Seigneur, dans le Conſeil en tumulte aſſemblé,
Alexandre introduit, ſans paroître troublé ;
Plus fier même d'un ſang que le reproche offenſe ;
D'abord a dédaigné le ſoin de ſa défenſe ;
Traité nos Jugemens de crimes, d'attentats ;
Irrité la Fortune, & bravé le trépas :
Il plaignoit ſeulement le ſort de la Princeſſe.

HERODE.

Je le vois. Son orgueil l'accompagne ſans ceſſe :

Mais qu'a-t-on resolu ?

ACHAS.

Quelque temps incertain,
Le Conseil agité balance son destin.
Après un long amas de raisons ordinaires,
De propos contestez, de maximes contraires,
Soit que d'ailleurs, Seigneur, de légitimes droits
Des Jugemens humains sauvent le sang des Rois,
Que le Ciel soumet seul à sa Loi souveraine ;
Soit que present encor le meurtre de la Reine,
Source de tant de pleurs, suivi de tant de cris,
Dans le respect alors tienne tous les esprits,
Soit qu'enfin de nos Rois on respecte la cendre,
Tout le Conseil conclut au pardon d'Alexandre.

HERODE.

Ainsi donc le Conseil pour lui s'intéressant,
Dans son crime surpris le retrouve innocent ?
Je l'avouë, étonné de ce commun suffrage,
J'ai cru que son salut deviendroit mon ouvrage.

ACHAS.

Chacun de nous, Seigneur, quelqu'ordre rigoureux
Qui lui semblât proscrire un Prince malheureux,
A cru voir dans le Roi la clemence d'un pere.

HERODE.

Non, non, j'ouvre les yeux, & la raison m'éclaire.
Mon cœur pour un ingrat trop prompt à se troubler,
Par avance pour lui ne devoit point trembler.
J'ignorois pour ce fils l'ardeur de votre zéle.
Je ne sçai quel penchant favorise un rebelle.....
Devois-je me flatter de pouvoir plus sur eux,
Qu'un fils, dont l'esperance entraîne tous les vœux !
Que Rome favorise, & que chacun oppose
A ces tristes retours où l'âge nous expose ?
C'est peu qu'en sa faveur on viole la loi.....

ACHAS.

Quoi, Seigneur, vous croyez....

HERODE.

Perfide, je le voi,
In le juſtifiant, c'eſt moi que l'on condamne;
C'eſt mon ſang qu'on immole au fils de Mariamne.
D'un projet criminel complices en effet,
Ingrats, votre faveur prépara ſon forfait.

ACHAS.

Hé voulez-vous, Seigneur, qu'un Arrêt ſanguinaire.....

HERODE.

Je ſçai de vos pareils la conduite ordinaire.
D'une infidelle Cour les vœux intéreſſez
Entre Hérode & ſon fils ne ſont plus balancez:
Et fatiguez d'un Roi, dont les deſtins s'achevent,
Vers cet aſtre naiſſant tous vos regards s'élevent.
Indociles au joug qui vous tient abattus,
Votre malignité lui prête des vertus:
Un long regne vous peſe & laſſe votre hommage;
Et de la tyrannie il a pour vous l'image:
Chacun forme à ſon gré ſon ſort dans l'avenir,
Et ſous un nouveau regne on croit tout obtenir.
Eſpérances ſans borne, & toujours indiſcretes!
Eh! ne ſçavez-vous pas, aveugles que vous êtes,
Qu'un Prince ſur le Trône attendu, ſouhaité,
N'eſt plus en y montant tel qu'il avoit été?
Que le Trône a ſes mœurs? qu'en vain chacun eſpere?
Qu'en nous l'ingratitude eſt ſouvent neceſſaire?
Que de raiſons d'Etat formant toutes nos Loix,
Les crimes des ſujets ſont des vertus aux Rois?
Combien, contre mon gré, pour calmer des tempêtes,
Ai-je verſé de ſang, & fait voler de têtes!
Solime à peine encor commence à reſpirer.

Mais juſqu'où mon eſprit ſe va-t-il égarer?
Et qu'eſt-ce que j'attends d'une lente juſtice?
Allons, d'un fils ingrat ordonner le ſupplice;
Eteindre dans ſon ſang l'eſpoir qui l'a flatté,
Mettre aux dépens des ſiens mes jours en ſûreté,
De ſes amis cruels troubler l'intelligence.
Je ſçaurai les connoître; & ma juſte vengeance
Après tant de devoirs, & tant de droits trahis,
Ne ſe bornera point à la mort de mon fils.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALEXANDRE *seul.*

C'En eſt donc fait : je vais rejoindre Mariamne ;
Au ſort qu'elle a ſubi mon pere me condamne !
Manes ſacrez, chere Ombre, attachée à mes pas,
Dont les cris m'excitoient à venger ſon trépas,
Au lieu de tout le ſang que je dois à ſa cendre,
Daigne enfin accepter le mien qu'on va répandre.
Et du moins à ce prix appaiſe tes clameurs,
Il eſt vrai, je n'ai pû te venger : mais je meurs.
Je touche, tu le vois, à l'heure infortunée
Où le Ciel pour jamais tranche ma deſtinée.
Mais d'où vient que mon cœur dans ce dernier moment,
Se trouve plus de calme & de ſoulagement ?
La crainte de la mort nous trouble & nous accable :
Mais dès lors que l'arrêt en eſt irrévocable,
Le cœur n'eſt plus frapé de tout ce qu'il a craint ;
La vertu ſe ranime, où l'eſpoir eſt éteint.
Trône, Sceptre, Grandeurs, dont s'irrite l'envie,
Qui faites le tourment & l'éclat de la vie,
Je ne ſens plus ſur moi ce que vous avez pû ;
Le voile ſe déchire, & le charme eſt rompu :
Je ne vois plus de vous que l'affreux précipice
Qu'a creuſé ſous mes pas la plus noire injuſtice,

Dans cet état funeste où la rigueur du sort
Ne laisse plus d'espace entre nous & la mort,
Où prête à s'affranchir d'une indigne matiere,
L'ame agit toute seule, & regne toute entiere.
Sous des traits différens je commence à vous voir,
Vains & brillans objets, dont je n'eus que l'espoir.
Mais lorsque contre moi je puis voir sans murmure
Dans ses droits les plus saints outrager la nature,
Que d'un supplice infame & l'horreur & l'effroi,
Au lieu de m'accabler, ne regnent plus sur moi,
Aimable Glaphira, vous m'occupez encore,
Mon infortune accroît les charmes que j'adore.
Je brûle, avant ma mort, de vous entretenir!
Sçachez ce que j'ai fait pour pouvoir l'obtenir.
J'ai demandé Salome, & par son entremise
Votre vûë en ces lieux pourra m'être permise,
Je n'ai pû recourir qu'à ce dernier effort:
C'est le bien que j'attends pour tout fruit de ma mort,
Oüi, je vais l'obtenir, je m'en fie à sa rage:
Elle croira par là m'accabler davantage;
Et qu'à mes yeux encore, offrant ce que je perds,
Elle mettra le comble aux maux que j'ai soufferts.
Mais on vient.

SCENE II.

ALEXANDRE, SALOME.

ALEXANDRE.

IL est temps de finir votre haine;
Madame, mon trépas, le meurtre de la Reine,
Thirron même sans doute expiré sous vos coups,
Ne laissent plus d'objets à votre fier courroux.
Mais dans l'affreux moment qui finit ma carriere,

Si je

Si je puis obtenir une grace derniere,
Tous mes reſſentimens par là ſont effacez ;
Et recourir à vous, c'eſt vous la dire aſſez.

SALOME.

Prince, tout ce diſcours a lieu de me ſurprendre ;
De mes ſoins cependant vous pouvez tout attendre.
Mais que puis-je pour vous ?

ALEXANDRE.

L'état où je me voi
M'apprend trop que vos ſoins peuvent tout ſur le Roi ;
Daignez m'en accorder le ſecours favorable ;
Vous le devez aux vœux d'un Prince déplorable.
Euſſai-je merité tous les maux que je ſens,
Le ſupplice nous lave, & nous rend innocens.
Tout vous porte à remplir le deſir qui me preſſe ;
Vous ſçavez quelle ardeur m'attache à la Princeſſe.
Ne puis-je.....

SALOME.

Ignorez-vous quel eſt votre pouvoir,
Prince ? Vous êtes libre, & vous pouvez la voir :
Dans vos juſtes deſirs rien ne peut vous contraindre ;
Et du courroux du Roi vous n'avez plus à craindre :
Les ſoins de la Princeſſe ont calmé ſon tranſport,
Un moment a changé l'horreur de votre ſort ;
Ce que n'ont pû les cris de toute la Judée,
Votre grace, Seigneur, lui vient d'être accordée.

ALEXANDRE.

Quoi, du courroux d'Hérode elle arrête le cours !
Et je dois à ſes ſoins le ſalut de mes jours ?

SALOME.

Je l'ai vûe à ſes pieds, Seigneur, j'ai vû ſes larmes,
Relevant le pouvoir & l'éclat de ſes charmes,
Attendrir votre pere, ou plûtôt de ſon cœur
Déſarmer tout à coup l'inflexible rigueur ;
Confondre en ſes tranſports une haine éclatante.
Ce ſuccès ne doit point étonner votre attente ;

Une grace nouvelle animoit ſes diſcours;
Et n'avoit point de l'art dédaigné les ſecours.
Pour vous tout conſpiroit, ſoit gloire, ſoit tendreſſe;
Soit qu'un nouvel eſpoir en ſecret l'intéreſſe,
L'aimable Glaphira jamais juſqu'à ce jour
N'a montré tant d'attraits, ni le Roi plus d'amour.
Sans doute le ſalut d'une tête ſi chere
Dépendoit.....

ALEXANDRE.

Et dit-on quel en eſt le ſalaire?

SALOME.

Et qu'importe, Seigneur, dans cette extrémité,
A quel prix votre ſang puiſſe être racheté?
Vivez, & ſoutenant l'honneur de votre race....

ALEXANDRE.

Non, je n'accepte point cette funeſte grace:
Trop inſtruit des fureurs dont Hérode eſt épris,
De mes jours rachetez je reconnois le prix.
Plus cruelle que lui vous avez pû prétendre,
Glaphira.....

SALOME.

Le Roi vient; il pourra vous entendre.
Et ſans pouſſer plus loin un conſeil hazardeux,
Pour mieux vous éclaircir, je vous laiſſe tous deux.

SCENE III.

HERODE, ALEXANDRE.

HERODE.

OUi, votre ſort, ingrat, a pris une autre face;
Vous vivrez, & je viens d'accorder votre grace.
Mon cœur, dans ſon eſpoir trop prompt à s'abuſer,
Aux ſoins de Glaphira n'a pû la refuſer.
De ma félicité j'ignore encor la ſuite.

Faites si bien du moins, par une autre conduite,
Que je ne puisse point un jour lui reprocher
Le pardon que ses pleurs viennent de m'arracher.

ALEXANDRE.

Ainsi, Seigneur, ses pleurs ont lavé mon injure !
Ils ont plus fait sur vous que n'a fait la nature ?
Du sang en ma faveur les droits mal écoutez.....

HERODE.

Sçavez-vous les efforts que vous m'avez coûtez ?
Je vous pardonne, ingrat. A moi-même contraire,
Mon cœur a fait pour vous plus qu'il ne devoit faire ;
Qu'attendiez-vous encor ? Vous vivez, il suffit.

ALEXANDRE.

Ah ! si votre bonté jusques-là vous trahit,
Reprenez, j'y consens, une grace funeste,
Et ne me laissez point un bien que je déteste :
La mort m'affranchira d'un trouble trop pressant ;
Souffrez du moins, souffrez que je meure innocent.

HERODE.

Ah ! perfide, est-ce ainsi que ma bonté te touche ?
Ton salut accordé te trouve plus farouche !
Oüi, sous ces vains dépits que tu me laisses voir,
Tu caches de ton cœur l'orgueilleux désespoir.
C'est la soif de mon sang, cruel, qui te dévore :
Crois-tu qu'en ta faveur on me surprenne encore ?
Que l'on puisse à mes yeux déguiser ta fureur ?
Non, ne t'en flatte plus, ingrat.....

ALEXANDRE.

Du moins, Seigneur,
Si vous tranchez mes jours, n'offensez point ma gloire.
Ne chargez point mon nom d'une indigne mémoire.
D'un soin bien different mon cœur est combattu :
Et m'en justifier c'est souiller ma vertu.
Je ne vous dis plus rien : suivez votre colére :
Condamnez votre fils à rejoindre sa mere ;

Ce qu'a lié le sang s'unira par la mort.
Je mourrai plus content de partager son sort;
D'un aveugle transport, comme elle, la victime;
Que de voir, aux dépens d'un amour légitime,
Mes déplorables jours indignement sauvez.
Prêt à bénir la main.....

HERODE.

Ciel! qu'entends-je? achevez.
Dans quel trouble.....

SCENE IV.

HERODE, ALEXANDRE, ACHAS.

ACHAS.

LE peuple en tumulte s'avance;
Et de sa part Thirron vous demande audience.

HERODE.

Thirron!

ALEXANDRE.

Ciel!

ACHAS.

Je ne sçai quel dessein le conduit.

HERODE *à Alexandre.*

De tes fausses vertus, traître, voilà le fruit.
Mais de vos attentats vous-mêmes les victimes.....

ALEXANDRE. *en sortant.*

Vous allez être instruit, Seigneur, de tous mes crimes.

HERODE.

Il vient. Quoi, jusqu'ici brave-t'il mon courroux!
Ciel!

SCENE V.

HERODE, THIRRON, ACHAS.

THIRRON.

JE viens apporter ma tête à tes genoux.

HERODE.

Que prétens-tu, perfide ? & que viens-tu me dire ?

THIRRON.

Ce que de ton honneur l'interêt ſeul m'inſpire.
Tantôt, pour te parler, je venois dans ces lieux :
Mais Salome bientôt m'a ſouſtrait à tes yeux.
Chargé d'indignes fers, la main qui l'a ſervie,
Sans un puiſſant ſecours m'alloit ôter la vie.
Ses complots avec moi, dans l'ombre enſevelis.....

HERODE.

Et qui t'a pû ſauver ?

THIRRON.

Antipater ton fils.
Inſtruit de ſes deſſeins, trompé, trahi par elle ;
Il a de l'innocence embraſſé la querelle.
Tu me connois, Hérode, & ton cœur combattu ;
Autant qu'il la craignit, eſtima ma vertu.

HERODE.

Je ſçai qu'avec Thirron toute feinte eſt bannie.

THIRRON.

Répons-moi : qu'as-tu fait de ce puiſſant génie,
A qui le monde entier ſembloit même ſoumis ?
Et que ſont devenus tes parens, tes amis ?
Car n'attends pas de moi que mes juſtes reproches
Puiſſent compter encor au nombre de tes proches,
Ceux que tu crus cent fois dans leurs crimes paſſez
Même indignes des jours que tu leur a laiſſez.

Quoi! jusqu'au bout Salome, abusant de ton âge,
Remplira ton Palais de meurtres, de carnage!
Esclave d'une femme indigne de ta foi,
La verité jamais n'a percé jusqu'à toi.
Sur toute ta maison ses fureurs implacables
Pour perdre un innocent ont fait mille coupables.
Dans quel aveuglement tes sens sont retenus?
Tes crimes les plus grands ne te sont pas connus.
Mille interêts secrets conduits avec adresse.....

HERODE.

Juste Ciel! est-ce à moi que ce discours s'adresse?
Par quel secret pouvoir demeurai-je interdit?
T'ai-je assez écouté?

THIRRON.

Non, je n'ai pas tout dit:
Ouvre les yeux, cruel. Quel espoir te console?
Tu perds ton fils: apprends à qui ton bras l'immole;
Et que tes vrais amis du moins te soient connus.
Salome te trahit; elle sert Silléus:
L'hymen en est le prix; & l'interêt le gage;
Non, que pour Silléus un fol amour l'engage:
Ce cœur dans son orgueil par toi-même nourri,
N'eut pour objet qu'un trône & non point un mari.
Elle a séduit Asaph, Phéroro, Arbas, Alcime,
Nul ne sçait son secret: tous ont servi son crime.
Sa main, de ta fortune interrompant le cours,
Te ravit l'Arabie au défaut de tes jours;
Et contre toi, dans Rome achevant ses outrages,
De ton épargne même achete des suffrages:
Tandis que t'irritant par de cruels avis,
Elle porte tes coups dans le sein de ton fils.
Et quel est contre lui le courroux qui t'anime?
L'amour fait ses malheurs, & sa fuite son crime:
Contre toi prévenu par un avis fatal,
Dans son Roi, dans son pere il fuyoit un rival.
Songe à le rendre aux vœux de toute l'Idumée,

Ou crains que ſa fureur juſtement allumée ;
Ne te demande compte à toi-même aujourd'hui
Du ſang de tant de Rois qui revivent en lui.
Autour de ce Palais ſes cris ſe font entendre.
Voilà ce que mon cœur me preſſoit de t'apprendre.
Tu peux punir l'audace où j'oſe recourir :
Mais qui brave un Tyran ne craint point de mourir.

SCENE VI.

HERODE, ACHAS.

HERODE.

QUel eſt, fiere vertu, ton pouvoir redoutable ?
Quoi ! même en outrageant, tu te rends reſpectable !
Mais que viens-je d'entendre ? ô Ciel ! & quels avis ?
Gardes, que l'on m'amene & Salome & mon fils.

Achas ſort.

Ah ! de quel mouvement mon ame combattuë
Semble-t-elle appuyer un ſoupçon qui me tuë ?

SCENE VII.

HERODE, NARBAL.

NARBAL.

QU'ai-je donc vû, Seigneur ? & quel reſſentiment
A produit tout à coup un affreux changement ?
Déja tout béniſſoit la bonté paternelle :
Cependant, entouré d'une troupe cruelle,
Alexandre en ces lieux.....

HERODE.

Hé quoi, n'ai-je donc pas
Révoqué devant vous l'arrêt de ſon trépas ?

NARBAL.

Quelle fatalité vous dérobe à vous-même
De ſes perſécuteurs le cruel ſtratagême ?
Déja même Philon, ſous les coups expiré,
Par le peuple en fureur vient d'être déchiré.
Tout Solime eſt inſtruit de ſes noirs artifices ;
Et peut-être, Seigneur, veut d'autres ſacrifices.
La triſte Glaphira cede à ſon déſeſpoir ;
Tous les cœurs à ſes cris ſe laiſſent émouvoir :
Et tremblant du péril qui menace Alexandre,
Antipater lui-même armé pour le défendre.....

HERODE.

Ah ! courons le ſauver.

SCENE VIII.

HERODE, SALOME, NARBAL, ACHAS.

SALOME.

Arrête : il n'eſt plus temps.
Ton fils vient d'expirer.

HERODE.

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends,
Euriclés n'a-t-il pas été dépoſitaire
D'un ordre qui révoque un Arrêt ſanguinaire ?
Par là de mes deſſeins le Conſeil prévenu....

SALOME.

L'ordre juſqu'au Conſeil n'en eſt point parvenu :
Euriclés l'a ſouſtrait ; c'eſt moi qu'il a ſervie.
Mais enfin Euriclés vient de perdre la vie.
Le peuple en ce Palais conduit par ſa fureur,
En a fait à mes yeux un ſpectacle d'horreur.
J'avois ſur qui jetter le meurtre d'Aléxandre,
Mais non, Salome ici ne veut point s'en défendre :
Il périt par mes coups, s'il échape à ta Loi ;

Et le ſang en a dû rejaillir juſqu'à toi.

HERODE.

Perfide ! crois-tu donc éviter ma vengeance ?

SALOME.

Et toi, crois-tu mes jours encore en ta puiſſance ?
Déja j'ai fait couler le poiſon dans mon ſein.
J'ai ſçu qu'Antipater trahiſſoit mon deſſein :
Que parmi tant de maux, de troubles domeſtiques ;
Thirron t'a révélé mes complots, mes pratiques :
Par-là j'ai vû tomber mon eſpoir, ton erreur ;
Et ſur mes attentats j'ai prévû ta fureur.
Tout un peuple d'ailleurs me pourſuit à main forte ;
J'ai voulu me ſouſtraire à l'ardeur qui l'emporte.
Que te dirai-je enfin ? j'abuſai de ta foi.
J'ai tout fait pour regner ; je n'ai rien fait pour toi.
J'ai joint le ſang des tiens à mille autres victimes.
Par tes maux deſormais oſe compter mes crimes.
Adieu. De tant d'horreurs ſi j'ai rempli ton ſort,
Je te laiſſe du moins l'exemple de ma mort.

SCENE DERNIERE.

HERODE, NARBAL, ACHAS.

HERODE.

ELle expire... Mon fils va rejoindre ſa mere !
Moi ſeul je vis encore ! ô comble de miſere !
O vengeance, où lançant d'inévitables coups,
Le Ciel à ſon pouvoir meſure ſon courroux.
Mais que vois-je ? le jour de tenebres ſe couvre !
Le ciel s'arme d'éclairs ; & la terre s'entr'ouvre !
Quels funeſtes objets ! ſous quels affreux lambeaux ;
Quelle foule de morts ſortent de leurs tombeaux ?
Quelle main vengereſſe en ranime la cendre ?
Ariſtobule, Hircan, Mariamne, Aléxandre,
Illuſtres malheureux que ma rage a proſcrits !
Qu'entens-je ! le Ciel gronde, & ſe mêle à leurs cris.

Fuyons de tant d'objets l'épouvantable image!
Mais un fleuve de ſang s'oppoſe à mon paſſage!
L'horreur regne partout, & dans ce vaſte effroi,
La nature périt, ou s'arme contre moi.

NARBAL.

Seigneur.....

HERODE.

Narbal, c'eſt toi! ſoit pitié, ſoit colére,
Le Ciel permet encor que la raiſon m'éclaire.
Mais trop cruelle helas! que me ſert ſon effort,
Qu'à jetter plus de jour dans l'horreur de mon ſort?
O toi, peuple infidelle à tes Rois légitimes,
Et qui me couronnant, préparois tant de crimes,
Complice des fureurs dont mon cœur fut épris,
De tes funeſtes dons je te garde le prix.
Viens, peuple ingrat, viens voir tes femmes déſolées,
Fuyant de toutes parts, pâles, échevelées.
Vois dans leurs bras ſanglans tes fils à peine nez,
Tous proſcrits par mon ordre au glaive abandonnez.

ACHAS.

Juſte Ciel!

HERODE.

Tout à coup ma terreur ſe redouble.
Ce Palais diſparu vient d'augmenter mon trouble.
Où ſommes-nous? mais quoi! dans le fond de ces lieux,
Mon fils ſombre & penſif vient s'offrir à mes yeux!
Mariamne le ſuit, & d'un fer homicide
Elle-même elle en vient d'armer la main perfide.
Non, non, cet appareil ne regarde que moi:
N'en doutons point: prends garde; ils viennent; je les voi.
Quels regards enflamez me lance leur colere?
Arrête malheureux! c'eſt le ſang de ton pere:
Il eſt ſacré pour toi; n'en ſoüille point ton bras,
Et laiſſe à ma fureur le ſoin de mon trépas.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

ANTIOCHUS,

OU

LES MACHABÉES,

TRAGEDIE.

A MONSIEUR
DE SACY,
DE
L'ACADEMIE FRANÇOISE.

MONSIEUR;

Vous n'avez point ignoré les conteſtations qui ſe ſont élevées ſur quelques endroits de ma Tragedie. C'eſt à votre jugement que j'en appelle. J'ai crû devoir ſubordonner à la Religion l'amour & la

nature même ; mais le langage que j'ai fait tenir à mes Heros, a paru nouveau sur la Scene. Les personnes du siecle n'ont pû regarder comme interessantes ces situations, où il semble qu'il en coûte si peu pour sacrifier tout ce qu'il y a de plus cher dans la vie. Ce n'est que dans un cœur tel que le vôtre, que la vertu ouvre un azile à ces grands sentimens, que j'ai cherché à établir sur des évenemens connus, & sur d'illustres exemples. Ceux qui comme vous, MONSIEUR, *sont entrez avec un si brillant succès dans la discussion des sentimens, & dans l'analyse des vertus, qui ont recherché, & trouvé les sources les plus pures de l'amitié & de la gloire, qui nous en ont tracé les préceptes & les regles dans ces excellens Traités, dont vous avez enrichi les Lettres ; & qui enfin n'ont donné aux actions heroïques d'autre dignité que celle des principes qui nous déterminent, sçavent mieux que les autres jusqu'à quel degré de courage, la Religion & la*

Foi ſont capables de nous élever.

Ainſi lorſque j'ai l'honneur de vous dédier ma Tragedie, ce n'eſt point par le deſir ſeul de donner ce témoignage public de ma reconnoiſſance, à l'amitié dont vous m'honorez depuis ſi long-tems, l'interêt de ma réputation me fait encore une neceſſité de votre approbation & de vos ſuffrages, & c'eſt par-là que je ſuis à portée d'oppoſer à mes Contradicteurs des lumieres ſûres, & des déciſions reſpectables.

J'ai l'honneur d'être avec l'inviolable attachement que je vous dois,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéiſſant ſerviteur.

PREFACE.

CETTE fortune, qui, ſelon quelques-uns, préſide à la deſtinée des Piéces de Théatre, n'eſt autre choſe que le concours des diverſes circonſtances qui en accompagnent les repreſentations. La diſpoſition de celle-ci telle qu'elle a été faite d'abord, n'a point ſubſiſté, & les principaux Rôles ont changé de main pluſieurs fois.

Mlle Deſmares étoit encore au Théatre, lorſque je travaillois à ma Piece. C'eſt elle que j'avois en vûë pour le Rôle de Zoraïde; & je perdis par ſa retraite l'avantage de le voir joüer dans toute ſa force, & j'oſe dire dans toute la beauté que lui donnoit la nouveauté du caractere de Zoraïde. Il me reſtoit une grande reſſource dans Mlle du Clos, & le Rôle de Salmone, quoique moins intéreſſant, a pris dans ſes mains une ſupériorité qui n'eſt dûë qu'à elle-même.

Certe expreſſion ſi vive des paſſions, qui s'eſt formée avec la gloire des Corneilles & des Racines, ces tons reglez ſur les avis, ou plûtôt ſur les inſpirations de ces deux grands Poëtes,

Poëtes, & conſacrez, pour ainſi dire, ſur la Scene, ont paſſé, par une heureuſe tradition, juſqu'aux Actrices que je viens de nommer, & les graces, la verité & la préciſion qu'elles ont jettées dans leur jeu, chacune avec des dons du Ciel tout differens, ont achevé le modéle de la déclamation. Ce n'eſt point aſſez pour elles de plaire, elles ne ſe montrent que ſous un aſpect merveilleux, ou plûtôt elles diſparoiſſent en quelque ſorte elles-mêmes, & l'illuſion eſt complette. Le Spectateur émû ſe trouve tranſporté dans le lieu de la Scene, & ne voit plus en elles qu'Andromaque ou Hermionne, Ariane ou Emilie.

Tel eſt l'effet de ces talens ſuperieurs qui enlevent l'admiration du Public, ou du moins de la plus ſaine partie, dont le jugement ne peut être combattu que par ceux qui mettent le goût de la déclamation au rang des modes, & les mines à la place des graces.

La date de la réception des Piéces, & les conteſtations ſurvenuës pour occuper le Théatre, ont rejetté la repréſentation de la mienne dans une ſaiſon où on place rarement les Piéces ſaintes. D'ailleurs le Public étoit prévenu contre un ſujet qu'il croyoit doublé d'après M. de la Motte. C'eſt un Poëte heureux, & d'une grande réputation;

mais je ne doute pas qu'il n'ait été le premier à détromper ſes amis ſur l'affectation qu'ils m'ont donnée, à traiter le même ſujet que lui, & après lui. J'étois bien avancé dans ma Tragedie, lorſqu'il commençoit la ſienne dans le ſecret. Je m'en ouvris dans le tems à lui-même ; mais M. de la Motte fut plus modeſte que moi ; il ne ſe venta point de ſon travail.

Le voile qui couvroit le nom, & la perſonne de l'Auteur de la premiere Tragedie des Machabées, fut bien-tôt déchiré, & le reſpect des Manes de M. Racine, dont quelques-uns vouloient que cette Piece fût un ouvrage poſthume, ceſſa dès la premiere répréſentation de tenir les eſprits en ſuſpens. On reconnut M. de la Motte à ſa maniere. Comme il a oſé s'affranchir de l'imitation, & lutter ſucceſſivement contre les plus grands Maitres, il doit regner neceſſairement dans tous ſes Ouvrages un caractere ſingulier qui le décele. Je vis alors, avec quelque ſatisfaction, que je pouvois ne me point rencontrer avec lui, & que ſi je n'avois pas les mêmes reſſources, qu'il trouvoit dans ſon peu d'aſſujettiſſement aux incidens que le ſujet fournit, je pouvois au moins profiter des beautez qu'il m'avoit laiſſées, & qu'il auroit pû tenir de la premiere main, c'eſt-à-dire, de l'eſprit de Dieu même.

Le Chapitre de l'Ecriture Sainte, où il eſt parlé particuliérement du plus jeune des Machabées, ſembla m'impoſer la néceſſité de mettre cet Enfant ſur la Scene ; & afin que le Lecteur juge par lui-même, ſi j'ai été bien ou mal fondé, je le prie de trouver bon que je le renvoye au 7. Chap. du 2. Liv. des Machabées.

Quelques-uns m'ont reproché d'avoir traité de telle ſorte l'interêt de cet Enfant dans ma Piece, que j'ai prétendu en faire entre les mains d'Antiochus, un moyen de gagner Zoraïde, beaucoup plus puiſſant ſur ſon eſprit, que le ſalut même de ſon Amant, & que par conſéquent je voulois que la tendre amitié l'emportât ſur l'amour. Il n'a pas été queſtion de pouſſer juſques-là la tendreſſe de Zoraïde pour Azaël, & mon intention n'a été autre que de faire donner à Zoraïde la préférence à la Religion ſur tout autre ſentiment. Que ſon Amant périſſe, & qu'il expire dans les tourmens pour la gloire de ſon Dieu, c'eſt un ſujet d'allegreſſe pour elle ; qu'Azaël céde à l'attrait des careſſes d'Antiochus, & ſacrifie ſa Religion à l'eſperance de tous les traitemens dont on cherche à le flatter ; c'eſt pour elle le comble du deſeſpoir, & pour la Nation c'eſt un opprobre éternel. Le ſujet de ma Piece eſt le triomphe de la Foi dans Iſraël ;

tout eſt ramené à ce point. L'unité de l'action eſt dans la conſtance, & dans la mort de la Mere & des Enfans. Avec un objet de cette nature, il eût été contre la décence de jetter dans les mœurs de quelques-uns de mes Perſonnages, toute la vivacité de la galanterie, & toute la chaleur des ſentimens. Si ceux qui ſont répandus dans ma Piece, édifient les ſages, ſi la Majeſté de la Religion y eſt ſoutenuë, ſi je n'ai point alteré la magnificence des expreſſions de l'Ecriture, ſi des morceaux détachés y font impreſſion par les verités & les images qu'ils renferment, je me conſolerai d'avoir manqué d'y établir ce fond d'interêts, qui met les paſſions dans ſon parti, & qui ne touche le cœur qu'en réveillant notre foibleſſe.

Je ne répondrai point à l'objection qui m'a été faite ſur le diſcours d'Antiochus au Peuple Juif; on n'a qu'à lire dans Joſephe, ſi jaloux lui-même de la gloire & de la loi d'Iſraël, de quelle maniere ce même Antiochus traite la Nation, & le culte des Juifs, & on verra combien j'en ai adouci le mépris & les menaces.

Il ſemble qu'il ne ſera plus permis d'expoſer ſur la Scene les grandes verités de la Religion; & que tout ce qui impoſe un certain reſpect doit neceſſairement réfroidir l'action de la Tragedie. On commence mê-

me à en violer dans les Pieces profanes les régles les plus essentielles. Tout y est créé, jusqu'aux évenemens ; on n'observe plus ni mœurs, ni caracteres ; les beautés qu'on y ramene sont toûjours étrangeres, & le langage des passions n'a nulle convenance personnelle : l'esprit s'y produit par-tout, & dans le sentiment même, les douleurs y sont brillantes, les vertus toûjours lestes, les devoirs commodes, & la Réligion souple & ingénieuse ; & enfin, si j'ose le dire, c'est une espece de mascarade, qui s'est introduite sur la Scène.

Personne n'ignore le reproche qui nous est fait au sujet de notre Poëme Dramatique, & combien l'honneur du Théatre est blessé, d'y voir regner l'amour comme l'interêt le plus puissant : cet amour même a commencé insensiblement à sortir de ces bienséances austéres que la gloire & la vertu lui ont prescrites : & c'est de-là que * l'Illustre Académicien, qui a fait l'Eloge de M. Despreaux, a pris occasion de dire, en parlant des Poësies de Regnier, *qu'il sembloit de son tems que l'obscenité fût un sel nécessaire à la Satyre, comme on s'est imaginé depuis, que l'amour devoit être le fondement, & pour ainsi dire,* l'ame de toutes les Pieces de Théatre.

* *M. de Valincourt.*

ALCIME.

Voudroit-il abolir nos usages, nos Fêtes?
Et, de ses Dieux, qu'il croit auteurs de ses Conquêtes,
Vengeant avec éclat l'injurieux mépris,
Prétend-il asservir jusques à nos esprits?
Mais lorsqu'Antiochus triomphe de Solyme,
Que libre seul, ici, du joug qui nous opprime,
Ménélaüs jouit de la faveur du Roy,
D'où nait ce trouble, en lui, qui me glace d'effroy?

MENELAUS.

Ah! si, du cœur des Rois, il est quelque science,
Peut-on prendre, dis-moi, la moindre confiance.
Dans ces mêmes Hérôs que nous avons servis,
Contre les droits du Sang, & l'honneur du Pays?
Mais, Alcime, s'il faut te parler sans contrainte,
Il est encor, pour moi, d'autres sujets de crainte.
Tu sçais que la Thiare alloit ceindre mon front;
Mais que bien-tôt couvert d'un éternel affront,
De mes efforts, des tiens, perdant tout le salaire,
Je me vis, pour jamais, banni du Sanctuaire.
C'est alors que, déchû de mes prétentions,
J'allumai seul le feu de nos dissentions;
Et qu'écoutant trop tôt la chaleur qui m'emporte,
A nos plus grands revers, moi seul, j'ouvris la porte.
Antiochus, par moi, de nos projets, instruit,
Par mes avis secrets, jusqu'ici, s'est conduit,
Alcime, & sa faveur, selon toute apparence,
Alloit, de mes Destins, relever l'esperance:
Mais ces Honneurs, ces Dons, que je me suis promis,
Peut-être vont passer à mes fiers Ennemis.

ALCIME.

Quel est le fondement d'une crainte pareille?
Antiochus...

MENELAUS.

Arrête, & prête-moi l'oreille.

Après

Après de vains efforts, cedant à ſon pouvoir,
Solyme, avec ſes murs, vit tomber ſon eſpoir.
Tu ſçais quelle vengeance, & quelle barbarie,
Exerça du Soldat, la premiere furie.
Dans ces jours, de douleurs & de meurtres comblez,
Antiochus cherchoit nos Tréſors recelez,
Objets, que dès long-temps ſa victoire contemple;
Et, tout ſanglant encor, il accourt dans le Temple.
Là, s'étoient retirez les Femmes, les Vieillards;
La priere, & les pleurs ſont de foibles remparts.
Antiochus ne ſuit que l'ardeur qui le guide,
Lorſqu'à ſes yeux le ſort preſente Zoraïde,
Fille de Manaſſè, tu connois ſes attraits:
Du pouvoir de ſes yeux j'ai prévû les progrès;
Le Roy dont tout à coup l'ame parut troublée,
Des principaux des Juifs ordonna l'Aſſemblée;
Et plein de ſon objet ſe livre au ſouvenir
Des beautés que le Ciel ſe plut d'y réunir.
Par ſon ordre bientôt une garde fidéle
Eſt depuis ce moment répanduë autour d'elle;
Et ce nouvel éclat d'un honneur aſſidu
Eſt un ſecond hommage à ſa beauté rendu.
De ce Palais encor pour un tems écartée
Zoraïde à ſes yeux n'y ſera preſentée,
Que lorſque ſans égard à nos droits les plus ſaints
Anthiocus aura déclaré ſes deſſeins:
Cher Alcime, elle eſt jeune, & lui couvert de gloire;
S'il peut mettre à ſes pieds l'honneur de ſa victoire;
Dans ſon cœur juſques-là ſi l'amour parvenu.....

ALCIME.

Le ſang de Manaſsès ne vous eſt pas connu.
Penſez-vous que, ſoüillé du meurtre de ſon pere,
Antiochus, Seigneur, puiſſe jamais lui plaire,
Et que tous ces honneurs, à ſes yeux preſentez,
Lui faſſent oublier toutes ſes cruautez?

Mais ſçait-il qu'à ſes yeux juſqu'alors dérobée,
Zoraïde eſt promiſe au jeune Machabée?

MENELAUS.

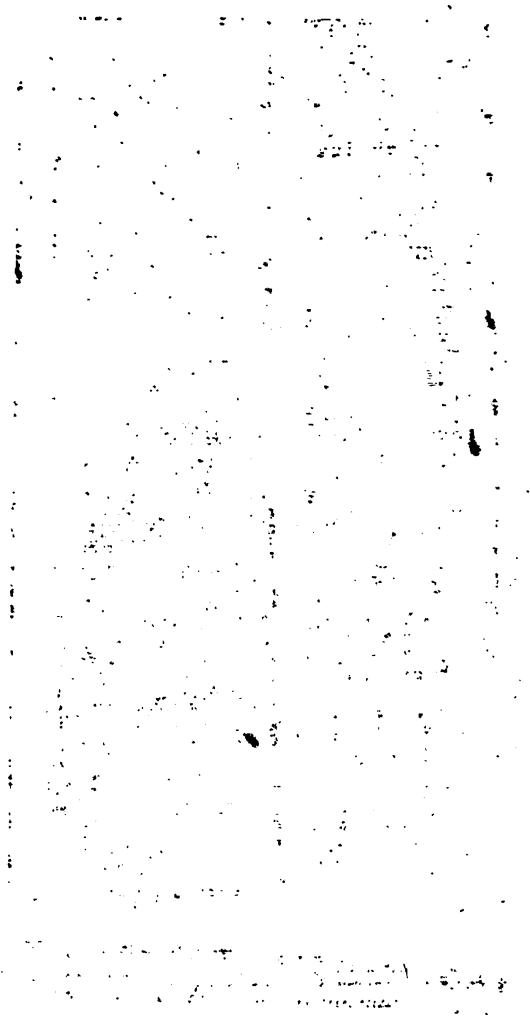
C'eſt un ſecret encor dont je veux profiter,
Et qu'au beſoin contr'eux je puis faire éclater.
Toûjours la jalouſie eſt injuſte & cruelle.
Mais Salmone paroit, & ſon fils avec elle.
Abandonnons ces lieux, viens, marche ſur mes pas,
Dans un triſte entretien, ne nous engageons pas.

SCENE II.

SALMONE, MACHABE'E, ELISE.

SALMONE.

N'En doutez point, mon fils, votre mere eſt contente:
D'un Peuple tout entier, vous rempliſſez l'attente.
Aſſez dans les horreurs de ce triſte ſéjour,
Au gré de mes ſouhaits, votre bras s'eſt fait jour.
La gloire, ſur vos pas, engagea vos ſix freres;
Leurs efforts ont paſſé les efforts ordinaires:
Dignes d'un tel exemple, ils n'ont point démenti
Le ſang de ces Héros, dont vous êtes ſorti.
L'honneur vous en eſt dû: mais, quoi qu'il en puiſſe être,
Le Ciel, dans ce grand jour, nous donne un nouveau Maître;
Et pour le recevoir, ce Trône eſt préparé.
Antiochus encor ne s'eſt point déclaré.
Sans vous parer ici d'aucune indépendance,
Qu'à votre noble ardeur, ſuccéde la prudence:
Obſervez-vous, mon fils. Le vrai zéle eſt diſcret.
Des deſſeins du Très-Haut, adorons le ſecret;
Il prépare de loin la peine, & le ſalaire;



Et ne nous frappe pas toûjours dans ſa colére.

MACHABE'E.

Je ſçai quel prix ſa main attache à ſes rigueurs:
Et l'eſpoir ne doit point expirer dans nos cœurs.
Toutefois, ſans céder à d'indignes allarmes,
Un mouvement ſecret me dérobe des larmes.
Mon cœur, qu'en ſon devoir tout paroît affermir,
Ne peut voir Zoraïde en ces lieux, ſans frémir.
Ciel! avec quelle joye, avec quelle aſſurance,
Ce cœur, d'Antiochus braveroit la puiſſance,
Si dans le noir chagrin, dont il eſt déchiré,
Ton bras ouvroit pour elle un azile ſacré!
Mais, Madame, c'eſt vous, qu'un pareil ſoin regarde.
Sauvez ce cher dépôt, commis à votre garde:
Dérobez-lui l'horreur, qui regne en ces climats.
Ne craignez rien. Memphis eſt ouverte à vos pas.
De ſon Ambaſſadeur, l'entremiſe ſecrete
Sçaura vous ménager une prompte retraite.
Du Vainqueur, dans Solyme, il craint peu le courroux.
On ſçait ce que l'Egypte a déja fait pour nous:
Que ſes Rois, de Solyme, embraſſant la défenſe
Entre elle & ſes Tyrans, ont tenu la Balance.
Au péril, qui nous preſſe, il faut tout oppoſer.

SALMONE.

Ah! ce n'eſt que ſur Dieu, qu'il s'en faut repoſer.
C'eſt en vain qu'aux périls, Zoraïde eſt livrée;
Il ſçaura la cacher ſous ſon aîle ſacrée:
Dieu, qui forma ſon cœur aux devoirs les plus ſaints,
La reſerve ſans doute, à d'auguſtes deſſeins;
Elle y ſçaura répondre, & marchera ſans crainte
Dans l'immuable loi, que ſon cœur porte empreinte.
Du ſang d'Eléazar, ces lieux encor fumans,
Théatre de ſa gloire, & de ſes longs tourmens
Du Temple profané la Majeſté ſacrée;

Araël devant le Roy Antiochus. Acte V. Sc. 3.

Et ne nous frappe pas toûjours dans ſa colére.

MACHABE'E.

Je ſçai quel prix ſa main attache à ſes rigueurs :
Et l'eſpoir ne doit point expirer dans nos cœurs.
Toutefois, ſans céder à d'indignes allarmes,
Un mouvement ſecret me dérobe des larmes.
Mon cœur, qu'en ſon devoir tout paroît affermir,
Ne peut voir Zoraïde en ces lieux, ſans frémir.
Ciel ! avec quelle joye, avec quelle aſſurance,
Ce cœur, d'Antiochus braveroit la puiſſance,
Si dans le noir chagrin, dont il eſt déchiré,
Ton bras ouvroit pour elle un azile ſacré !
Mais, Madame, c'eſt vous, qu'un pareil ſoin regarde.
Sauvez ce cher dépôt, commis à votre garde :
Dérobez-lui l'horreur, qui regne en ces climats.
Ne craignez rien. Memphis eſt ouverte à vos pas.
De ſon Ambaſſadeur, l'entremiſe ſecrete
Sçaura vous ménager une prompte retraite.
Du Vainqueur, dans Solyme, il craint peu le courroux.
On ſçait ce que l'Egypte a déja fait pour nous :
Que ſes Rois, de Solyme, embraſſant la défenſe
Entre elle & ſes Tyrans, ont tenu la Balance.
Au péril, qui nous preſſe, il faut tout oppoſer.

SALMONE.

Ah ! ce n'eſt que ſur Dieu, qu'il s'en faut repoſer.
C'eſt en vain qu'aux périls, Zoraïde eſt livrée ;
Il ſçaura la cacher ſous ſon aîle ſacrée :
Dieu, qui forma ſon cœur aux devoirs les plus ſaints,
La reſerve ſans doute, à d'auguſtes deſſeins ;
Elle y ſçaura répondre, & marchera ſans crainte
Dans l'immuable loi, que ſon cœur porte empreinte.
Du ſang d'Eléazar, ces lieux encor fumans,
Théatre de ſa gloire, & de ſes longs tourmens
Du Temple profané la Majeſté ſacrée ;

Des Prêtres du Seigneur l'Elite massacrée ;
Sous ses murs embrasez Israël abbatu,
Ce sont là les garands, mon fils, de sa vertu.

MACHABE'E.

Et c'est cette vertu, qui fait trembler pour elle.
Si le Ciel, d'Israël prend encor la querelle,
Méritons les faveurs, qu'il peut nous accorder :
Lui-même il nous ordonne enfin de nous aider :
De trop de confiance, il s'irrite peut-être.
Si la vertu n'agit, elle cesse de l'être.
Mais que dis-je ? Israël est-il donc sans recours ?
Ignorons-nous enfin, nous-mêmes nos secours ;
Ces fieres Légions, qu'à la faveur des ombres
Asaph recele encor dans des cavernes sombres,
Lieux vastes & profonds, où leurs Chefs en courroux
N'attendent qu'un signal, pour marcher jusqu'à nous !

SALMONE.

Gardez de vous flatter ? d'Israël, qui l'implore,
Dans le secret de Dieu, le salut est encore.
Ne cherchons point, mon fils, à percer ses Decrets.
Mais déja tout un Peuple inonde ce Palais.
Il n'en faut point douter, Antiochus s'avance.
C'est lui. Ciel ! en quel lieu tu souffres sa presence ;
Lieu terrible, où d'un Dieu le serment solemnel,
Avec tous nos Ayeux, fit un pacte éternel !

SCENE III.

ANTIOCHUS, SALMONE, MACHABE'E, MENELAUS, ALCIME, ACHAS, ELISE. Suite d'Antiochus, Troupe de Juifs.

ANTIOCHUS.

Peuples, écoutez-moi. Suspendez vos allarmes.
Le Ciel, vous le voyez, favorise mes armes,

Et lui-même arrêtant vos projets inhumains ;
A remis contre vous sa vengeance en mes mains.
L'Ambassadeur d'Egypte, attendu dans Solyme,
Flatte peut-être encor l'espoir qui vous anime :
Mais ses yeux seulement y seront les témoins
De l'éclat de ma gloire, & du fruit de mes soins.
De vos premiers Hébreux, les Tribus vagabondes ;
Vil & pâle rebut du caprice des ondes,
Que la Mer, sur ses bords, vomit avec horreur,
Promenerent long-temps leur faim, & leur fureur.
Leur fier Légiſlateur, dans sa vaste entrepriſe,
Leur presentoit au loin une terre promiſe.
Dans les déserts brûlans les uns ensevelis,
Dans de stériles vœux tous les autres vieillis,
Rien n'en pût détromper l'esperance indiscrete.
Leur zéle dévoroit cette heureuse retraite,
Où dans les soins pompeux d'un culte solemnel,
Ils devoient rencontrer un repos éternel,
Rare & solide fruit d'une gloire éclatante.
Où se termine enfin cette superbe attente ?
L'Univers les a vûs de toutes parts errans,
Fugitifs en tous lieux, & jamais Conquerans.
De l'esprit des Hébreux, une longue pratique,
De leur Chef attentif, guida la politique ;
Et toujours, de son Dieu l'organe & l'instrument,
Tantôt sous l'appareil d'un divin châtiment,
Par le meurtre des siens exerçant sa vengeance,
Il fondoit en secret sa cruelle puissance ;
S'affuroit par l'effroi de leur fidelité,
Et tantôt abusant de leur crédulité,
Ou tournant à son gré les jeux de la nature,
Des menaces du Ciel voiloit son imposture ;
A quelle folle erreur ne sont point amenez
Des esprits à leur joug si long-temps façonnez ?
Les maux, comme les biens, tout sert un vain Oracle.

Mais ſans trop nous flatter de ſes faveurs ſuprêmes;
Jamais le vrai bonheur ne dépend de nous-mêmes;
C'eſt en vain que les Juifs ſoient ſoumis ſans retour;
Si vous n'achevez pas l'honneur d'un ſi beau jour.
Quelque prix qu'on attache à la gloire des armes,
Ce qui manque à la mienne en dérobe les charmes.

ZORAIDE.

Sans diſcuter les droits d'un Vainqueur en courroux;
C'eſt déja trop pour moi de m'offrir devant vous.
Et que prétend ici votre injuſte contrainte
D'un cœur, qui ne connoît ni l'eſpoir, ni la crainte;
Qui parmi les horreurs, que ce jour réunit,
Adore, en gémiſſant, un Dieu qui nous punit?
Sans doute, vous vouliez, pouſſant votre colére,
Me montrer ce Palais, teint du ſang de mon pere;
En ſoüiller mes regards; & c'étoit à vos pieds
Le ſpectacle cruel, que vous me prépariez?
Par mes malheurs enfin je puis compter vos crimes.

ANTIOCHUS.

Madame, je le ſçai, parmi tant de Victimes,
Qu'en ces lieux déſolez s'immola mon courroux,
Le vaillant Manaſsès eſt tombé ſous mes coups.
Mais enfin de la guerre on ſçait les Loix auſtéres:
Que de crimes commis ſouvent involontaires!
Avec la cruauté, la vertu ſe confond;
Et, de nos attentats, c'eſt le Ciel qui répond.
Vous-même enfin goûtez une pleine vengeance.
De vos regards, ſur moi, connoiſſez la puiſſance.
J'en atteſte le Ciel, que j'ai trahi pour eux;
Je ſuivois ſans égard un devoir rigoureux:
Mais je vous vis alors, Madame, & mon audace
A des tranſports plus doux ceda bien-tôt la place;
Et Solyme elle-même, au nombre des Vaincus,
Put dès-lors à bon droit compter Antiochus.
Je vois quels traitemens votre fierté m'apprête.
Ah! que vos yeux du moins connoiſſent leur conquête,

Madame ; & me plaignant vous-même à votre tour,
Ecoutez ſans courroux l'aveu de mon amour.

ZORAIDE.

Quelle honte en mon ame, ô Ciel ! s'eſt élevée,
Et m'apprend, à quels maux, tu m'avois réſervée !
Antiochus ici me déclare ſes feux !
Moins cruel mille fois pour ce ſang malheureux....

ANTIOCHUS.

Je le vois bien, né Juif, dans une race obſcure
Le Ciel de vos mépris m'eût épargné l'injure.
Que dis-je ? De ce Dieu, qu'adore votre cœur,
Ai-je pû juſques-là concevoir la rigueur ?
Soit reſpect, ſoit qu'en vous mon amour le confonde,
Madame, je le crois l'arbitre ſeul du monde :
Déja ſa Loi ſacrée, emprunte de vos yeux
Un pouvoir, que n'a point tout le reſte des Dieux.
Au-delà de vos vœux ſon interêt me touche...

ZORAIDE.

Penſez-vous loüer Dieu, le blaſphême à la bouche ;
Et qu'ici mon orgueil puiſſe prendre pour moi
De frivoles reſpects, dont s'indigne ma foi ?
C'eſt à Dieu ſeul, qu'eſt dû le ſouverain hommage,
S'il eſt de ſa ſplendeur quelque vivante image,
C'eſt un cœur pur, un cœur ſoumis à ſes arrêts,
Qui pour lui des tourmens brave tous les apprêts.

ANTIOCHUS.

Quels que ſoient les objets, que votre ame enviſage ;
Reſervez vos vertus pour un plus noble uſage.
Par vous, à ma clémence, ouvrant tous les chemins,
Iſraël voit encor ſon ſalut dans vos mains.

ZORAIDE.

Je ne m'allarme point de ſon état funeſte.
Je ſuivrai mon devoir ; & laiſſe à Dieu le reſte.
Je ſçai, dans ces revers, ce qu'exigent de moi
La gloire de mon ſang, ma Patrie, & ma foi.
Quelle que ſoit enfin l'ardeur qui vous anime,

N'allez point de vos feux ſéparer votre eſtime.
J'ignore quel eſpoir vous vous êtes permis.
Lorſqu'il faut me compter parmi vos ennemis;
Mettez votre clemence au rang de mes diſgraces;
Au lieu de la pitié, prodiguez les menaces.
Et priſant vos faveurs moins que vos châtimens,
Connoiſſez Iſraël à de tels ſentimens.
Adieu.

SCENE VI.

ANTIOCHUS *ſeul.*

J'Atteſte ici la grandeur ſouveraine,
Iſraël recevra le prix de tant de haine.
Ta folle erreur t'abuſe, & je vais dans ces lieux,
Servir tout à la fois mon amour, & les Dieux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

ANTIOCHUS, MENELAUS.

ANTIOCHUS.

QUoi ? le Ciel à mes vœux mettroit un tel obſtacle ?
Au milieu des horreurs, dont tu vois le ſpectacle,
Zoraïde ?....

MENELAUS.

Oüi, Seigneur, vous avez un Rival.
Voilà de ſon orgueil le principe fatal.
Par-là, d'un fier mépris contre vous prévenuë,
De l'aveu de vos feux, troublée à votre vûë,
Elle s'en indignoit ; & ſon ſuperbe cœur
Vous traitoit en eſclave, & non point en Vainqueur.

ANTIOCHUS.

Mais quoi ? pour me ſervir, ton ardeur empreſſée,
Sur nul objet encor n'arrête ta penſée ?

MENELAUS.

Ce ſecret ne ſçauroit échaper à mes ſoins.
J'aſſiege Zoraïde en tous lieux de témoins ;
Il ſuffit à leurs yeux de la moindre étincelle.
L'amour le plus prudent tôt ou tard ſe décele.
Ainſi dans les ſoupçons, qui viennent me frapper ;
Songez que vos arrêts doivent enveloper
Cet objet, quel qu'il ſoit, d'une folle tendreſſe.

Et s'il faut une fois que le péril le presse ;
Vous verrez à vos pieds, prompte à le secourir ;
A sa défense alors Zoraïde accourir.
Poursuivez seulement votre grande entreprise.
C'est servir le transport, dont votre ame est épriſe ;
C'est hâter le bonheur.....

ANTIOCHUS.

J'approuve tes discours ;
Et ma gloire aussi-bien, en reprendra son cours.

MENELAUS.

Le peuple, quels que soient les moyens, qu'on invente,
Des exemples obscurs, rarement s'épouvante :
Mais s'il perd une fois quelque superbe appui,
La chûte l'en ébranle, & le ramene à lui ;
Toutes prétentions semblent alors tombées.
Vous avez dans vos mains les jeunes Machabées ;
De nos plus grands Héros, rejettons belliqueux ;
Et leur mere Salmone autant à craindre qu'eux ;
De leur Religion, avec le lait succée,
L'image, par ses soins, sans cesse est retracée.
C'est par eux, qu'il vous faut, Seigneur, exécuter
Le projet, que vous-même avez fait éclater.
Tout un peuple, pour eux brûlant du même zéle,
A leurs ordres encor est demeuré fidele.
Mais c'est peu qu'à nos Chefs, liez par mille nœuds ;
Des Pontifes sacrez le sang revive en eux ;
L'Egypte les protége, & du Roy Ptolomée
La faveur au dehors enfloit leur renommée,
Et de leur rang ici soutenoit la splendeur.
L'on dit même, l'on dit, que son Ambassadeur ;
Que chacun dans ce jour attend en cette place,
A déja contre vous, rallumé leur audace.

ANTIOCHUS.

J'ignore quels projets sont remis dans ses mains ;
Mais son Maître jouït de l'appui des Romains,

Je te croirai pourtant. Que de mon ordre instruite,
Par tes soins, en ces lieux, Salmone soit conduite.

SCENE II.

ANTIOCHUS *seul.*

O Toi! Fille du Ciel, auguste Vérité,
Combien, à tes dépens, nos faits ont éclaté!
Aux yeux de l'Univers notre orgueil les déguise.
Ainsi sous l'appareil d'une illustre entreprise,
Me voilà le Vengeur de l'honneur des Autels.
J'embrasse, je poursuis les droits des Immortels.
Mais de ce grand dessein, dont la Terre est saisie,
Quel est donc le motif secret? La jalousie.
Toûjours d'un faux objet, nos projets revêtus,
A nos propres regards dégradant nos vertus,
Sans cesse aux yeux d'autrui consacrent nos foi-
blesses.
Ciel! C'est dans tes decrets, tout ce que tu nous
laisses.
Mais on vient. C'est Salmone. Ah, Dieux! à son
aspect,
Que mon cœur est émû de trouble, & de respect?

SCENE III.

ANTIOCHUS, SALMONE.

SALMONE.

SEigneur, car de mon rang je puis sans trop
descendre,
Appeller de ce nom l'héritier d'Alexandre,
Souffrez que rappellant son ombre du tombeau,

A tout un peuple entier, donnez un grand exemple;
Et venez avec moi purifier le Temple
De superstitions, d'usages odieux.

SALMONE.

Moi! que brûlant l'encens sur l'Autel de vos Dieux;
Que par des sentimens à tous les miens contraires,
J'abandonne nos Loix, & le Dieu de nos Peres!
Qu'oubliant un moment sa gloire, & ses bienfaits,
Moi-même je me livre au plus grand des forfaits!
Dût s'armer contre moi votre haine implacable,
Du plus leger oubli, ma foi n'est point capable.
Contre un culte si saint, où tout crime est égal....

ANTIOCHUS.

O d'un Peuple crédule aveuglement fatal!
Je vois mes volontez sans cesse démenties.
Respectez-les; ou bien les premieres hosties,
Qu'immolera ma main à nos Dieux en courroux;
Songez-y, ce sera vos sept Enfans, & vous.
Sans doute, en vos projets le zéle, qui vous guide;
A séduit avec eux le cœur de Zoraïde.
Votre exemple la perd, & je sçais à quel point....

SALMONE.

Qui? moi, Seigneur?

ANTIOCHUS.

Oüi, vous.

SALMONE.

Je ne m'en défends point;
Je l'aime; sa vertu, dans Solyme adorée,
Passe encor la beauté, dont le Ciel l'a parée.
L'illustre Manassès, à notre espoir ravi,
Descendoit, comme moi, d'un Enfant de Levi:
De sa fille, Seigneur, les bontez infinies
Exercent avec soin dans nos ceremonies,
Le dernier de mes fils, & cultivant sa foi,
Du vrai Dieu dans son cœur ses mains gravent la Loi;

Elle joint à son zéle une pieuse adresse.
Une sœur pour son frere auroit moins de tendresse.

ANTIOCHUS.

Madame, sans entrer dans des propos si vains,
Profitez des instans, que je laisse en vos mains.
Du sang Asmonéen je sçai la noble audace;
Je connois Machabée, ornement de sa race.
Instruisez-le à loisir de tout cet entretien.
Je vais vous l'envoyer. Adieu. Songez-y bien.
Du plus pur sang des Juifs, vous devenez comptable.
De leur Dieu, quel qu'il soit, le Conseil redoutable.
Reprouve tant de zéle en ce commun effroi,
Et le salut des siens est sa premiere Loi.

SCENE IV.

SALMONE *seule.*

HE quoi! dans le besoin mon ame s'intimide!!
Si dans sa foi jadis Abraham intrépide,
Sur le bucher fatal, par lui-même dressé,
Offrit son sacrifice, à ta gloire adressé,
Grand Dieu! ta main en lui soutenoit ton ouvrage.
Quand je fais plus pour toi, donne-moi son courage.
Il n'immoloit qu'un fils, lorsque ton bras puissant
Détourna dans ses mains le glaive menaçant.
Que dis-tu, malheureuse, en ce desordre extrême?
Arrête. Si tu crains, ne crains que pour toi-même.
A l'aspect du péril dont tes sens sont troublez,
Crois-tu que tes Enfans puissent être ébranlez,
Qu'on puisse sur tes pas les entraîner au Temple?
Ne pouvant le donner, reçois au moins l'exemple.
Et d'un si noble effort rassurant tes esprits,
Du sang, qu'ils ont de toi, va recueillir le prix.

SCENE V.

SALMONE, MACHABE'E.

MACHABE'E.

QUoi! lui-même, vers vous, Antiochus m'envoye!
Le Ciel, en nous ouvrant une ſecrette voye,
Des fureurs du Tyran, veut-il nous délivrer?
Ou plûtôt eſt-il jour à pouvoir l'eſperer?
Et quels objets, grand Dieu, frappent ici la vûë!
Au ſortir de ces lieux Zoraïde éperduë,
Craignant pour Iſraël quelque nouveau malheur,
Aux pieds de nos Autels a porté ſa douleur.
Aux yeux de tout le monde, elle s'eſt dérobée.
Devant elle eſt Dieu ſeul. Le triſte Machabée,
Du Tyran avec elle ignore l'entretien.
Ah! ſi ſans reſpecter le plus ſacré lien,
Si pour mettre le comble au tranſport qui le guide,
Au mépris de la foi, des pleurs de Zoraïde....

SALMONE.

Ne concevez pour elle aucun ſujet d'effroi,
Mon fils: Le Ciel lui-même eſt garand de ſa foi.
Mais ſongez que ce jour, ce jour vraiment funeſte,
De la foi d'Abraham, doit rallumer le reſte.
Iſraël juſqu'ici de toutes parts preſſé,
Jamais de tant de maux ne s'eſt vû menacé.
Dans ce cours malheureux de projets ſanguinaires,
C'eſt à vous à donner l'exemple à tous vos freres.
Montrez dans les momens, qui vous ſont reſervez,
Quel Sang vous a fait naître, & quel Dieu vous ſervez.

MACHABE'E.

Quels que ſoient nos périls, n'en doutez point, Madame,
Ce jour éclairera le zéle qui m'enflâme,
Et ne préſumez rien dans mon cœur combattu
D'indigne de mon Sang, & de votre vertu.

SALMONE.

Ce zele ardent, mon fils, & ce noble courage
Ne viennent point de nous. Ils ſont l'unique ouvrage
Du Dieu, qui vit le monde éclore ſous ſa main.
Comment même, ô mon fils! vous formai-je en mon ſein,
Aux loix de la nature, en eſclave aſſervie?
Dieu ſeul vous donna l'ame, & l'eſprit, & la vie:
Et chargeant votre foi de deſſeins éclatans,
En a porté le prix même au-delà des temps.

MACHABE'E.

Ah! j'entens. C'eſt par nous, que le Tyran commence,
Madame, & qu'abuſant de ce pouvoir immenſe,
Que le Dieu d'Iſraël lui prête en ſa fureur,
Il veut remplir ces lieux d'une nouvelle horreur.
Je le vois bien; le coup ſuit de près la menace.
Mais ſçait-il à quel point ſa rigueur vous fait grace?
Combien ſur notre ſang attachant ſon courroux,
Notre foi s'affermit au choix, qu'il fait de nous?
Vos fils, de ſes fureurs ne ſeront point complices.
Qu'il déploye en ces lieux l'appareil des ſupplices,
Et qu'à les inventer ſon cœur ingénieux
De bizarres tourmens repaiſſe encor ſes yeux;
Que les corps mutilez ſubiſſent la torture;
Qu'il rallume ces feux, dont frémit la nature;
Nous ſçaurons ſur lui ſeul en rejetter l'effroi,
Et n'écouter que Dieu, vos vertus, & ſa loi.

SALMONE.

Ah! combien dans le cours de ſa douleur amére

De pareils ſentimens conſolent votre mere!
Oüi, mon fils, du Tyran les arrêts ſont certains,
Et deſormais c'eſt peu de ſouiller nos feſtins
De ſacrilèges mets, & d'une chair immonde,
Il veut que dans le Temple, aux yeux de tout le monde,
Au milieu de mes fils, à ſes Dieux impuiſſans,
Je preſente avec vous, & la coupe, & l'encens.
Et pour exécuter tout ce qu'il ſe propoſe,
C'eſt ſur mes ſeuls conſeils encor qu'il ſe repoſe.
Je dois compte du ſang, qu'il nous aura coûté,
Ou deviens le garand de tant d'impiété.
De ma foi, juſques-là ſe peut-il bien qu'il doute?

MACHABE'E.

Mais n'eſt-il rien enfin que lui-même il redoute,
Lorſque pour un revers auſſi prompt qu'éclatant,
Entre les mains de Dieu ſuffit un ſeul inſtant?
Ah! jadis de Juda vengeant la foi trahie,
Dieu, de Sennacherib punit la perfidie,
Répandit dans ſon camp la terreur, & la mort.
Solyme, de ſes murs l'écarta ſans effort,
Et dérobant aux fers nos Tribus allarmées,
Vit, d'un ſouffle empeſté diſſiper ſes armées;
Et Ninive, bien-tôt témoin de ſon effroi,
Reçut en pâliſſant la fuite de ſon Roy.
Ainſi, d'Antiochus l'orgueil, que Dieu contemple...

SALMONE.

Ah! mon fils, c'eſt à nous, à notre ſeul exemple,
Que du ſalut des Juifs l'honneur eſt réſervé,
Périſſons dignement, Iſraël eſt ſauvé.
Il va donner des fers à qui le tyranniſe.
Des Elûs du Seigneur, la race s'éterniſe.
Par tant de pleurs, de vœux juſqu'ici demandé,
Le plus cher de ſes dons va nous être accordé;
Mais quel eſt ce diſcours, où mon eſprit s'égare?
De ſes ſecours pour nous, quand Dieu ſeroit avare,

Et que Sion contre elle armeroit tous les Rois ;
La foi ne verroit point anéantir ſes droits.
L'Eternel eſt lui ſeul ſa gloire, & ſa défenſe.
Son aide nous éleve, & notre orgueil l'offenſe,

SCENE VI.

SALMONE, MACHABE'E, ELISE.

ELISE.

AH ! ſongez l'un & l'autre à votre ſûreté.
Madame, de vos fils, tout le reſte arrêté
Dans un fort, où déja leur garde ſe redouble,
Du peuple, qui s'amaſſe, augmente encor le trouble.
Mais jugez ce qu'il faut vous-même en augurer,
De ſes freres, Madame, on vient de ſéparer
Le plus jeune, & le Roy lui-même.....

SALMONE.

Eh bien, Eliſe ?

ELISE.

Veut que dans ſon Palais ſa Garde le conduiſe ;
Et commande que loin d'effrayer ſes regards,
Tout ce qui l'environne ait pour lui des égards.
On admire ſon air : & l'on plaint ſon enfance.

SALMONE.

Ainſi c'eſt à Dieu ſeul de prendre ſa défenſe.

ELISE.

On tremble auſſi pour vous, & l'on n'a point douté ;
Seigneur, qu'on n'attentât à votre liberté.

SALMONE.

Nous devons obéir à des ordres ſuprêmes.
Mais allons, au Tyran nous preſenter nous-mêmes.

De la faveur d'un Dieu reconnoiſſons les traits ;
Et mettons cette épreuve au rang de ſes bienfaits.

MACHABE'E.

Madame, à ſes deſſeins, c'eſt à nous de répondre,
L'excès de ſes bontez a droit de nous confondre.
Il nous diſtingue ſeuls entre tous les humains,
Et la foi d'Iſraël eſt toute dans nos mains.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

ZORAIDE, PHOEDIME.

PHOEDIME.

EH ! quel eſt ce tranſport, où la douleur vous livre ?
Où m'ordonnez-vous donc, Madame, de vous ſuivre ?
Songez-vous qu'en ces lieux, tout pleins de ſa ſplendeur,
Le Roy va, de l'Egypte ouïr l'Ambaſſadeur ?
La victoire cruelle en a changé la face.
A peine de nos pas j'y retrouve la trace.
A leur auguſte aſpect, lieux ſi chers autrefois,
L'azile des vertus, le Palais de nos Rois,
Et d'un Tyran cruel, maintenant la demeure,
Qu'y venez-vous chercher ?

ZORAIDE.

Tu ſçauras tout à l'heure
Quel motif a conduit Zoraïde en ces lieux.
Ton zéle en tous les temps s'eſt offert à mes yeux.
Oſe ſervir ici le tranſport qui m'anime.
Sans doute, mon deſſein va t'étonner, Phœdime.
C'eſt le Roy, que mes pas cherchent dans ce moment.
Cette porte conduit à ſon appartement.
Va le trouver. Dis lui qu'avec impatience

J'attens de ſa faveur un moment d'audience.

PHOEDIME.

Vous ſerez obéïe au gré de vos deſirs.
Mais eſt-il quelque eſpoir dans nos longs déplaiſirs ?
Et peut-on ſe flatter qu'en un jour ſi funeſte.....

ZORAIDE.

Va, dis-je, le trouver ; je me charge du reſte.

SCENE II.

ZORAIDE *ſeule.*

PAr un ordre cruel, toi, qu'on vient d'arrêter,
Regarde, pour te voir, ce que j'oſe tenter.
Le Tyran m'a parlé. Le Ciel a vû ma honte.
De tout notre entretien, je dois te rendre compte,
Cher Machabée. Au moins, fidéle à ſon devoir,
Tout entier à tes yeux, mon cœur ſe fera voir.
Au point de t'éclaircir au gré de mon envie,
La liberté ſoudain vient de t'être ravie.
Mais par cet entretien, que ſe promet ma foi,
Je te ſoulagerai peut-être autant que moi.
Enfin, c'eſt trop ſubir une dure contrainte.
Mais quel moment je prends pour m'expliquer ſans crainte !
Ah ! ſans les embraſer de feux tumultueux,
Que l'amour eſt hardi dans les cœurs vertueux !

SCENE

SCENE III.

ANTIOCHUS, ZORAIDE, Gardes.

ANTIOCHUS.

MAdame, ſe peut-il qu'un retour favorable
Ait pû calmer pour moi votre ame inexorable?
Dois-je croire un bonheur, que je ne connois pas?
Vous me voyez voler au-devant de vos pas.
Par quels ſoins éclatans, par quel effort extrême,
Puis-je enfin, mériter, Madame, que vous-même...

ZORAIDE.

Dans ce haut rang de gloire, & de proſpérité,
Où vous a mis le Ciel, contre nous irrité,
De tels abaiſſemens deviennent légitimes,
Et la peine, Seigneur, en eſt dûë à nos crimes.

ANTIOCHUS.

De cet ordre commun, daignez vous excepter:
Et quels crimes jamais peut-on vous imputer,
Vous, la vertu, Madame, & l'innocence même?
Quoi? juſques-là jaloux de ſon pouvoir ſuprême,
Votre Dieu, d'Iſraël dites-vous le ſoutien.....

ZORAIDE.

J'ai ſouhaité de vous ce moment d'entretien.
D'une ſeconde grace, honorez ma demande.
Que Machabée ici par votre ordre ſe rende.

ANTIOCHUS.

Eh! de quel interêt occupée aujourd'hui....

ZORAIDE.

Je ne puis m'expliquer, Seigneur, que devant lui.

ANTIOCHUS.

Quelque trouble ſecret, qui s'éleve en mon ame,

Ce que vous desirez, va s'accomplir, Madame.

Aux Gardes.

Gardes, que Machabée en ces lieux soit conduit.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ZORAIDE.

ZORAIDE.

DE tous mes sentimens vous allez être instruit,
Seigneur, & dans ces lieux rarement déclarée,
La verité pour moi n'en est que plus sacrée.
Bien-tôt dans son espoir votre amour éclairci,
Va prendre... Mais déja Machabée entre ici.

SCENE V.

ANTIOCHUS, ZORAIDE, MACHABE'E.

MACHABE'E *à part.*

CIel! Zoraïde ici se presente à ma vûë,
Quel effroi se saisit de mon ame éperduë!

A Antiochus.

Par quel motif, Seigneur, daignez vous m'appeller!

ANTIOCHUS.

On va vous en instruire.

ZORAIDE.

Il est temps de parler.
Du Ciel lent à punir la main appesantie,
Par nos prosperitez, bien souvent nous châtie.
Vos armes ont vaincu. Mon Pere massacré,
De votre gloire ici fut le premier dégré.

D'Iſraël ſa mort ſeule abbatit l'eſperance.
Jugez quel trouble en moi cauſe votre preſence,
Ses Mânes en courroux accompagnent vos pas.
J'entens leurs cris. Avant ce funeſte trépas,
Qui de tant de douleurs a comblé ſa famille,
Lui-même diſpoſa de la main de ſa fille;
Son choix avoit reglé mon inclination,
Et depuis ſon ſang même en ſcella l'union.
Ainſi loin qu'avec lui ſa volonté tombée.....

ANTIOCHUS.

Et quel eſt cet Epoux, Madame?

ZORAIDE.

Machabée.

ANTIOCHUS.

Qu'entens-je? & ſur qui donc votre eſpoir rallumé.

ZORAIDE.

Je t'ai dit tous ſes droits, quand je te l'ai nommé.
Oüi, ſans cette terrible, & fatale journée,
A l'Autel avec lui ſans effort entraînée,
Nous allions nous jurer ſous les yeux du Seigneur
Cette foi, que doit ſuivre un éternel bonheur,
Quand ſous un même joug il attache nos ames,
Et qu'en nous l'impoſant il couronne nos flâmes.
Le Ciel, dont les decrets ne ſe laiſſent point voir,
A pû, d'un bien ſi cher, ne ſouffrir que l'eſpoir,
Et je reconnois là ſa main victorieuſe.
Si l'épreuve en eſt triſte, elle eſt trop glorieuſe.
Peut-être qu'en ce jour terminant notre ſort,
Si ce n'eſt par l'hymen, il veut que par la mort
Je m'uniſſe à l'Amant, qui cauſe mes allarmes.
Quel hymen plus heureux, & plus rempli de charmes
Vaudroit dans les tourmens cet accord immortel,
Où Dieu tient lieu de Prêtre, & l'échafaud, d'Autel?

MACHABE'E.

A quel eſpoir, ô Ciel! votre cœur s'abandonne?
Dieu peut-être, Madame, autrement en ordonne;

Et ſon juſte courroux ne cherche ici que moi.

ZORAIDE.

Ah! ſoûtiens mieux mon zéle & laiſſe agir ma foi.
Reconnois ton Rival. Mais l'aveu de ſa flâme,
Je l'en atteſte ici, n'a rien pû ſur mon ame.
Ton cœur, de ma vertu, n'a pû ſe défier;
Et pourtant je brûlois de me juſtifier.
De mes feux innocens, ſi ma pudeur auſtére,
Par des ſoins éternels t'a caché le myſtére,
Aux yeux du Tyran même, & devant Dieu, reçoi
Cet aveu d'un amour auſſi pur que ſa loi.

MACHABE'E.

A ces tranſports ſi chers qui n'ont rien de profane,
Où de l'eſprit de Dieu l'amour devient l'organe,
La nature s'étonne; & ces traits enflâmez
Ne tombent qu'en des cœurs, qu'Iſraël a formez.

ANTIOCHUS.

Quoi, ne me ſuis-je armé de fureurs vengereſſes,
Que pour être en ces lieux témoin de leurs tendreſſes?
Tous deux en m'inſultant avec tranquillité,
Vous vous joüez ainſi de ma facilité?

ZORAIDE.

Qui t'arrête, barbare? Agis, ſans te contraindre.
Mes deſirs ſont remplis, je n'ai plus rien à craindre.
J'ai revû Machabée; & j'ai fait en ces lieux
L'aveu de mon amour, & l'ai fait à tes yeux.
Cherchant à l'opprimer, tu l'as ſervi toi-même,
Et ton dépit s'accroit où ſa joye eſt extrême:
Et du moins ton Rival juſques dans ſon malheur
Joüit de ton deſordre, & rit de ta douleur.
Je le vois. Mon deſſein a dequoi te ſurprendre.
J'exerce une vertu, que tu ne peux comprendre,
Dont la gloire pour nous porte un attrait vainqueur,
Et que l'Impie enfin ignore dans ſon cœur.
Tels ſont les Juifs, tel eſt le feu qui les engage.

De la foi d'Iſraël, ſon ardeur eſt le gage :
Elle naît, elle part d'un mouvement divin :
La ſource en eſt au Ciel, auſſi-bien que la fin.
En nous, du Tout-puiſſant, la main qui l'a formée,
Porte plus haut les vœux de la perſonne aimée,
Et d'autant plus l'attache au culte du vrai Dieu.
J'ai vengé ton amour, cher Machabée, Adieu.
Va mourir. Toi, (*à Antiochus.*) pourſuis ce que tu te propoſes.
Tu m'aimes, je le ſçai. Punis-moi ſi tu l'oſes.

SCENE VI.

ANTIOCHUS, MACHABE'E, Gardes.

ANTIOCHUS.

AH ! ſuivons des tranſports, trop long-temps retenus.

MACHABE'E.

Du moins, ſes ſentimens par-là te ſont connus.

ANTIOCHUS.

Et toi, qu'eſperes-tu d'un amour déplorable ?
Ne vaudroit-il pas mieux qu'un zéle favorable
Dérobât Zoraïde à d'éternels ſoucis,
Et la mît ſur le Trône où les Dieux m'ont aſſis !
Un ſi grand interêt doit agir auprès d'elle.
Contraire à ton amour, à ta gloire fidéle,
Fais-lui valoir les vœux qu'elle oſe dédaigner ;
Et triomphe de toi pour la faire regner.

MACHABE'E.

O Ciel !

ANTIOCHUS.

Si pour ton Dieu, l'auteur de toutes choſes ;

Les sentimens d'un Juif sont tels que tu l'exposes;
Si l'on brave pour lui les tourmens, & la mort,
Est-ce te demander un trop puissant effort?
Songe quel en sera le prix & le salaire.
Tu vas, contre les Juifs appaiser ma colére,
Relever, & leur Temple, & leurs murs abbattus;
De l'objet de tes vœux couronner les vertus.
Tu sers tout à la fois Maîtresse, Honneur, Patrie.

MACHABE'E.

Ciel! quel trouble s'éleve en mon ame attendrie!

ANTIOCHUS.

Tu dois à Zoraïde un tel effort sur toi.

MACHABE'E.

Oüi, par un changement, qu'à peine je conçoi,
J'ouvre les yeux enfin, & te promets mon zéle;
Je te réponds de moi; mais qui répondra d'elle?
Qui pourra, contre toi, desarmer son courroux?
Tu le sçais bien, son Pere expira sous tes coups;
Et tu romps un hymen, qu'exige encor sa cendre.
Cependant la foi monte au Tróne d'Alexandre.
A ce motif pressant, tout enfin doit ceder.
Je vais donc m'employer à la persuader.
Dans ce nouveau parti, je lui peindrai sa gloire;
Et toi-même par-là rachetant ta victoire,
Mais en te ménageant de si chers interêts,
Prends-moi pour l'objet seul de tes derniers arrêts.
Couronne par ma mort le zéle qui me guide,
A ce prix, je te sers auprès de Zoraïde.
Heureux! que tout mon sang dans cet accord cruel,
Scelle votre alliance, & la paix d'Israël!

SCENE VII.

ANTIOCHUS, MACHABE'E, ACHAS.

ACHAS.

L'Ambaſſadeur d'Egypte attend ſon audience,
Seigneur, daignez répondre à ſon impatience;
Daignez le voir.

ANTIOCHUS.

Dis-lui que je vais l'écouter.
A Machabée.
Je ne puis davantage en ces lieux t'arrêter;
Je dois ouïr Phoſtime, après notre entrevûë
Mes ordres offriront Zoraïde à ta vûë,
Mais crains de lui parler pour la derniere fois.
Adieu. L'Ambaſſadeur s'avance, je le vois.

SCENE VIII.

ANTIOCHUS, PHOSTIME, ACHAS. Suite d'Antiochus, Suite de Phoſtime.

PHOSTIME.

QUelques horreurs, Seigneur, que ce grand jour entraîne,
Et qu'étalent ici la diſcorde & la haine,
Je ne ſoupçonne rien d'un injuſte courroux,
Et croi que ma preſence arrêtera vos coups,
Des Juifs nos alliez vous entendez les plaintes;
La foi de nos traitez en reçoit trop d'atteintes,
L'Egypte s'en offenſe, & n'a pû ſans douleur

Apprendre jusqu'où va l'excès de leur malheur,
Ne portez pas plus loin une longue vengeance;
C'est à vous de sçavoir, Seigneur, que la clemence
Dont au vainqueur, sur-tout, il sied bien d'être épris,
Donne aux plus grands exploits leur veritable prix.
Par aucune entreprise ouverte ou dérobée,
N'attentez pas du moins au sang de Machabée.
Ce sang vous le sçavez porte d'augustes droits,
Et tire sa splendeur de celui de ses Rois.

ANTIOCHUS.

J'ai cru qu'une audience en ces lieux demandée
Sur de justes motifs du moins seroit fondée,
Ou que de ma clemence enfin cherchant l'appui,
Vous parleriez pour vous, sans agir pour autrui;
Pour moi jusques au bout poursuivant mon ouvrage,
Des Dieux long-temps bravez, je veux venger l'outrage;
Et chargé dans ces lieux de leurs droits immortels,
Sur les débris du Temple, élever leurs Autels.

PHOSTIME.

Laissez aux Dieux le soin de venger leur querelle;
Trop jaloux de leur gloire, ils agiront pour elle:
Et s'il faut que mon cœur se dévoile à vos yeux,
Tout ce que vous tentez leur est injurieux.
Sous quelques noms, Seigneur, & sous quelques images,
Que les Dieux immortels reçoivent nos hommages,
D'un culte différent, ils ne sont point surpris:
Et c'est notre vertu qui lui donne le prix.
Par-là le Ciel se prête à l'humaine foiblesse.
Ses bizarres effets, dont le nombre vous blesse,
A notre liberté sont autant de liens.
La Syrie a ses Dieux, & l'Egypte a les siens.
A nous les figurer, pourquoi cette contrainte?
Dans mille objets divers, leur Majesté s'est peinte,

Pour eux, ſes traits épars excitent notre ardeur;
Et par tout la nature annonce leur grandeur.

ANTIOCHUS.

Quoi! dans nos ſaints reſpects, il n'eſt point e ré-
ſerve?
Et l'auguſte Junon, & la ſage Minerve,
Jupiter, foudroyant les mortels éperdus,
Dans la foule des Dieux, ſeroient-ils confondus?
Et loin d'en meſurer la gloire, & la puiſſance.....

PHOSTIME.

Je ne m'égare point par trop de confiance:
Mais quand il ſeroit vrai que du reſte des Dieux
La loi ſeroit profane, & le culte odieux,
Et qu'alors il fut beau d'en détacher les ames,
Seroit-ce en vous ſervant, & du glaive, & des
flâmes,
Et lorſque la fureur à la haine ſe joint?
Perſuadez, Seigneur, mais ne tourmentez point.
Servir ainſi les Dieux, c'eſt en ſouiller la gloire.
Moderez vos tranſports; & ſans vouloir vous
croire,
Employez ſur des cœurs, rarement abbattus,
Les conſeils, la raiſon, l'exemple des vertus.
C'eſt de ces mêmes Dieux imiter la clemence.
Eſt-ce par la rigueur que le zéle commence?
Laiſſez la verité ſeule ſe ſoutenir,
Et confondez l'erreur au lieu de la punir.

ANTIOCHUS.

Eh! qui ne connoît pas, même en leur eſclavage,
Des Juifs l'humeur hautaine, & le zéle ſauvage?
La douceur, les conſeils, tout eſt hors de ſaiſon.
Un fatal préjugé fait toute leur raiſon.
Il ſemble, à les ouïr, que rien ne les effraye.
Mais c'eſt dans les tourmens que la nature eſt vraye.
Plus le ſang d'Aſmonée enfin a de ſplendeur,
Plus de leur foi ſa perte affoiblira l'ardeur.

J'en dois le ſacrifice, & l'exemple à ma gloire,
A l'interêt du Ciel.

PHOSTIME.

Ah! gardez-vous de croire
Que d'un ſupplice affreux les terribles apprêts,
Seigneur, faſſent aux Juifs reſpecter vos arrêts.
J'ignore quel pouvoir ſoutient leurs grands courages:
Mais je ne puis penſer que parmi tant d'outrages,
Qu'au milieu des tourmens pouvant ſe ſecourir,
Pour une indigne cauſe, ils brûlent de mourir.
Quel fruit eſperez-vous d'une injuſte pourſuite?
Des contradictions l'humanité s'irrite;
Et juſqu'en ſa ruine eſt étrange à tel point,
Que ſon orgueil gémit, & ne ſe dompte point.
Paré d'un droit auguſte, autant que légitime,
Quoi que vous me diſiez, je compte que Phoſtime,
Chargé d'exécuter un ordre généreux,
N'a point en vain prêté ſa voix aux malheureux;
C'eſt juſtice en effet, Seigneur, ce n'eſt point grace.

ANTIOCHUS.

Ce grand zéle pour eux doit paſſer pour audace.
Et quant à ces traitez qui pourroient nous lier,
Il n'eſt pas temps encor de m'en juſtifier,
Aux portes de Memphis, ſuivi de mon armée,
J'irai de mes raiſons informer Ptolomée.
Attendant que mes pas s'en ouvrent les chemins,
Il pourra mandier le ſecours des Romains.

PHOSTIME.

Hé bien, ſi ſon appui que l'Orient révére,
Ne peut ravir aux fers, & les fils, & la mere;
Si négligeant des cris portez juſques aux Cieux,
Vous oſez vous ſoüiller d'un ſang ſi précieux;
Si toûjours dépendant des conſeils tyranniques,
De tant de cruautez, de miſeres publiques,
Le cours trop dangereux n'eſt bien-tôt arrêté,
C'eſt à vous de ſonger à votre ſûreté.

ANTIOCHUS.

Ah ! je pourrois, après une telle menace.....
Mais, non, c'eſt à ton Maître à punir ton audace.
Va, ſors de mes Etats où je donne la loi,
Et rends grace à des droits que je reſpecte en moi.

PHOSTIME.

Je parts. Non, cependant que d'indignes allarmes
Souïllent ici ma gloire & l'honneur de mes armes,
Connoiſſez mieux Phoſtime, & tel qui dans ce jour
Ordonne mon départ, doit craindre mon retour.

SCENE IX.

ANTIOCHUS, ACHAS.

ACHAS.

Tout eſt à redouter de leur intelligence ;
Seigneur, aſſurez-vous une juſte vengeance.

ANTIOCHUS.

Oüi, c'en eſt trop. Tu ſçais que cinq de ces Hébreux
Sont dans le Fort. Suis moi. Je vais ouvrir par eux
Cette ſanglante épreuve, où leur fureur les livre.
Qu'on leur montre mes loix, qu'ils jurent de les ſuivre ;
Ou que leur mort apprenne aux Juifs humiliez,
Que je crains peu l'Egypte, & ſes fiers Alliez.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

ANTIOCHUS, ACHAS.

ANTIOCHUS.

SAlmone a vû cinq fils à tant de maux en proye;
Et n'a verſé, dis-tu, que des larmes de joye,
Et de chacun d'entr'eux les ſupplices nouveaux
Ranimoient leur courage, & laſſoient les Bourreaux?
O fureur, qu'à l'envi chacun a fait paroître,
Que du nom de vertu l'on honore peut-être!

ACHAS.

Ils ſembloient ſoutenus par un pouvoir divin,
Et beniſſoient le Dieu qu'ils imploroient en vain:
Salmone, à qui ſa foi preſentoit ſes Oracles,
Qui, ſans être ébranlée à ces triſtes ſpectacles,
Suit, d'un zéle impoſteur, les attraits décevans;
Sans regretter les morts pleure ſes fils vivans.
Le plus jeune ſur tout excite ſa tendreſſe.
C'eſt au ſeul Azaël que ſa douleur s'adreſſe:
Et ce fils, par votre ordre amené dans ces lieux;
Eſt preſent à ſon cœur, s'il ne l'eſt à ſes yeux.
Mais, Seigneur, on s'étonne avec quelque juſtice
D'un ordre qui le ſemble arracher au ſupplice,
Et de votre faveur paroît ſeul le flatter.
De vos premiers deſſeins, qui peut vous écarter?

ANTIOCHUS.

Toi-même ignores-tu ce qui fait sa défense,
Que cher à Zoraïde, elle aime son enfance,
Qu'au berceau même, en elle un soin trop complaisant
L'amusoit des erreurs d'un culte séduisant?
Par lui, je puis mouvoir sa tendresse inquiéte,
Et m'ouvrir vers son cœur une route secrete.
Et quant à cet Enfant, poursuivant mes projets,
Je vais tourner ses yeux sur de plus doux objets.

ACHAS.

N'en doutez point; pour lui dans ses vives allarmes,
Zoraïde à vos pieds ira mettre ses charmes:
A l'honneur de son Dieu, toûjours prête à céder,
Vous l'y verrez en pleurs vous le redemander.

ANTIOCHUS.

Ah! c'est où je l'attens. Au zéle, qui l'enflâme,
L'état de cet Enfant doit ébranler son ame.
Par mon ordre, en ces lieux, à l'envi caressé,
Il ignore, dit-on, tout ce qui s'est passé.
Mais j'ai craint que mon rang ne l'étonnât peut-être.
Il doit être introduit ici sans me connoître.
Plus libre en ses discours, il s'expliquera mieux.
Enfin, pour l'amener au culte de nos Dieux,
Des moyens les plus doux, j'ai voulu faire usage.
Mais on entre. C'est lui. Grands Dieux! sur son visage,
A sa noble pudeur, quels charmes sont unis!

SCENE II.

ANTIOCHUS, AZAEL, ACHAS, Gardes.

AZAEL.

OU suis-je, Dieu puissant?

ANTIOCHUS.

Approchez-vous, mon fils:
Je crois devoir ce nom à la juſte tendreſſe,
Dont pour vous en ce lieu le mouvement me preſſe.
Oſez parler. Mes ſoins préviendront vos deſirs.
Mais vous ne répondez que par de longs ſoupirs.

AZAEL.

De vos ſoins généreux, grace vous ſoit renduë.
Mais d'où vient qu'à vos yeux mon ame eſt éperduë?
Je ne reſpire ici qu'une ſecrette horreur.
Mes ſens frémiſſent tous. Ah! d'un cruel malheur,
Seigneur, n'eſt-ce point là l'effet, ou le préſage?
Vous le dirai-je? Enfin, plus je vous enviſage,
Plus mon ſang ſe ſouleve, & mon cœur eſt frappé.
Ah! dans ce ſang, vos mains n'ont-elles point trempé?

ANTIOCHUS.

Juſtes Dieux!

AZAEL.

Pardonnez ces craintes indiſcrettes;
Et ne me laiſſez plus ignorer qui vous êtes.

ANTIOCHUS.

Ne craignez rien, mon fils, j'en atteſte les Cieux,
Vos interêts, vos jours, pour moi ſont précieux.
Zoraïde pour vous ſans doute, eut moins de zéle.

AZAEL.

Quel nom, quel ſouvenir votre bonté rappelle!
En quittant le Tyran; helas! que ſes eſprits,
Et d'horreur, & d'effroi nous ont paru ſurpris!
Je lui dois tout, Seigneur: Le zéle qui l'entraîne;
A ſon gré m'enflâmoit, ou d'amour, ou de haine.

ANTIOCHUS.

Dieux! qu'entens-je?

AZAEL.

Je cherche en vain de toutes parts.
Ici, rien de connu ne s'offre à mes regards.
Je n'y découvre rien, dont mon cœur ne friſſonne.
Juſte Ciel ! Rendez-moi Zoraïde & Salmone.
Et vous, pour redonner le calme à mes eſprits,
Seigneur, que par vos ſoins.....

ANTIOCHUS.

Vous les verrez, mon fils.

AZAEL.

Sans doute, d'Iſraël déplorant les miſères,
Leur piété gémit au milieu de mes freres.
Mais ne puis-je ſçavoir quel étrange deſſein,
Par un coup imprévû, m'arrache de leur ſein ?
Me verrai-je long-temps privé de leur exemple ?
Quand pourrai-je avec eux aſſiſter dans le Temple ;
Rendre au Maître des Rois un honneur immortel,
Offrir, avec mes vœux, l'encens ſur ſon Autel ?
Que dis-je ? de ſoldats une troupe inſolente
Soûtient, d'un Roy cruel, la victoire ſanglante,
Et profane un lieu ſaint, des Anges redouté.

ANTIOCHUS.

Mais ce Roy, quel qu'il ſoit, doit être reſpecté.
Songez-vous bien qu'il eſt maître de cet Empire ?
Je vois à cette ardeur que votre ame reſpire,
Dans quel aveuglement vous êtes élevé.
A de nobles deſtins, par les Dieux réſervé,
C'eſt moi ſeul deſormais, qui prétends vous conduire.
Du vrai culte, mon fils, je ſçaurai vous inſtruire.
De mon zéle, en ces lieux, vos freres ſont témoins.
Ce jour vous l'apprendra ; leur exemple, du moins...

AZAEL.

Ah ! que me dites-vous ? O Ciel ! le dois-je croire,
Que de Dieu juſques-là banniſſant la mémoire,

Mes freres..... Mais ici tout doit m'être ſuſpect.
De ce Palais ſouillé, dérobons-nous l'aſpect.
Souffrez que loin d'ici, loin de votre preſence,
Je puiſſe reſpirer la paix & l'innocence.
ANTIOCHUS *aux Gardes.*
Quel trouble ! De mes yeux, éloignez cet Enfant.

SCENE III.

ANTIOCHUS, ACHAS.

ANTIOCHUS.

DE ſa douleur, mon cœur à peine ſe défend,
Peu s'en faut, que touché d'une ſurpriſe extrême,
Je ne me porte, Achas, à m'accuſer moi-même.
Peut-être, je le dois. Et dans quel ſang plongé,
De combien de vertus, je me vois aſſiégé !
Je perſecute un cœur, où j'oſe encor prétendre :
J'y veux troubler l'amour, l'amitié la plus tendre,
J'y pourſuis Azaël. Dans le mien combattu,
Dangereuſe pitié, que me demandes-tu ?
Ah ! loin de ſucceder au courroux qui me guide,
Paſſe plûtôt toi-même au cœur de Zoraïde
De tous tes mouvemens, le mien doit s'affranchir:
C'eſt elle, & non pas moi, qu'il te faudroit fléchir,
Objet infortuné de ſa rigueur extrême.
Mais on entre. Que vois-je ? ô Ciel ! *c'eſt elle* même.

SCENE

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ZORAIDE, ACHAS, PHOEDIME.

ZORAIDE.

SEigneur, ne craignez rien. L'auteur de mes malheurs
Ne ſera pas long-temps fatigué de mes pleurs.
Tout doit rendre vers vous ma démarche timide:
Et je ſçai trop combien la triſte Zoraïde,
Au comble des douleurs, & des adverſitez,
A ſçu mettre d'obſtacle entr'elle & vos bontez.
J'oſe pourtant garder un reſte d'eſperance:
Votre gloire, Seigneur, m'en donne l'aſſûrance.
Dans les plus grands revers, le Ciel, aux malheureux,
Laiſſe des droits ſacrez ſur les cœurs généreux.

ANTIOCHUS.

Dans ce diſcours, Madame, où tend votre priere?

ZORAIDE.

Au nom des pleurs, du ſang d'une famille entiere,
Ne pouſſez pas plus loin un courroux trop cruel.
A nos vœux, à ſon Dieu, daignez rendre Azaël.
On dit (& d'Iſraël la gloire s'en offenſe)
Que votre ordre, en ces lieux, ne retient ſon enfance,
Que pour former ſon cœur au culte de vos Dieux,
Et pour nous charger tous d'un opprobre odieux.
Ah! de tout Iſraël l'eſperance eſt tombée.
Vous le ſçavez, Seigneur, ce même Machabée,
Que le Ciel, à mon ſort, uniſſoit pour toûjours,
Je n'ai point craint tantôt d'en expoſer les jours.

Mais s'il faut, d'Azaël, que la gloire ternie,
De son crime sur nous jette l'ignominie,
N'épargnez plus sur moi ni courroux, ni rigueur;
Et du moins, par pitié, percez ce triste cœur;
Ou rendez un enfant aux larmes de sa mere:
Elle attend de mes pleurs la fin de sa misere.
De quel prix son salut n'est-il point parmi nous,
Lorsque pour l'obtenir j'embrasse vos genoux?

ANTIOCHUS.

Ah! Madame, arrêtez, & cessez vos allarmes.
Connoissez mieux enfin, tout le prix de vos larmes.
Et quels cœurs, devant vous, tellement indomptez?
C'est à moi bien plûtôt d'implorer vos bontez.
Vous-même, de mon sort, arbitre souveraine,
Ordonnez en Maîtresse, & commandez en Reine.
Le destin d'Israël n'a rien à redouter.
Dites un mot, Madame, & daignez accepter,
Au milieu des transports, dont mon ame est saisie,
La main qui vous éleve au Trône de l'Asie.

ZORAIDE.

Est-ce-là le projet, & les vœux que tu faits,
Roi cruel? Mets-tu donc ce prix à tes bienfaits?
De ton premier courroux tu rappelles les traces:
L'offre de ta Couronne ajoûte à mes disgraces.
Plûtôt que voir remplir tes desseins odieux,
Périsse, avec ton nom, & ton Trône, & tes Dieux.

ANTIOCHUS.

Ah! cruelle, c'est trop insulter à ma flâme.
Et puisque rien enfin ne peut toucher votre ame,
Ni Grandeurs, ni le Sceptre entre vos mains remis,
A ma vengeance au moins tout doit être permis.
Tremblez pour votre Dieu, pour ses honneurs suprêmes;
Tremblez pour Machabée, & pour Azaël mêmes.

Dans votre erreur, ainsi facile à vous tromper,
Vous ignorez les coups, dont je vais les frapper.
Avec eux, votre zéle expirera peut-être. *à Achas.*
Ecoûte un mot. Grands Dieux! prends pitié de ton Maître;
Va chercher Machabée. *en s'en allant.* O sort vraiment fatal,
D'attendre mon bonheur du secours d'un Rival!

SCENE V.

ZORAIDE, PHOEDIME.

ZORAIDE.

O Ciel! dans le transport où son cœur s'abandonne,
Quel est l'ordre cruel que ce Tyran lui donne?
Je tremble que Solyme, en proye à ses douleurs,
Ne rejette sur moi le sujet de ses pleurs,
Ne charge mon orgueil de tout le sang qui crie;
Qu'Azaël, du Tyran éprouvant la furie,
Ma main, jusqu'à son cœur ne conduise ses coups:
Mais je crains plus encor pour les jours d'un époux.
Peut-être n'est-il plus. O Ciel! dans mes allarmes,
Laisse-moi sans courroux te confier mes larmes.
Pleine d'un saint orgueil avec tes ennemis,
Ce n'est que devant toi, grand Dieu! que je gémis.
Dans quels ennuis, sans toi, mon ame descend-t'elle?
Viens toi-même au secours d'une foible mortelle.
Si tu ne me soûtiens, je céde à mon effroi.
On vient.

SCENE VI.

ZORAIDE, MACHABE'E, PHOEDIME.

ZORAIDE.

CHer Machabée, eſt-ce vous que je voi?
Venez ſécher les pleurs d'une amante éperdue.

MACHABE'E.

A mes regards enfin le Ciel vous a rendue.
Mais prêt à ſignaler ſon auguſte pouvoir,
Qu'il va me vendre cher le plaiſir de vous voir!
Jamais votre beauté ne m'offrit tant de charmes.
Que ne puis-je tarir la ſource de vos larmes?

ZORAIDE.

Plus que jamais, hélas! c'eſt à nous d'en verſer.
Nos malheurs ſont plus grands que tu ne peux penſer,
Et déja du Tyran les arrêts ſanguinaires
Ont fait dans les tourmens périr cinq de tes freres.

MACHABE'E.

Ciel! que m'apprenez-vous?

ZORAIDE.

Que pour comble d'effroi,
D'Azaël en ces lieux, on attaque la foi.
Antiochus uſant d'une cruelle adreſſe,
Au ſein de ce Palais, le flatte, le careſſe,
Fait briller à ſes yeux ſes dons empoiſonnez,
Et de profanes jeux les apprêts ordonnez.
Dans ſon cœur jeune encor, que ſa fureur aſſiege,
Il croit du Dieu des Juifs.....

MACHABE'E.

O projet ſacrilége!
Déteſtable complot! hé bien, Madame, hé bien,
Il faut, de tant de maux, rompre ici le lien.
De la plus ſainte ardeur dès votre enfance épriſe,

C'eſt de vous que dépend cette illuſtre entrepriſe.

ZORAIDE.

Il n'eſt rien qu'avec toi n'oſe ici ma vertu.
Mais ne différe point. Parle. Qu'exiges-tu ?

MACHABE'E.

Ce qu'avec tous les Juifs Azaël te demande.
Quel prix plus éclatant, quelle gloire plus grande
Réſerveroit le Ciel à nos projets remplis ?

ZORAIDE.

Mais, pour me l'annoncer, d'où vient que tu pâlis ?

MACHABE'E.

D'un ſi noble deſſein, l'éclat ſeul me raſſure.
Je ſens ſe mutiner l'amour & la nature :
Et mon cœur déchiré des plus vives douleurs.....

ZORAIDE.

Quoi donc ? Par quel motif.....

MACHABE'E.

Juges-en par mes pleurs.

ZORAIDE.

Tu pleures ! ah ! cruel, que ta douleur me bleſſe ?
Parle, à m'ouvrir ton cœur, montre moins de foibleſſe.
Crois-tu dans le péril mon courage abbattu ?
Crains-tu ma lâcheté ?

MACHABE'E.

Non, je crains ta vertu.
Souffre que je l'appelle au ſecours de la mienne.
De quoi qu'en ta faveur la gloire m'entretienne,
Je ne puis, ſans frémir, le dire.

ZORAIDE.

Achieve, enfin,
Ou je meurs.

MACHABE'E.

D'Iſraël aſſure le deſtin.
Des vœux d'Antiochus, arbitre ſouveraine,
Que la Syrie, en toi reconnoiſſe ſa Reine ;
Et ſans plus écouter un cœur trop généreux,

Laiſſons, laiſſons agir la Puiſſance celeſte.
Cinq de mes fils ſont morts, on les vient d'immoler.
Le ſort ſeul d'Azaël doit nous faire trembler,
Que toûjours la Loi ſainte occupe ſa memoire,
Du ſang qu'il a reçu, qu'il rappelle la gloire:
Voîs l'état d'Iſraël, grand Dieu! pardonne-moi,
Si ſon ſalut me ſemble être digne de toi.
Rappelle en ſa faveur tes antiques promeſſes,
Arrête d'un Tyran les fureurs vengereſſes.
Pharaon de colere, & de trouble ſaiſi,
Parut moins formidable à ton Peuple choiſi.
Confonds dans ſes projets l'orgueil qui l'environne.
Renverſer nos Autels, c'eſt attaquer ton Trône.

SCENE VIII.

ANTIOCHUS, SALMONE, ZORAIDE, MACHABE'E, PHOEDIME, Gardes.

ANTIOCHUS.

EH bien! quel eſt le fruit de ton généreux ſoin?

MACHABE'E.

J'ai fait ce que j'ai dû. Dieu qui m'en eſt témoin,
Et de qui la Sageſſe à nos conſeils préſide,
A conduit à ſon gré le cœur de Zoraide.
Ce Dieu n'en doute point, de ſa gloire jaloux,
Laiſſe ſa flâme libre ainſi que mon courroux.

ZORAIDE.

Il ne veut rien devoir à ta fauſſe clémence:
Il peut, quand il lui plaît, arrêter ta vengeance;
Et punir ton orgueil de ſes droits oubliez.

ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS.

Et ne suffit-il pas de me voir à vos pieds?

ZORAIDE *à Machabée.*

Perfide, c'est donc là ce qu'on m'osoit promettre?

SCENE IX.

ANTIOCHUS, SALMONE, ZORAIDE, MACHABE'E, ACHAS, PHOEDIME, Gardes.

ACHAS.

OUi, moi-même, Seigneur, j'ai surpris cette lettre,

De toute la Syrie elle importe au repos.

ANTIOCHUS *lit.*

Asaph à Phostime.

Puisse jusques à vous ma marche dérobée,
Avant la fin du jour rejoindre nos drapeaux;
Et sauvant de ses fers l'auteur de nos complots,
Au Peuple qui l'attend présenter Machabée.

A Machabée.

Ah! c'est à toi de craindre, & le fer, & la flâme,
Traitre.

A Zoraïde.

Vous ne pourrez me reprocher, Madame,
Qu'esclave d'un amour, à ma gloire fatal,
Mon injuste courroux ne cherchoit qu'un rival.
Allons, qu'on le ramene, & poursuivons Phostime,
Vengeons de tous les Rois la cause légitime:
Et pour plus digne offrande à nos Dieux satisfaits,
Dans les mêmes tourmens confondons tes forfaits.

MACHABE'E.

La cauſe de ma mort conſacre ma mémoire,
Elle couvre mon ſang d'une immortelle gloire.

SALOMONE.

Va braver le trépas.

ZORAIDE.

Soutiens ce noble effort.

MACHABE'E.

C'eſt courir au triomphe, & non pas à la mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ACHAS.

ANTIOCHUS.

Ainſi donc avec moi les Dieux d'intelligence
Achevent mon triomphe, & comblent ma vengeance!
Et ſi j'en crois des bruits, en ces lieux répandus,
Dans leur déroute, Aſaph, & Phoſtime éperdus,
Ont cherché leur retraite en des cavernes ſombres;
Et c'eſt là, dans l'horreur, & des cris, & des ombres;
Que des pâles mutins, dans un deſordre affreux,
Se trouvent inveſtis les reſtes malheureux.
A ces derniers périls, ma vie eſt dérobée.
Je ne puis trop hâter la mort de Machabée.
Trop heureux, de pouvoir, après ſon attentat,
Immoler un Rival à des raiſons d'Etat!
Il en eſt temps, il faut que ſon ſort s'accompliſſe.
Faiſons exécuter l'arrêt de ſon ſupplice.
Va, pars, que tout Solyme en frémiſſe aujourd'hui.

ACHAS.

Quoi! cet ordre, Seigneur, ne regarde que lui?
Et pourquoi d'Azaël ſuſpendre la diſgrace?
Ah! plûtôt, d'Aſmonée exterminez la race.
Pour Zoraïde, après tant de fiers traitemens,
Conſervez-vous encor quelques ménagemens?

Et toûjours dépendant d'un orgueil qui nous bleſſe;
N'avez-vous pas aſſez montré votre foibleſſe?
Se peut-il qu'un Héros juſqu'ici triomphant.....

ANTIOCHUS.

Je n'ai que trop de pente à perdre cet enfant.
Je le puis, je le dois. Mais tu connois l'Ingrate.
Dans ſes erreurs, Achas, tu ſçais ce qui la flatte.
Et pour mieux la punir de ſon orgueil cruel,
Arrachons cet enfant au culte d'Iſraël.
Ce ſera la combler d'une douleur amére.
Et c'eſt dans ce deſſein que j'ai mandé la mere.
Elle verra ſon fils; & pour mieux l'aſſervir,
C'eſt d'elle, & de ſes pleurs, que je veux me ſervir.
Quoique pour ſes Autels Salmone enfin revolte,
Ce fils lui reſte ſeul; la nature, ſans doute,
Reprenant tous ſes droits en faveur d'Azaël,
Fera taire le zéle, & la foi d'Iſraël.

ACHAS.

Ah! je crains bien plûtôt, Seigneur, à vous entendre,
Que votre amour ici ne cherche à vous ſurprendre;
Et que ce mouvement, que vous nous laiſſez voir,
De Zoraïde encor ne marque le pouvoir.

ANTIOCHUS.

Va, cours exécuter l'ordre, que je te donne.
Que le traître expirant..... Mais j'apperçois Salmone;
Retenons un courroux trop prompt à s'exhaler,
Et que pour mieux ſervir je dois diſſimuler.

SCENE II.

ANTIOCHUS, SALMONE.

ANTIOCHUS.

JE ne le céle point. Votre malheur me touche,
Madame, ah! que je plains ce courage farouche,

Qui du ſang de vos fils, même ne s'émeut pas;
Et plus cruel que moi, les conduit au trépas!
Hé quoi! ce Dieu, qu'en vain tout Iſraël implore,
Devroit-il juſques-là vous impoſer encore?
Dans les feux Machabée acheve ſon deſtin.

SALMONE.

O Ciel!

ANTIOCHUS.

Un fils vous reſte. Ouvrez les yeux, enfin.
Eſt-ce moi, qui prenant des entrailles de pere,
Dois défendre Azaël contre ſa propre mere?
Faut-il en ſa faveur exciter votre amour?
Sous vos yeux, ſous les miens, élevé dans ma Cour,
De ſes nobles Ayeux rappellant la mémoire,
Il y retrouvera des traces de leur gloire.

SALMONE.

Je puis donc eſperer, Seigneur, de voir mon fils.
Je puis.....

ANTIOCHUS.

Vous l'allez voir, mais ſçachez à quel prix.
Donnez-lui devant moi des conſeils ſalutaires.
Vous-même déteſtant ces charmes, ces myſtéres,
Dont l'impie Iſraël a ſouillé ſes Autels,
Montrez-lui le reſpect qu'il doit aux Immortels.
Mais ne prétendez point vous parer d'un vain zéle.
Pour lui, pour vous, craignez un regard infidéle,
Un mot ſeul; & ſongez qu'arbitre de ſon ſort,
Vous tenez dans vos mains, ou ſa vie, ou ſa mort.

SALMONE.

Ah! que demandez-vous? Dans mes juſtes allarmes,
Du moins en liberté, laiſſez couler mes larmes.

ANTIOCHUS.

Puiſſiez-vous, pour ſes jours, aſſez vous attendrir.
Sans ce dernier effort, ſongez qu'il va périr.

SALMONE.

C'en eſt fait. Dans mon cœur le ſang ne peut ſe taire.

Oui, je vais lui donner un conſeil ſalutaire.

ANTIOCHUS.

Le voici.

SALMONE.

Je tiendrai tout ce que j'ai promis.

SCENE III.

ANTIOCHUS, SALMONE, AZAEL, Gardes.

AZAEL.

O Ma Mere, eſt-ce vous?

SALMONE.

Eſt-ce donc toi, mon fils?
Eſt-ce toi, qu'en mon ſein le ciel vient de remettre?
Il me rend le ſeul bien que j'oſois me promettre.
Puiſſent juſques au bout mes vœux être exaucez!

AZAEL.

Ciel! à quels vains honneurs, dont mes yeux ſont laſſez,
Succédent dans vos bras ces careſſes ſi cheres!
Mais d'où vient qu'avec vous je ne vois point mes freres?
Oüi, leur preſence manque à de ſi doux tranſports.

SALMONE.

O mon fils!

AZAEL.

Achevez.

SALMONE.

Tous tes freres ſont morts.

AZAEL.

Grand Dieu!

SALMONE.

Dans les tourmens, ils ont perdu la vie.

AZAEL.

Par quel ordre cruel, leur eſt-elle ravie ?

SALMONE.

A l'envi chacun d'eux a ſoutenu ſa foi ;
Et n'a pû, d'Iſraël abandonner la Loi.

AZAEL.

Ainſi donc leur trépas conſacre leur mémoire.
Juſte Ciel ! que ne puis-je en partager la gloire !

SALMONE.

Quoi ! mon fils, ſur leurs pas, ſans craindre de ſouffrir,
A la main des Bourreaux tu te pourrois offrir ?
Et leur exemple, en toi, ne trouvant point d'obſtacle,
Donneroit à ta mere un ſi touchant ſpectacle ?
Trop plein d'un ſi beau ſang, & d'un nom ſi fameux ;
Le dernier de mes fils voudroit mourir comme eux ?
Et de tant de Héros offrant tout ce qui reſte .....

AZAEL.

Ah que me dites-vous ? quelle pitié funeſte,
Des pleurs ſi dangereux veulent-ils m'arracher ?
Dans tes ſentiers, grand Dieu, toûjours prêt à marcher,
Le zéle de ta Loi me conduit, & me preſſe.

SALMONE.

O mon fils ! tes tranſports me comblent d'allegreſſe.
Voilà ce que mes vœux ont demandé pour toi.

ANTIOCHUS.

Dieux !

SALMONE.

Le bucher eſt prêt, viens mourir avec moi,
Et bravant du Tyran la cruelle puiſſance.....

ANTIOCHUS.

Perfide, arrête.

AZAEL.

Allons affronter ſa vengeance.

ANTIOCHUS *à Azaël.*

Demeure, & reconnois toi-même Antiochus.

AZAEL.

Antiochus ?

SALMONE.

C'eſt lui.

AZAEL.

Dans mes ſens éperdus,
La nature a parlé. Ses oracles ſinceres
Me preſentoient en toi l'aſſaſſin de mes freres.

ANTIOCHUS.

Apprens, du moins, apprens à reſpecter ton Roi.

AZAEL.

Mon Roi! qu'entens-je? ô Ciel! crois-tu regner ſur moi,
Barbare? prétens-tu régler ma deſtinée?
J'obéis à la Loi par l'Eternel donnée.
Prêt à rendre à ſon nom tout ce que je lui dois,
A ſouffrir, à mourir, en défendant ſes droits,
Heureux d'unir ma peine aux tourmens de mes freres,
D'arroſer de mon ſang des dépoüilles ſi cheres!
Mais où ſuis-je? ton ſort ſe découvre à mes yeux.
Roi cruel! je te vois à toi-même odieux,
Confeſſer dans le cours d'un trouble épouventable,
Que le Dieu d'Iſraël eſt le Dieu veritable.
Il t'a mis dans le rang de ceux qu'il a proſcrits,
Et ſa miſericorde eſt ſourde à tous tes cris.
Je vois dans les douleurs ton corps couvert de playes.
Mais tu pâlis, barbare, & déja tu t'effrayes.
Ta lâcheté ſe montre à ton indigne effroi,
Qui vécut en Tyran, ne peut mourir en Roi.

ANTIOCHUS.

De tous côtez en butte à tant de violence,
Eſt-ce que je ne puis rompre un honteux ſilence?
Lâche & cruel amour, c'eſt trop me retenir.

SALMONE.

Ah ! c'eſt trop en effet tarder à nous punir.
Qu'attens-tu donc? pourſuis tes deſſeins ſanguinaires.
Votre mort d'Iſraël va finir les miſeres,
Elle éteindra les feux qu'allume ton courroux,
Barbare, & ce ſera le dernier de tes coups.
Le juſte dans ſes maux toujours ſe glorifie:
Dieu devient ſon ſoûtien. Il tuë & vivifie.
Il reproduit des jours dans ſes Decrets cachez.
Et tranime la cendre & les os deſſechez.
D'Abraham dans ſa gloire il ſuſcite la race.
Vous, qui de vos vertus laiſſez ici la trace,
Que ſous les yeux de Dieu dans mes flancs j'ai portez;
Et dans mes bras preſſans par moi-même allaitez,
O mes fils ! rendez-moi le prix de mes tendreſſes.
Si la chair & l'eſprit ſouffrent quelques foibleſſes,
Au milieu des tourmens ſoûtenez notre foi,
Et que nos Bourreaux ſeuls en pâliſſent d'effroi.

ANTIOCHUS.

Ah! ſans plus différer, ôtez-les de ma vûë.
Qu'ils ſubiſſent la peine enfin qui leur eſt dûë;
Et qu'aux flammes en proye, au glaive abandonnez,
Leur mort ſerve d'exemple aux ſiecles étonnez.

SALMONE.

Dans le ſein de Dieu-même aſſurez de revivre,
Allons, mon fils, allons.

AZAEL.

Je brûle de vous ſuivre.

SALMONE.

C'eſt toi qui me ſoutiens par un ſi beau tranſport.

AZAEL.

C'eſt à vous que je dois & ma vie & ma mort.

SCENE IV.

ANTIOCHUS *ſeul.*

AH! peu s'en faut qu'en eux moi-même je n'envie
Cette gloire attachée au mépris de la vie,
Où la vertu ſans doute épuiſe ſon pouvoir,
Et que ſoutient peut-être un légitime eſpoir.

SCENE V.

ANTIOCHUS, ALCIME.

ALCIME.

TOut eſt perdu, Seigneur, & dans ſes murs Solyme
Rejoint avec Aſaph les mutins & Phoſtime.

ANTIOCHUS.

Phoſtime !

ALCIME

L'Ennemi groſſit à chaque pas ;
Et de ſon ſein la terre enfante des ſoldats.
Juſqu'en ces lieux, répond une ſecrette iſſuë,
D'où l'on tient que jadis contre la foi reçuë,
Nos bataillons entrez par cent détours obſcurs,
Chaſſerent les Vainqueurs loin de ces mêmes murs.
C'eſt en vain qu'oppoſant vos troupes les plus fiéres,
Ménélaüs s'avance, & défend les barrieres,
Au dedans des remparts lui-même enveloppé,
De mille coups mortels vient de tomber frappé.
Et le peuple déja menaçant vos Cohortes,
De ce Palais, en foule, environne les portes,
Le trépas de Salmone & de ſon dernier fils

Eleve juſqu'au Ciel ſa douleur & ſes cris.
Par tout dans tous les yeux ſa fureur eſt empreinte.
Comme il eſt ſans eſpoir, il ſe montre ſans crainte.

ANTIOCHUS.

Viens, ſuis-moi, cher Alcime. A ces peuples vaincus,
Pour les diſſiper tous, montrons Antiochus.
De Phoſtime en ces lieux faiſons tomber la tête:
Par lui le châtiment doit commencer....

SCENE VI.

ANTIOCHUS, ZORAIDE, ALCIME, PHOEDIME.

ZORAIDE.

Arrête.
Tremble toi-même, il eſt aux portes du Palais,
Et s'avance vers toi pour punir tes forfaits.
Voilà ton eſpérance & ta gloire tombées.
Tu vas voir le Vengeur du ſang des Machabées.
Des grands Aſmonéens, dans la nuit du tombeau,
Par toi deſcend la race, & leur deſtin ſi beau.
Pere, époux, tout périt par tes feux, par tes armes.
Leur mort en liberté laiſſe du moins mes larmes.
Mon cœur peut à ſon gré déplorer nos malheurs,
Et te faire un tourment de mes propres douleurs.
Et toi qui par tes loix renouvellant la terre,
Sur le Mont Sinaï fis gronder ton tonnerre,
Fais-le tomber ſur qui les oſa mépriſer.
De tes feux à ſon tour tu le dois embraſer.
Aux pieds de tes Autels la main qui nous opprime
A voulu faire aux Juifs un tombeau de Solyme.
Puiſſe plûtôt en lui rappellant tous ſes droits,

Ta juſtice à jamais épouventer les Rois.
Par ſon exemple affreux, que l'impie.....

ANTIOCHUS.

Ah! Madame;
D'un courroux ſi cruel n'accablez plus mon ame.
Je cede, & de vos maux mon cœur eſt pénétré.
Dans ce cœur attendri le remords eſt entré.
Mais Ciel! à chaque inſtant ma terreur ſe redouble.
Quelle affreuſe douleur s'eſt mêlée à mon trouble?
A quels tourmens ſecrets cedent tous mes efforts?
Quelle vapeur brulante occupe tout mon corps!
Mais quoi! ſur le bucher je vois Salmone encore?
Dieux! le feu la reſpecte, & c'eſt moi qu'il dévore.
De ſes jeunes enfans déja l'eſſain nombreux
S'éleve dans le Ciel qui s'entr'ouvre pour eux.

ZORAIDE.

Dieu puiſſant!

ANTIOCHUS.

Ah! parlez. Que faut-il que je faſſe?
D'Iſraël même encor je puis changer la face.
Ma main va relever vos Autels abattus.
Que ne pourrai-je point aidé de vos vertus?
Trop heureux de tenter un effort qui vous plaiſe.
Mais par vos ſoins ſur tout que votre Dieu s'appaiſe.
Qu'à bon droit devant lui les Rois humiliez
Adorent ſa puiſſance & tremblent à ſes pieds.
Son courroux quand il veut peut les réduire en poudre.
Mais quoi! de tous côtez, j'entends gronder la foudre.

SCENE VII.

ANTIOCHUS, ZORAIDE, PHOEDIME, ALCIME, ACHAS, Gardes.

ACHAS.

VEnez, Seigneur, venez, & quittons ces climats.
Le Juif triomphe ici. Cependant vos soldats,
Pour conserver un Roi que la Syrie adore,
Au travers des périls se feront jour encore :
Je vous réponds pour eux d'un invincible effort.
Marchons.

ANTIOCHUS.

Il n'est pour moi d'espoir que dans la mort.
Où me réduit l'éclat de ton pouvoir immense ?
Grand Dieu ! sans l'espérer j'implore ta clémence.

SCENE VIII.

ZORAIDE *seule.*

SEigneur, dans tes desseins, que peuvent devant toi
Ceux dont l'orgueil impie ose attaquer ta loi ?
C'est pour leur châtiment que leur courroux s'enflâme.
Mais que vois-je ? grand Dieu !

SCENE IX. ET DERNIERE.

ZORAIDE, PHOSTIME, Suite de Phoſtime.

PHOSTIME.

Venez, venez, Madame;
Des armes d'Iſraël le ſuccès glorieux,
Contraint Antiochus d'abandonner ces lieux.
Le trouble, la terreur le ſuit dans ſa retraite.
Vous ſçavez ſes progrès; plus prompte eſt ſa défaite.
De leurs ſaints ornemens vos Autels dépoüillez,
De l'aſpect du Tyran ne ſeront plus ſoüillez.
Vos Lévites ſacrez ont calmé leurs allarmes;
Et le Temple eſt ouvert à vos vœux, à vos larmes.
Venez; & ſans tarder, y conduiſant vos pas,
J'y veux rendre avec vous grace au Dieu des combats.

ZORAIDE.

Seigneur, dans les vrais biens que ſa main nous diſpenſe,
Puiſſe votre vertu trouver ſa récompenſe!

FIN.

MARIAMNE,

TRAGEDIE.

A SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE PRINCE DE VENDOME.

MONSEIGNEUR,

Une protection auſſi marquée que celle, dont il a plû A VOTRE ALTESSE *d'honorer ma Tragedie de Mariamne, m'autoriſe aujourd'huy dans la liberté que je prends de vous en faire des remercimens publics ; &*

A SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE PRINCE DE VENDOME.

MONSEIGNEUR,

Une protection auſſi marquée que celle, dont il a plû A VOTRE ALTESSE *d'honorer ma Tragedie de Mariamne, m'autoriſe aujourd'hui dans la liberté que je prends de vous en faire des remercimens publics ; &*

de la mettre à l'abri de votre Auguſte Nom. Oüi, MONSEIGNEUR, *élevé à l'ombre du Trône, formé dans le ſein de la Gloire & des Arts; dans cette longue habitude où vous êtes de voir & de ſentir les beautés dans tous les genres, l'honneur de vos ſuffrages & le prix de vos applaudiſſemens devroient être en faveur de Mariamne, des titres bien impoſans.*

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,
le très-humble, &c.

PREFACE.

PLUSIEURS Perſonnes de conſideration dont je reſpecterai toûjours les conſeils, ont bien voulu me faire entendre que j'étois dans une obligation particuliere de faire imprimer ma nouvelle Tragedie, & de mettre ſous les yeux du Public, & dans le recueillement d'une lecture, une Piece qui a été ſi fort defigurée par le déſordre qui en a troublé la premiere Repréſentation.

Perſonne n'ignore que le Parterre ne ſoit compoſé d'une infinité d'honnêtes gens, & de veritables Connoiſſeurs, dont la déciſion eſt digne de faire en partie la deſtinée des Pieces de Théatre. Mais il y a une portion de ce même Parterre qui met à la place du diſcernement & de la raiſon une partialité vile, & quelquefois vénale.

Je n'ai point traité un ſujet nouveau. La Mariamne de Triſtan a ſubſiſté long-tems ſur nos Théatres. Les fureurs d'Herode ont couté la vie au célebre Mondori, l'un des plus grands Comediens de ſon tems. De nouvelles bienſéances du Théatre que le libertinage peut-être y a ſeul introduites, ne nous ont plus permis d'y ſouffrir quelques perſonnages de la Piece de Triſtan. Non que les mœurs de la plûpart des Spectateurs ſe ſoient épurées; mais il eſt arrivé, que par je ne ſçai quelle bizarerie, plus il y a de corruption dans le cœur, plus on eſt devenu délicat ſur les expreſſions, & ſur les images. Ce n'eſt point l'idée en ſoi qui doit bleſſer; mais l'imagination en mouvement la ſaiſit, & la développe, & la malignité alors ne manque jamais de s'exalter. Peut-être même qu'en recherchant la mé-

chanique de celles de nos Pieces qui ont eu le plus de ſuccès, on trouvera que c'eſt en elles un fond de ce même libertinage qui produit dans la repréſentation je ne ſçai quelle eſpece d'illuſion & d'enſorcellement ; & qu'elles reſſemblent en quelque ſorte à ces coquettes qui ne plaiſent que par leurs défauts & ne tirent leur avantage que de leur infidelité.

Ces nouveautez dans nos Tragedies ſont regardées par quelques uns comme des reſſources de l'eſprit humain, & des découvertes dans le merveilleux ; mais je ne ſçai au contraire s'il ne les faut point enviſager comme des préſages de quelque révolution dans les Lettres, & des avant-coureurs de la deſtruction du goût.

La famille d'Herode auſſi-bien que celle d'Oedipe, a fourni des ſujets ſuſceptibles de tous les interêts capables de remuer l'ame du Spectateur.

Herode étoit un particulier que ſes vices & ſes vertus avoient placé ſur le Trône.

Mariamne une Princeſſe attachée à l'orgueïl de ſa naiſſance & encore plus à ſa douleur & à ſa vertu, & qui n'a eu dans ſon parti que ſes larmes & ſa beauté.

Salome ſœur d'Herode eſt une de ces femmes artificieuſes & capables ſelon leurs vûës & leurs interêts de mettre dans une Cour orageuſe toutes les paſſions en mouvement.

Quels caracteres n'a-t'on point par-là à déployer ſur la Scene ? Et ſur quoi peuvent ſe fonder ceux qui traitent de détails de ménage, & d'affaires purement domeſtiques, les malheurs de la famille de Mariamne & l'extinction entiere de la race des Aſmonéens, qui en ſoit dans le plan de la ſageſſe éternelle, comme une révolution des plus éclatantes & l'époque la plus marquée de l'exécution de ſes décrets ?

Ceux qui ſçavent l'hiſtoire de Mariamne ont dû s'appercevoir que je ne me ſuis point écarté de la verité, & que je n'ai point cherché à ſubſtituer à des évenemens conſacrés, & qui portent leur dignité avec eux, les égaremens d'une imagination qui court après la nouveauté & toûjours plus dereglée qu'elle n'eſt brillante.

Il ne faut auſſi que la plus légére connoiſſance du Théatre, pour ſentir que l'action dans ma Tragedie a toutes ſes parties; que les mœurs & les caracteres y ſont vrais; que tous les incidens y naiſſent du ſujet.

C'eſt par cette raiſon que les traits de la partialité n'ont pû porter que ſur quelques expreſſions, ou répétitions de mots; & que le fonds de la Piece n'a pû être étoufé dans l'inattention, & dans le bruit, dont l'affectation étoit ſi ſenſible ſans qu'elle ait prévalu cependant ſur l'excellence du jeu des principaux Acteurs, & ſur tout de l'inimitable Actrice * dont les tons percoient ce mur d'iniquité, & portoient au-delà, avec la beauté & la magnificence de ſa déclamation, tous les traits marqués, ſi j'oſe le dire, & tous les ſentimens dont la Piece eſt remplie.

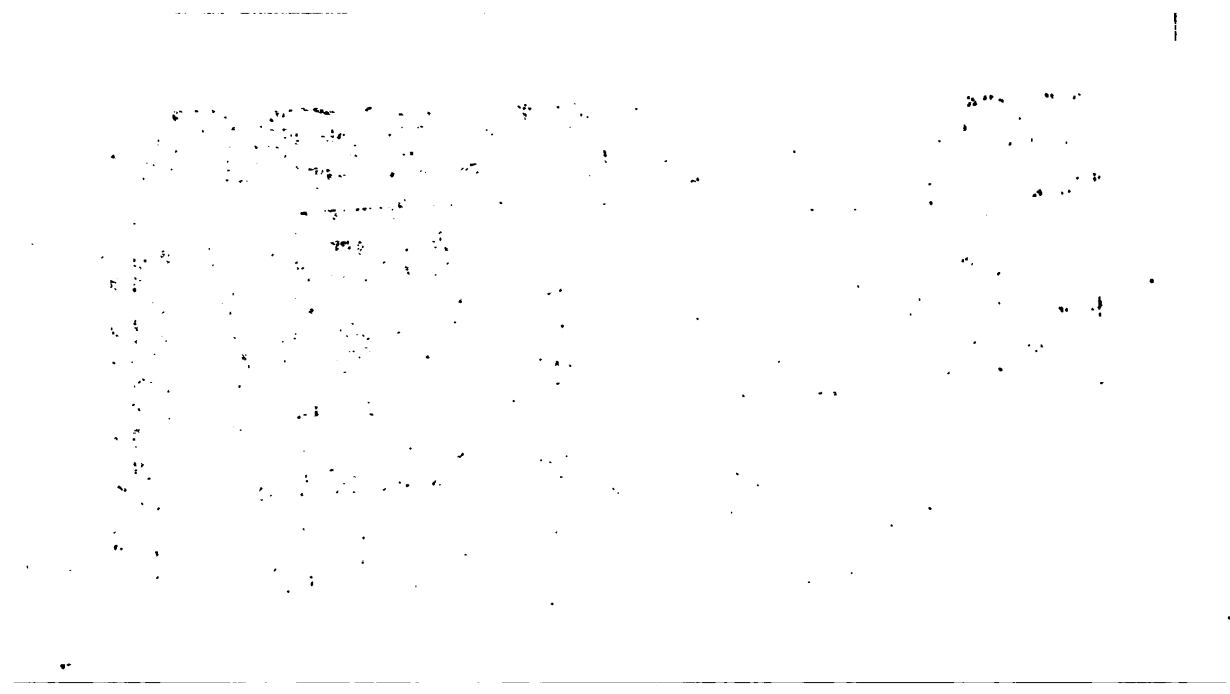
* *Mademoiſelle Duclos.*

ACTEURS.

HERODE, Roi de Judée.
MARIAMNE, femme d'Herode.
ALEXANDRE, fils d'Herode & de Mariamne.
SALOME, sœur d'Herode.
SOESME, un des Seigneurs de la Cour d'Herode, & à qui il avoit confié le gouvernement de l'Etat, pendant son absence.
THARE'S, autre Seigneur de la Cour d'Herode, & dévoüé à Salome.
ALCIME, } Officiers Juifs.
ACHAS, }
PHOEDIME, Confidente de Mariamne.
ELISE, confidente de Salome.
ASSISTANS au Sacrifice.
GARDES.

La Scene est à Jerusalem, autrement dite Solyme dans le Palais des anciens Rois d'Israël.

Marianne refuse de sacrifier à Auguste. Act. IV. Sc. 3.



MARIAMNE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, PHOEDIME.

PHOEDIME.

Madame, il eſt trop vrai, votre crainte étoit juſte,
Un bruit ſourd ſe répand juſqu'au Trône de Auguſte.
Herode en va ſubir l'inflexible rigueur.
l attend ſon deſtin de l'arrêt du vainqueur.
.e Ciel de vos malheurs veut terminer le nombre.
.e fier ami d'Antoine en va rejoindre l'Ombre.
)e ſes plus affidés le viſage interdit,
.eur trouble, leur ſilence, en un mot tout vous dit...

MARIAMNE.

)ue dis-tu là toi même? arrête & conſidere
)ue tout cruel qu'il eſt, ſa gloire encor m'eſt chere.
)e toute ma famille il uſurpa les droits.

Il s'aſſit fierement au Trône de ſes Rois,
Et je ſçai ce qu'il eſt, & combien je ſuis née
Au deſſus de ſon rang & de ſon hymenée.
Mais tu n'ignores point combien a de pouvoir
Sur celles de mon Sang le ſevere devoir;
Que leur gloire attachée à la plus haute eſtime
D'un nœud mal aſſorti fait un droit legitime,
Aſſervit tous nos vœux à l'honneur d'un Epoux,
Phœdime, la vertu n'a qu'un degré pour nous.
Mais pourquoi s'allarmer d'une crainte importune?
Et que ne peuvent point Herode & ſa fortune?
Tu ſçais comme accuſé de forfaits éclatans,
Mon Ayeul le cita qu'il n'avoit pas vingt ans.
Il parut, mais en Juge, & non point en coupable:
D'un conſeil juſqu'alors auguſte & redoutable
Toute la Majeſté devant lui s'avilit,
Et ſur le Trône aſſis Hircan même en pâlit.
Crois-tu que de ſa foi la victime lui-même
Herode... mais enfin je ne vois point Soëſme.
Ne m'avois-tu pas dit qu'il ſe rendroit ici,
Qu'il vouloit me parler?

PHOEDIME,

Madame le voici.

MARIAMNE.

Phœdime laiſſe-nous.

SCENE II.

MARIAMNE, SOESME.

MARIAMNE.

QU'avez-vous à m'apprendre, Soëſme?

SOESME.

Un bruit facheux commmence à ſe repandre.

Au

Au tour de ce Palais le peuple eſt conſterné,
Et l'on dit....

MARIAMNE.

Achevez.

SOESME.

Qu'Herode eſt condamné;
Que la haine d'Auguſte à le perdre obſtinée...

MARIAMNE.

Et du Roi ſur ce bruit reglant la deſtinée
Juſques-là de ſon ſort Soëſme eſt incertain;
Lui qui partageant ſeul le pouvoir ſouverain,
Dans l'abſence d'Herode, à ſes ordres fidele
Nous tient mon fils & moi ſoumis à ſa tutelle!

SOESME.

Eh! que puis-je ſçavoir? ſes amis arrêtés,
De fidéles avis ſans doute interceptés;
Ce pais tout rempli de partis, de cabales,
Triſtes avantcoureurs des diſcordes fatales,
Par qui des Souverains les droits mal aſſurés...
Mais qu'eſt-ce que je vois, Madame? vous pleurez.

MARIAMNE.

J'ignore ſi parmi de confuſes allarmes,
C'eſt foibleſſe ou vertu qui m'arrache des larmes.
Je tremble du peril qui menace ſes jours,
Mais mon reſſentiment n'a point fini ſon cours.
Je m'afflige en ſecret quand ma haine eſt ouverte:
Déteſtant ſes rigueurs je redoute ſa perte,
Je devrois la pourſuivre, & rapellant mes droits
Faire de mes malheurs la querelle des Rois;
Dans ma vengeance même intereſſer Auguſte.
Mais je la crains autant qu'elle me paroit uſte.
O d'une ame accablée imprudent entretien!
Je me plains qu'aujourd'hui le Ciel me ſert trop bien.
Sors, plûtôt de mon cœur, imperieux ſcrupule.
Qu'en l'éternelle nuit mon frere Ariſtobule,
Qu'Hircan juſques à moi, que tant d'autres proſcrits

ALEXANDRE.

Ah! Madame;
Permettez que mon cœur percé de mille traits
Vienne dans votre sein repandre ses regrets.
Mon Pere n'est donc plus? La fortune ennemie
En retranchant ses jours les couvre d'infamie?
Ainsi le sang des Rois ne se respecte plus.
D'Auguste tant vanté sont-ce là les vertus?
Jusques là souille-t'il la gloire de ses armes?
J'entrevois vos conseils, & je sens que vos larmes
Réchauffent dans mon cœur ces fiers ressentimens
Qu'une vengeance illustre irrite à tous momens;
Qu'enfin tout doit ceder aux douleurs que j'éprouve.

MARIAMNE.

Calmez, mon fils, calmez un transport que j'approuve
Moi-même encor du Roi j'ignore le destin:
On n'a fait de sa mort qu'un rapport incertain.
Que sçai-je? plus heureux il respire peut-être,
Mais Auguste est vainqueur, respectez un tel maître.
Peut-être un jour mon Fils vous en aurez besoin,
Ne poussez point ici vos murmures plus loin.
Et qui sçait si l'effort d'une main sanguinaire....

ALEXANDRE.

Ciel!

MARIAMNE.

Mon Fils, votre aspect me rappelle mon frere.
La nature se joüe en de vivants portraits.
Il étoit votre image, ou vous avez ses traits.
Les graces, la douceur des vaillans Machabées
Brilloient encor en lui du Ciel même tombées.
Que sa tête charmante, & sa noble pudeur
De sa Tiare encor relevoient la splendeur!
Quand sur ses pas en foule accouru dans le Temple,
Avec avidité le peuple le contemple,
Et qu'il admire en lui le reste de ses Rois.
Ce fut pour la premiere, & la derniere fois.

Hélas ! de ma maiſon j'ai vû tomber la gloire.
Ce jour, ce cruel jour frappe encor ma mémoire,
Où plongé dans les eaux par de perfides mains,
A peri devant moi le plus cher des humains.
L'horreur ſur ſon viſage eſt tout-à-coup empreinte ;
Et de ſes yeux ouverts la lumiere eſt éteinte,
Il n'offre plus qu'un corps meurtri, defiguré.
Le Temple en fut émû, le voile dechiré,
Le Ciel gronda, le jour ſe couvrit de nuages,
Et le Jourdain ſanglant inonda ſes rivages.

ALEXANDRE.

Ciel ! où votre douleur va-t'elle s'égarer ?
Quel ſouvenir encor vient de vous déchirer ?
Oubliez les malheurs de votre auguſte Race.
Songez aux maux préſens, & qu'une autre diſgrace
Aſſaillit votre cœur déja trop abattu,
Et plus cruelle encor s'offre à votre vertu.
Mon ame à ce tranſport ne s'eſt point attenduë.
He quoi ! vous ne pouvez détourner votre vûë
Des objets éloignés qui viennent vous frapper,
Quand l'interêt d'un Fils doit ſeul vous occuper ?
Ciel ! à qui dans mes maux faut-il que je m'adreſſe ?

MARIAMNE.

Mon Fils, vous devez mieux juger de ma tendreſſe.
Ne me condamnez point. Vous ſçaurez tôt ou tard
Ce qui cauſe mon trouble & d'où ma douleur part.
Mais ſçachons quel avis Phœdime nous apporte.

SCENE IV.

MARIAMNE, ALEXANDRE, SALOME, PHOEDIME,

PHOEDIME.

MAdame, j'ai laiſſé Salome à votre porte,
Pour vous en informer je devance ſes pas.

MARIAMNE.

Tu peux la prévenir, je ne la verrai pas.
Tu ne connois que trop l'accueil qu'elle merite,
Tu sçais jusqu'à quel point sa présence m'irrite.
Voudrois-tu dans mon trouble, avec un nouveau soin,
De ses perfides pleurs me rendre le témoin?
Phœdime, jusques-là je ne puis me contraindre.
Allons, mon Fils rentrons.

Mariamne & Alexandre sortent.

PHOEDIME.

Ah! que j'ai lieu de craindre
D'un mépris trop marqué les retours éclatans!

SCENE V.

SALOME, PHOEDIME, ELISE.

PHOEDIME.

LA Reine s'est soustraite à nos yeux.

SALOME.

à part.

Je t'entens.
Je sçai de ses chagrins la cause déplorable,
Et prendrai pour la voir un moment favorable.
Mais qu'elle sçache au moins que dans mes déplaisirs,
Je venois joindre ici mes pleurs à ses soupirs,
Et dans le bruit public d'un changement funeste,
De mes foibles secours offrir tout ce qui reste.

PHOEDIME.

Madame, c'est assez.

SCENE VI.

SALOME, ELISE.

SALOME.

DE tes cruels mépris
Avec usure encor je te garde le prix,
Reine trop orgueilleuse, & tu vas me connoître.
As-tu crû qu'à l'outrage insensible peut-être,
Esclave comme un autre, & timide à mon tour,
De ta vaine faveur j'attendrois le retour?
Que je la briguerois? Avec quelle insolence
Tu m'as fait mille fois rougir de ma naissance?
Si la splendeur du sang n'est point donnée à tous,
La gloire pour le moins ne dépend que de nous,
Elle éleva mon Frere au Trône de Judée.

ELISE.

Que dites-vous, Madame? Et quelle est votre idée?
Quel tems votre courroux prend-il pour éclater?
Dans quels périls vous-même allez-vous vous jetter?
Si le Roi ne vit plus, que devient votre haine?
Et pouvez-vous douter qu'Alexandre, la Reine,
Ne trouvent bien-tôt grace auprès de l'Empereur?

SALOME.

Elise, il en est tems, sors toi-même d'erreur.
Au gré de mes desirs aujourd'hui tout conspire.
Herode vit encor. Mais c'est peu qu'il respire,
Les soupçons devant lui d'abord sont disparus,
Sa gloire est confirmée & ses honneurs accrus.
Que te dirai-je encor? soit prudence, ou caprice;
Le Roi doit à Cesar offrir un sacrifice.
C'est ce qu'en arrivant lui-même il s'est promis.

De tout ce grand pouvoir entre ſes mains remis.

ELISE.

Et de quel œil, ô Ciel! le peuple, Mariamne,
Vous-même verriez-vous cette Fête prophane,
Et d'un Roi de Juda quel peut-être l'objet?

SALOME.

Arrête. C'eſt ſur quoi je medite un projet,
Dont je ne t'oſe encor confier l'importance.

ELISE.

Madame, ce ſuccès paſſe votre eſperance.
Puiſſent vos ennemis bien-tôt être écartés!
Mais parmi ces honneurs, & ces proſperités,
Dit-on pourquoi Ceſar avec tant d'avantage....

SALOME.

Tharés qui me l'écrit n'en dit pas davantage.

ELISE.

Tharés! & depuis quand ſervant vos intérêts,
Madame, eſt-il admis juſques dans vos ſecrets?

SALOME.

De tous mes confidens connois le plus fidele,
Il attend que ma main couronne un jour ſon zele,
C'eſt ce qu'adroitement je lui laiſſe eſperer,
Non que la ſienne enfin pût me deshonorer,
Sa naiſſance eſt illuſtre; il eſt fils de Tadée,
Qui ſous le vieux Hircan gouverna la Judée.
Enfin hier en ſecret j'en reçus un exprès,
Il m'apprend ſon départ, & qu'Herode de près
Sur ſes pas.....

ELISE.

Et d'où vient qu'un bruit ſi peu fidele.....

SALOME.

C'eſt moi qui de ſa mort ai ſemé la nouvelle.
De mes deſſeins ſecrets mes amis informés
Pour tout autre ont tenu les paſſages fermés.
Ainſi de tous les bruits me rendant la Maîtreſſe,
Je n'en repands aucun qu'autant qu'il m'intereſſe,

J'ai voulu m'appuyant par de feintes douleurs
Frapper tous les eſprits & ſonder tous les cœurs,
Et dans tous mes projets toûjours plus affermie,
A l'aide de ſes ſoins, perdre mon ennemie.
Je rends à ſon orgueil tous les maux qu'il m'a faits.
Toi! d'un rapport menteur admire les effets,
Vois au bruit d'une mort à peine divulguée
Les divers mouvemens d'une Cour intriguée,
D'un Peuple factieux les differens partis
Et de tant d'interêts les nœuds mal aſſortis.
De ce trouble commun je vois ce qui peut naître.
Que de moiens ouverts à qui les ſçait connoître!
J'en ai beſoin, Eliſe, on peut l'imaginer,
Quand ſous le nom d'autrui nous voulons gouverner.
Maudite ambition! gloire trop importune!
Vils eſclaves des Rois, & de notre fortune,
Et victime à la fin d'un Etat en courroux,
Le repos n'eſt point fait ni pour eux ni pour nous.
Mais on vient. C'eſt Tharés.

SCENE VII.

SALOME, THARE'S, ELISE.

THARE'S.

DAns mon impatience,
J'oſe juſqu'en ces lieux chercher votre préſence,
J'avois couru, Madame, à votre appartement.

SALOME.

C'eſt mal choiſir le lieu, Tharés, & le moment;
Toutefois parlez-moi. Le jour qui nous éclaire
A ſes peuples ſurpris va-t'il rendre mon Frere?

THARE'S.

Si du départ du Roi je compte les instans,
Dans une heure au plus tard vos vœux seront contens.
Bien-tôt dans ses transports l'amour & la nature....

SALOME.

Racontez-moi, Tharés, cette illustre avanture,
Mais quoique seuls, songez que ces murs aujourd'hui...

THARE'S.

Herode a vû Cesar & tout l'Empire en lui:
Aux pieds du Trône où tout disparoit à sa vûë,
Des Peuples & des Rois la foule est confonduë.
La gloire l'environne, & jette au loin l'effroi.
Jusqu'au bout, lui dit-il, Cesar écoute moi.
J'aimois Antoine & j'eus une douleur profonde
De voir qu'il prétendoit à l'Empire du monde
Sans pouvoir le servir que de mes seuls trésors.
L'Arabe ouvroit la guerre, & m'occupoit alors.
Que n'ai-je, ajoûta-t'il, aux dépens de ma vie
Vû d'un si digne ami la gloire mieux servie?
Et dans tous ses projets si noblement conçus
Pû lui rendre les biens que j'en avois reçus?
Ah! lorsque d'Actium la fatale journée
Eut d'Antoine éperdu trahi la destinée,
Il ne put m'accuser de m'être démenti,
Ni qu'ayant lâchement delaissé son parti,
A quelque espoir ailleurs mon ame fut ouverte:
S'il eût cru mes conseils il prévenoit sa perte.
Je te dirai bien plus, mon zele en son transport
De Cléopatre osa lui proposer la mort;
Et que, quoiqu'il l'aimât jusqu'à l'idolatrie,
Il fit ce sacrifice à Rome, à sa Patrie;
S'emparât de son Trône, & que sûr de ma foi
Il se mit en état de te donner la loi.

SALOME.

Mon ame à ce recit demeure encor troublée.

THARE'S.

Un murmure s'éleve en toute l'assemblée
Cesar sur tout frappé de ces traits hazardeux
Attira les regards partagés entre eux deux,
Soit colere ou surprise, il garda le silence.
Ou sa vertu plûtôt emporta la balance.
Le Roi dans son maintien loin d'être embarrassé
Si sans égard, dit-il, à ce qui s'est passé,
Si t'imposant toi-même un oubli magnanime,
Un ami tel que moi merite quelque estime,
Ose en faire l'épreuve, & si nous convenons,
Il ne faut que changer les objets & les noms.
Je n'ai qu'à mettre Auguste, & sa gloire à la place;
Et la même amitié conduira mon audace.
Par ma reconnoissance augure de ma foi,
Cesar, cette offre est digne & de Rome & de toi.

SALOME.

Tel se montre un grand cœur que le revers éprouve.

THARE'S.

Dans ces hauts sentimens Auguste se retrouve,
Et parmi le transport d'une noble pitié
D'Herode dans ses bras accepta l'amitié.
Voilà comment ce Prince heureux, & sans bassesse
A calmé de Cesar la fureur vengeresse.
Mais Madame, songez à l'aller recevoir.

SALOME.

La Reine va sur lui reprendre son pouvoir
Sans doute.

THARE'S.

Epoux jaloux, Amant toûjours fidele,
Son cœur impatient n'est occupé que d'elle.

SALOME,

Vous sçavez entre nous quels projets concertés,
Tharés, & quels sermens par la gloire dictés,
Doivent unir nos cœurs, nos interêts...

THARE'S.

Madame ;
Avec le même eſpoir, même zele m'enflâme.
Fidele à ſeconder vos deſſeins glorieux....

SALOME.

C'eſt aſſez, mais ſur tout ôtons-nous de ces lieux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

AH! du moins attendez qu'un avis plus fidele,
De la mort de mon pere assûre la nouvelle,
Madame, & jusques là suspendez vos douleurs.
Que l'interêt d'un fils....

MARIAMNE.

Helas! tous mes malheurs
Ne sont connus, mon Fils, que du Dieu que j'implore;
Mais Phœdime à mes yeux ne s'offre point encore.
Ciel! quels sujets d'effroi pour mon cœur agité?
Une Cour disparuë, un Palais deserté,
Le Peuple qu'en ces murs un nouveau trouble excite,
Et qui de tous côtez vole, & se précipite;
Les airs qui de ses cris retentissent par tout;
Solyme en mouvement de l'un à l'autre bout,
La nouvelle, mon fils, n'est que trop affermie,
Votre pere est proscrit. Enfin notre ennemie
Exécute un projet dès longtemps medité,
Le Sceptre de Juda vous est peut-être ôté.
Le Sang d'Antipater...

ALEXANDRE.

Ah! quoi qu'il ose attendre;

Le Fils de Mariamne a ſeul droit d'y prétendre.
D'un autre hymen mon pere avoit ſubi la loi.
Mon frere eſt fils d'Herode, & je ſuis fils du Roi.
Je vais aux yeux des Juifs, dans ce malheur funeſte,
Des grands Aſmonéens préſenter ce qui reſte;
Ou mon ſang, s'il le faut dignement répandu
Leur prouvera bientôt que j'en ſuis deſcendu,
Et que loin de ſouiller la gloire de leur race...

SCENE II.

MARIAMNE, ALEXANDRE, PHOEDIME.

PHOEDIME.

Madame, votre ſort va prendre une autre face.
Déja j'ai vû Tharés, & bien tôt dans ces lieux
Herode va paroître encor plus glorieux.

MARIAMNE.

Ciel!

PHOEDIME.

De ſes grands deſtins le cours toûjours proſpere...

MARIAMNE.

Herode vit encor?

ALEXANDRE.

Le Ciel me rend mon Pere?

PHOEDIME.

Non loin de nos remparts il a, dit-on, paru,
Au devant de ſes pas tout un peuple a couru.
Soëſine m'a chargé d'en informer la Reine.
Tout part; & chacun ſuit l'exemple qui l'entraîne;
De divers ſentimens ſe laiſſe pénétrer.
Il en eſt tems: Venez vous-même vous montrer.

MARIAMNE.

Ah! loin de ce Palais ſans plus t'en rendre compte;

Que ne puis-je, Phœdime, aller cacher ma honte!
Ne peux-tu pas toi-même assez te rappeller
Ce qui doit de ses yeux pour jamais m'exiler?
Et sans te découvrir jusques où va sa rage,
Toi-même tu peux voir par quel nouvel outrage
Il cherche à m'immoler au mépris de sa Cour.
Il me laisse ignorer sa vie & son retour.
A l'ombre de mon Trône encor plus mépriſée,
Je vais de tout un Peuple essuyer la risée.

ALEXANDRE.

Ah! ses ordres sans doute ont été mal suivis.
De son retour, Salome interceptant l'avis,
La cruelle a joui de votre inquiétude.
Interrogez Tharés dans cette incertitude.

MARIAMNE.

Hé bien, va le trouver, Phœdime, en ce moment,
Et dis-lui qu'il m'attende en mon appartement.

Phœdime sort.

Je connois votre Pere, & sur son injustice,
Ai-je besoin, mon fils, qu'un autre m'éclaircisse?
De tous mes droits ainsi perfide ravisseur,
Il m'abandonne en proye à l'orgueil de sa sœur.
Mais puisque ma vertu devient mon seul azile....

ALEXANDRE.

Je ne puis vous entendre avec un cœur tranquille,
Madame, c'en est fait, ou daignez-vous calmer,
Ou pour votre querelle enfin je vais m'armer.
C'est trop vous voir plongée en des ennuis si sombres;
Vos cris de vos ayeux ont évoqué les Ombres,
Et leur plainte mêlée à votre déſeſpoir
Par votre bouche ici m'annonce mon devoir.

MARIAMNE.

Gardez-vous de confondre, & ma cause & la vôtre.
Je sçais quel nœud sacré nous unit l'un & l'autre.
Mais songez bien qu'un Pere est aussi votre Roi,
Et laissez l'Eternel, Juge entre Herode & moi.

Sa gloire autant que lui, mon fils, vous intereſſe;
Au-devant de ſes pas montrez votre allegreſſe.
Allez, & menageant de puiſſans interêts,
Dans ſes embraſſemens oubliez mes regrets.

SCENE III.

ALEXANDRE *ſeul.*

O Vertu que j'admire! ainſi donc la nature
Ne permet à mon cœur ni plainte ni murmure?
Ses plus chers interêts oppoſés tour à tour,
A mes reſſentimens ne laiſſent aucun jour?
J'entends du bruit. On vient. Partons. C'eſt trop attendre.

SCENE IV.

HERODE, ALEXANDRE, SOESME; THARE'S, ALCIME.

Suite du Roi, Gardes.

HERODE.

Ciel! je reſpire enfin. Mais que vois-je? Alexandre?

ALEXANDRE.

Souffrez, Seigneur, ſouffrez....

HERODE.

Dois-je vous embraſſer!
Mon Fils, & deviez-vous ſi peu vous empreſſer,
Pour me rendre un devoir qu'exige ma tendreſſe?

ALEXANDRE.

h! Seigneur, eſt-ce à moi que ce diſcours s'adreſſe?
ermettez-moi plûtôt de me plaindre à mon tour.
peine en ce moment j'apprens votre retour?
ue n'avez-vous pû voir dans nos juſtes allarmes,
e trouble de la Reine, & le cours de mes larmes?
e Palais de nos cris doit encor retentir....

HERODE.

e ma préſence allez-vous-même l'avertir,
t l'embraſſant pour moi, dites à l'inhumaine,
ue pour elle en ces lieux l'amour ſeul me ramene.
ites-lui que je mets au bonheur de la voir
a plus chere eſperance, & mon premier devoir;
ue je viens à ſes pieds par un retour bien juſte
époſer les honneurs que j'ai reçus d'Auguſte,
t qu'il ſembloit lui-même en ſecret combattu
efuſer à ma cauſe, & rendre à ma vertu.
e n'ai point oublié ni mon rang, ni ma gloire.
Rome de ma fierté gardera la mémoire.
En parlant aux Romains, à ce Peuple de Rois,
Pour excuſe à Ceſar j'ai donné mes exploits.
Mais dans l'impatience où mon amour me livre,
Je ne vous retiens plus, & vais bientôt vous ſuivre.

SCENE V.

HERODE, SOESME, THARES, ALCIME, *Suite du Roi, Gardes.*

HERODE.

ALcime, prenez ſoin d'aſſembler le Conſeil,
Et vous Tharés, qu'au Temple un pompeux appareil
En l'honneur de Ceſar annonce un ſacrifice:

Je lui dois des Autels. A ce pieux office
Appellez de ma part les Pontifes Sacrés.
Ne perdez point de tems. Soësme demeurez.

SCENE VI.

HERODE, SOESME.

HERODE.

Viens-je éprouver ici ta faveur ou ta haine,
O Ciel? approche. Avant que d'entrer chez la Reine,
Soësme, j'ai voulu te parler un instant.
Il doit te souvenir de quel ordre en partant,
J'ai sçu charger pour moi ton amitié sincere.
Cet ordre à mon repos devenoit nécessaire,
Le Ciel n'a pas voulu qu'il fût exécuté,
Il a servi mes vœux. Mais je me suis flatté
Qu'un mystere éternel cacheroit à la Reine
Ces dangereux excès où mon amour m'entraîne.

SOESME.

Puis-je entendre, Seigneur, avec tranquillité
Un discours..... doutez-vous de ma fidelité?

HERODE.

Je crois qu'à tes devoirs rien ne peut te soustraire.
Loin de te soupçonner, je rends grace au contraire
A tes yeux surveillans, à tes soins assidus,
Sans qui mes sens peut-être à tout heure éperdus
N'auroient pû soutenir les rigueurs d'une absence.

SOESME.

Je sçai ce qu'aux dépens souvent de l'innocence
Peut soupçonner un cœur trop plein de son amour;
Quels mouvemens divers l'agitent tour à tour;
Que souvent le jouet de sa fureur extrême,
On n'a dans ses soupçons de rival que soi-même.

Mais que dis-je ? Seigneur, un Heros tel que vous
Se livre rarement à ſes tranſports jaloux.

HERODE.

Soëſme, tu dis vrai. Je ne ſuis point injuſte.
Mais pendant le ſéjour que j'ai fait chez Auguſte,
Que faiſoit Mariamne ? & de quels ſoins divers.

SOESME.

Seigneur, ſans ceſſe aux pleurs j'ai vû ſes yeux ouverts.

HERODE.

Et ce ſont là ces pleurs dont l'ingrate m'opprime,
Dont toûjours mon amour lui devroit faire un crime.
Le ſouvenir des ſiens bien plus cruels que moi
L'accompagne en tous lieux, & la remplit d'effroi ;
Et toûjours ſur mon cœur rachetant ſes allarmes,
Juſqu'au lit d'un époux elle porte ſes larmes ;
Conſume en vains regrets tous ſes jours les plus beaux,
Sans ceſſe ſon eſprit erre autour des tombeaux,
Se repait de leur cendre. Eſt-ce donc là qu'éclatte
Cette auſtere vertu dont ſe pare l'ingrate ?
Au rang de ſes devoirs met-elle ſes mépris,
Et de mes feux ardens eſt-ce là tout le prix ?

SOESME.

Vous le ſçavez, Seigneur, ſur tout ce qui vous touche,
La verité toûjours a parlé par ma bouche.
Du fruit de vos travaux, il eſt temps de joüir.
L'éclat de votre regne a ſçu tout éblouir ;
Mais le ſoin d'être heureux eſt une autre ſcience.
Il faudroit moins d'amour & plus de confiance.
Que ne peut point l'eſtime ? & c'eſt n'en point marquer,
Que de croire toûjours qu'on puiſſe nous manquer.
L'honneur eſt orgueilleux dans le cœur d'une femme.
Sur tout, Seigneur, ſur tout daignez fermer votre ame
A ces traits qui ſouvent avec art détachés
Servent nos interêts ſous d'autres noms cachés.
Banniſſez vos ſoupçons : ſi vous devez m'en croire,

La vertu de la Reine égale votre gloire ;
Egale ſa beauté qui paroît à nos yeux,
Comme aux vôtres, Seigneur, le chef d'œuvre des Cieux.

HERODE.

Oui, je ſens croître encor le beau feu qui m'enflâme.
J'en croirai tes conſeils, cher Soëſme, & mon ame
Va ſur ton amitié fonder tout ſon bonheur.
Entrons. Mais quelqu'un vient.

SOESME.

C'eſt la Reine, Seigneur.

SCENE VII.

HERODE, MARIAMNE, ALEXANDRE, SOESME, PHOEDIME, *Suite de Mariamne.*

HERODE.

Ciel, qui la viens d'orner d'une grace nouvelle
Inſpire-lui pour moi ce que je ſens pour elle!

MARIAMNE.

Quelle affreuſe contrainte? & que veut-on de moi!

HERODE.

Divine Mariamne, eſt-ce vous que je voi?
Craignez-vous ma préſence? ô Ciel! le puis-je croire!

MARIAMNE.

Jouïſſez à loiſir, Seigneur, de votre gloire,
Des dépouilles d'Antoine, & laiſſez-moi mes pleurs.

HERODE.

Ah! que vous me percez de mortelles douleurs!
Mais la plainte ſied mal, lorſqu'après tant d'allarmes,
A mes déſirs brûlans le Ciel rend tous vos charmes,
Madame, & rien ne peut troubler dans ce moment

.a douceur que je goûte en cet embraſſement.
)eut-être à mon Fils ſeul je dois votre préſence.
'e vous ſçai gré pourtant de cette complaiſance.

MARIAMNE.

Que parlez-vous de plainte ? & ſur quoi fondez-vous
ieigneur, ce dernier trait d'un injuſte courroux ?
ſt-ce que ſous vos loix comme une autre rangée,
A toute heure, en tous lieux, de témoins aſſiegée,
De vos ordres preſſans j'ai voulu m'affranchir ?

HERODE.

Hé quoi ! votre courroux ne peut-il ſe fléchir ?
Quand la gloire m'éleve au deſſus de l'envie,
Quel chagrin domeſtique empoiſonne ma vie ?
Te dois-je quelque grace, ô Ciel ! pour tes bienfaits ;
Si mes plus chers déſirs ne ſont point ſatisfaits ?
Ou reprends des faveurs dont l'éclat m'importune ;
Ou réunis pour moi l'amour & la fortune.
L'un me manquant, je ſuis de tous les deux trahi :
Que ſervent tant d'honneurs, ſi j'en ſuis plus haï ?
Si dans le cours pompeux d'une gloire ſi grande
L'ingrate Mariamne en rejette l'offrande ;
Si ſa rigueur toûjours cherche à me déchirer ;
Et ſi dans ſes bras même il me faut ſoupirer ?
Songez-vous quel lien nous unit l'un & l'autre ?
Vous troublez mon repos, même au dépens du vôtre ;
Et lorſque tout s'empreſſe au-devant de mes pas,
Mes yeux vous cherchent ſeule & ne vous trouvent pas.
Le retour d'un époux. ...

MARIAMNE.

Je vois avec ſurpriſe
Dans quel reproche ici votre cœur s'autoriſe.
Quelques avis du moins devoient me préparer
A ce retour ſoudain qu'on me laiſſe ignorer ?
Je dois en ſoupçonner d'indignes artifices.
Dans le Temple pour vous fumoient les ſacrifices

Lorſque de votre mort le bruit s'eſt répandu.
La Cour étoit en crainte & le Peuple éperdu.
De ce faux bruit ſans doute on ménageoit l'uſage,
C'étoit pour obſerver mon pas & mon viſage,
On vouloit abuſer de ma credulité ;
On me donnoit la mort avec tranquillité,
Et déja... mais, Seigneur, ſouffrez que je vous laiſſe.
Je ne ſçai tout à coup quelle douleur me preſſe.
Daignez me pardonner ces triſtes mouvemens.

HERODE.

Et moi, vous me livrez aux plus cruels tourmens.
Iſraël m'eſt témoin & l'Eternel lui-même..

MARIAMNE.

Gardez-vous d'atteſter ſa puiſſance ſuprême,
Ces auguſtes ſermens ne vous ſont plus permis,
Quand par vous à Ceſar des Autels ſont promis.
Pour lui d'un nouveau Temple allez tracer l'enceinte,
De prophanations ſouillez la Cité Sainte,
Faites à tant d'horreurs remonter le Jourdain ;
Mais craignez d'éprouver un châtiment ſoudain.

SCENE VIII.

HERODE, ALEXANDRE.

HERODE, *retient Alexandre qui ſuit Mariamne.*

VOus voyez juſqu'où va l'aigreur de votre Mere.
Mais je puis la calmer, ou du moins je l'eſpere,
Si ſon amour pour vous ſe trouve au mien pareil.
Alcime par mon ordre aſſemble le Conſeil.
Pour la premiere fois venez y prendre place.

ALEXANDRE.

Seigneur, je ſens le prix d'une pareille grace,
Et quand vous voudrez bien vous-même m'enſeigner
Ce grand art que le Ciel vous donna pour regner,

Jeune encor au conseil, & sans experience
J'espere m'y montrer digne de ma naissance.

HERODE.

J'y dois déliberer sur de grands interêts,
Et vos yeux vont s'ouvrir à d'augustes secrets,
Dont la seule importance est un frein pour se taire.
L'art de regner, mon Fils, est un profond mystère;
Et c'est même un secret pour le seul Potentat.
Le Peuple, à dire vrai, connoît mal son état,
Confond les droits souvent avec les injustices,
A la place des Loix ils mettent leurs caprices,
De volages désirs toûjours sont combattus,
Et sur leurs passions jugent de nos vertus.
Delà ces grands revers & ces chutes sinistres.
Il faut aussi, mon fils, connoître ses Ministres.
Souvent dans un faux jour ils offrent les objets,
Et pour nos volontés nous donnent leurs projets.
De leur ambition, de leur haine peut-être,
Esclaves d'autant plus que nous croïons moins l'être.
Ils ont des interêts des nôtres différens,
Ils font le crime, & nous, nous sommes les tyrans.
Mais, mon Fils, mon esprit que la douleur partage;
Remet à d'autres temps à s'ouvrir davantage.
Sur les divers partis, sur les sages soupçons.....

ALEXANDRE.

Vos exemples, Seigneur, abrégent les leçons.

HERODE.

Allez voir votre Mere.

SCENE IX.

HERODE, SALOME.

SALOME.

HE' quoi déja votre ame,
Seigneur, d'un nouveau trouble.....

HERODE.

Ah ! bien plûtôt, Madame,
Dites qu'un ennemi couvert & ſoupçonneux
D'une ſainte amitié cherche à rompre les nœuds ;
Que contre Mariamne une cruelle envie
M'ôte avec ſon amour le repos de ma vie.

SALOME.

Ah ! reconnoiſſez mieux cet ennemi, Seigneur ;
Et ne le cherchez point ailleurs qu'en votre cœur.
Souffrez ma liberté, c'eſt de votre foibleſſe
Que nait l'excès d'orgueil qui la perd, & nous bleſſe
Ceſſez de vous trahir. D'un ſoin trop dangereux
Vous cherchez à nourrir un amour malheureux :
Pour vaincre ſes dedains, & la fléchir peut-être,
Dans un Epoux haï, faites-lui voir un maître.

HERODE.

Ah ! gardez-vous vous-même ici de m'offenſer ;
De tous ſes ſentimens vous devez mieux penſer.
Loin de la ſoupçonner d'aucune injuſte haine,
J'impute à ſa vertu cet orgueil qui l'entraine.

SALOME.

Avec tant de vertu, dans leur injuſte cours,
Seigneur, j'ignore l'art d'accorder ſes diſcours.
Elle devroit du moins plus humble en ſes miſeres
Supprimer tous les noms d'Aſſaſſin de ſes Peres,
De lâche Uſurpateur, de Tyran odieux
Qui n'a connu qu'Antoine, & Ceſar pour ſes Dieux.

HERODE.

Je le ſçai bien, ma ſœur, elle eſt trop indiſcrette ;
Mais de mon cœur auſſi la juſtice ſecrette
Lui ſouffrant ces diſcours un peu hors de ſaiſon,
Dans ſes emportemens trouve qu'elle a raiſon.
De quels moyens cruels n'ai-je point fait uſage ?
Vous-même dans ſes maux contemplez votre ouvrage.
Je n'ai que trop ſervi votre zele indiſcret,
Et ſous ce nom peut-être un interêt ſecret,

Souffrez

ouffrez que mon amour embraſſe ſa défenſe,
e ſçai que ſon orgueil quelquefois vous offenſe;
Iais le vôtre eſt injuſte, & ſon illuſtre ſang
ixige qu'avec vous elle garde ſon rang.

SALOME.

e le vois bien, Seigneur, quoi qu'elle oſe entreprendre,
l eſt tems de me taire, & c'eſt à moi d'apprendre
\ ſouffrir ſes mépris déſormais trop certains;
Iais il faut eſperer, graces à vos deſtins,
Que ſes cris ſoûtenus des droits de ſa naiſſance
ur un Peuple volage auront peu de puiſſance.

HERODE.

Rien n'eſt ici, Madame, à redouter pour nous,
Trop heureux! ſi je puis appaiſer ſon courroux!
Si je la crains, ce n'eſt que parceque je l'aime,
Déja loin de ſes yeux mon ſupplice eſt extrême.
Un ſeul de leurs regards prompt à tout embraſer
Peut exciter en moi le trouble, ou l'appaiſer.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOESME *ſeul.*

DU ſecret entretien que Salome deſire
Quel ſeroit le motif? & qu'a-t'elle à me dire?
J'attens ſa confidence, & prévois ſes diſcours;
En vain un art perfide en va regler le cours.
Mais quels preſſentimens étonnent ma conſtance,
Et de quel attentat revelant l'importançe,
Seduit dans mon eſpoir, trompé dans mon deſſein,
Ai-je mis à la Reine un poignard dans le ſein?
Oüi. Malgré la faveur & d'Auguſte & de Rome,
Il eſt des interêts trop cruelle, Salome,
Que je ne puis trahir, ni te ſacrifier.
Ah! que dis-je! à ces murs gardons de confier
Le beau feu qui m'anime, & qu'un reſpect ſuprême
Semble n'oſer encor confier à moi-même,
Et dont mon cœur s'étoit dérobé la moitié
Sous le voile apparent d'une illuſtre pitié.
Belle Reine, ma foi toûjours plus aſſervie....
Mais on entre, voici ſa cruelle ennemie.

SCENE II.

SALOME, SOESME.

SALOME.

AVant que le Conſeil ſoit prêt à s'aſſembler,
J'ai cru devoir Soëſme, un moment vous parler.

SOESME.

Madame, attendez tout d'un zéle légitime.
Que puis-je.....

SALOME.

Vous ſçavez combien je vous eſtime,
De quels ſecours par tout appuyant votre eſpoir....

SOESME.

Trop heureux, ſi toûjours fidéle à mon devoir
Je n'ai point écarté les bontés de Salome!

SALOME.

Je m'en plaindrois à tort. Et lorſqu'Auguſte & Rome
S'empreſſent pour Herode & d'une égale ardeur
Viennent ſur tant d'états d'élever ſa grandeur;
Que tant d'honneur ſe joint à ſon pouvoir ſuprême,
Sans doute que le Roi vous retrouve le même,
Et que dans votre ſein du même zéle épris
Sa main de ſa faveur va recueillir le prix?

SOESME.

Je dois vous l'avoüer, ce diſcours m'embarraſſe,
Madame, il me ſurprend, & d'où partent, de grace,
Ce doute injurieux, & ces ſoupçons couverts?

SALOME.

Oüi, Soëſme, ſur vous tous les yeux ſont ouverts.
Le Roi vous confia la garde de la Reine,
Son retour en ces lieux n'a-t'il rien qui vous gêne?
J'ignore en ſes ſecrets juſqu'à quel point admis,

Quels ordres importans vous ont été remis.
Mais pour elle vos ſoins & votre complaiſance
N'ont que trop augmenté l'orgueil de ſa naiſſance.
Tout un Peuple déja ſembloit ſe diviſer.
Dans l'abſence d'Herode elle a pû tout oſer.
Elle l'a cru perdu. La Cour trop mal inſtruite....

SOESME.

Je ne rends qu'au Roi ſeul compte de ma conduite,
Madame, & ſans ſortir d'un devoir rigoureux,
Je ne ſçai point trahir d'illuſtres malheureux.
Herode avec ſon fils m'a confié la Reine,
Et j'ai cru la devoir traiter en ſouveraine;
Et dans tous ſes déſirs en reſpecter la Loi.
En uſer autrement, c'étoit manquer au Roi.
Sans prendre aucun ombrage, ou de folles allarmes,
De tous ſes mouvemens je n'ai vû que ſes larmes.
J'ai calmé ſes douleurs autant que je l'ai pû,
Puiſſe bientôt le cours en être interrompu!
Le Roi revient tout plein d'ardeur & de tendreſſe.
Puiſſent pour leur bonheur les vœux qu'au Ciel j'adreſſe
Avoir le plein ſuccès qu'il en faut ſouhaiter,
Et qu'au prix de mes jours je voudrois acheter!

SALOME.

Ce zéle doit trouver ſon prix. Le Ciel eſt juſte,
Il vient de prononcer par la bouche d'Auguſte.
Vous le ſçavez.... Enfin j'ignore quels projets
Du Conſeil aſſemblé vont être les objets.
Mais le Roi devenu plus ſombre, & plus farouche
Recele dans ſon cœur un chagrin qui le touche.
J'ignore quel rapport vient de le prévenir.
Trop ardent à juger & plus prompt à punir,
On ſçait à quels tranſports ſouvent il s'abandonne.
Profitez de l'avis que Salome vous donne.
On ouvre. C'eſt Thares que j'avois demandé.

SOESME.

Déja ſur ſon parti Soëſme a decidé.
Qui connoît ſes devoirs, les ſuit ſans violence.
L'honneur, les ſentimens emportent la balance.
Et pour des cœurs bien nés, Madame, il eſt des droits
Que porte la vertu juſqu'au Trône des Rois. *Il ſort.*

SCENE III.

SALOME, THARE'S.

SALOME.

IL ſuffit, j'entrevois l'interêt qui l'entraîne,
Et c'eſt à moi...

THARE'S.

Je viens de parler à la Reine
Et mandé par ſon ordre avec empreſſement,
Phœdime m'a conduit à ſon appartement.
Devant la Reine en pleurs tout gardoit le ſilence.

SALOME.

Je viens d'en être inſtruite, & ſçai votre audience :
Je rends grace à vos ſoins par qui ſont écartés
Les ſoupçons que ſur moi Mariamne a jettés.
Il eſt bon qu'en effet la Reine puiſſe croire
Qu'Herode chez Auguſte enyvré de ſa gloire,
Ait même negligé de la faire avertir
De ſa grace, & du temps qu'il a voulu partir.

THARE'S.

Je vois comment inſtruite, au gré de ſon envie,
Salome eſt en ces lieux fidelement ſervie.

SALOME.

De ce même entretien j'attends bien-tôt le fruit,
Et le Ciel chez la Reine exprès vous a conduit.

THARE'S.

Enfin j'ai crû devoir lui faire un rapport juſte
Des titres, des honneurs accordés chez Auguſte,
Du bruit même qu'y fait ſa beauté, ſa vertu;
Mais dans ſes déplaiſirs ſon cœur trop combattu
M'a laiſſé voir des yeux toûjours moüillés de larmes;
Et même ſa douleur, en relevoit les charmes.
Vous connoiſſez du Roi les amoureux tranſports,
Peut-être un regard ſeul va tromper nos efforts,
Peut-être nos projets par un retour funeſte....

SALOME.

Servez-les ſeulement, je me charge du reſte.
Quelque ardeur que pour elle Herode ait dans le ſein,
C'eſt même ſa beauté qui ſert notre deſſein.
Je l'ai vû quelquefois pénétré de ſes charmes
Me venir confier ſes ſecrettes allarmes,
Et dans le triſte cours de ſes tranſports jaloux
A ſes attraits, Tharés, meſurer ſon courroux.
L'Amour ſeul eſt l'auteur du tourment qui l'accable;
Mais vous d'un grand effort vous ſentez-vous capable?

THARE'S.

Et quel courage ici ne ſeroit excité
Par l'hymen glorieux dont vous m'avez flatté?
Quand pour prix de mes ſoins votre main m'eſt offerte,
Madame, en periſſant je bénirai ma perte;
Et dans le noble eſpoir dont je ſuis prévenu....

SALOME.

Au Trône de plus loin Herode eſt parvenu.
C'eſt vous en dire aſſez, le reſte il le faut taire.
De mon deſſein bientôt vous ſçaurez le myſtere.
Dans ce même palais déja ſont ordonnez,
De ſublimes honneurs à Ceſar décernez....

SCENE IV.

SALOME, ELISE.

SALOME.

HE bien Eliſe?

ELISE.

Herode eſt entré chez la Reine,
Il étoit attendu. Je n'ai percé qu'à peine
Ces flots de Courtiſans à ſes pas attachez,
De joye & d'allegreſſe ils paroiſſent touchez.
De Soëſme, dit-on, cette paix eſt l'ouvrage,
Lui ſeul a de la Reine attendri le courage.
D'autres, jugeant de tout avec précaution,
N'imputent qu'à Ceſar cette réunion;
Diſent que ſa pitié s'intereſſant pour elle
D'une Reine opprimée embraſſe la querelle,
Et que ce ſentiment qui n'a rien de ſuſpect
Sur le ſang de Juda tient Herode en reſpect.

SALOME.

J'ai peine à croire entre eux autant d'intelligence.

ELISE.

Contre elle ſuſpendez du moins votre vengeance.

SALOME.

Sa fierté juſques là n'a pû ſe démentir,
Et ſa haine s'accroit loin de ſe rallentir.
Le dépit & l'effroi contre lui tout s'aſſemble;
Mais pour en bien juger il faut les voir enſemble,
Mariamne ſçait mal compoſer ſon maintien:
Son cœur à découvert dans tout ſon entretien,
Et toûjours dépendant d'une vertu farouche
Ne ſuit que ſon chagrin ou l'orgueil qui la touche.

THARE'S.

Son Fils vient, avec lui je vous laiſſe en ces lieux,
Ma préſence ſans doute y bleſſeroit ſes yeux.

SALOME.

J'attends ici le Roi, s'il faut que par ſa flâme
Mes projets traverſez.....

SCENE V.

ALEXANDRE, SALOME.

ALEXANDRE.

JE vous cherchois, Madame.
Tout va changer de face, & calmant ſon courroux,
Le Ciel ſemble répondre à nos vœux les plus doux.
Herode eſt affligé des chagrins de ma mere,
Il brûle d'appaiſer une injuſte colere.
La Reine, ſi j'en crois ſes tendres mouvemens,
Eſt prête à m'immoler tous ſes reſſentimens,
Et me montrant un cœur ſenſible à mes alarmes
M'a tenu dans ſes bras tout baigné de ſes larmes.

SALOME.

D'un pareil changement mon cœur n'eſt point ſurpris.
Les vertus de la Reine ont retrouvé leur prix.
Le Roi, quoiqu'il ſoupçonne, eſt ſûr de ſa tendreſſe.
Et vous qui me venez marquer votre allegreſſe,
En vous montrant par là digne d'elle & de lui
De leur réunion vous devenez l'appui.

ALEXANDRE.

Madame, ce diſcours qui me flatte & me touche
A tous vos ennemis devroit fermer la bouche;
Vous ſeule dans ces lieux, ſi j'en crois leur rapport,

Aigriſſez les eſprits & troublez leur accord.
J'en vois de triſtes fruits; le motif, je l'ignore,
Je puis l'apprendre. Enfin le Ciel permet encore
Que deux cœurs déſunis puiſſent ſe rapprocher.
Si d'un Frere & d'un Roi le repos vous eſt cher,
Soûtenez cette paix par vos conſeils, Madame:
Mais ſi quelque chagrin trouble encor ſa grande ame;
Si la diſcorde encor ſouffle ici ſon poiſon,
Je ne dois qu'à vous ſeule en demander raiſon.

SALOME.

Prince, j'ignore encor d'où ce tranſport peut naître,
Et Salome à ces traits doit peu ſe reconnoître;
Mais vous-même apprenez à mieux juger du Roi,
Ce ne ſeroit qu'à lui de répondre pour moi.
Je vois dans cette plainte à moi ſeule adreſſée,
Plus que la mienne encor ſa gloire intereſſée.
Croit-on qu'à ſes conſeils j'oſe m'aſſocier?
Mais je l'offenſerois à me juſtifier.

ALEXANDRE.

Je vous entends, Madame, & vois par quelle adreſſe
Vous pourriez loin de moi détourner ſa tendreſſe,
Et malgré ſes bontés exciter ſes ſoupçons.
De votre inimitié j'ignore les raiſons.
Et puiſqu'il faut enfin s'en expliquer, Madame,
Son invincible preuve eſt au fond de mon ame.
Le Ciel ſur nos deſtins nous éclaire à regret;
Mais ſa main dans nos cœurs verſe un inſtinct ſecret,
Qui par les mouvemens que ſa révolte inſpire
Deſigne l'ennemi qui contre nous conſpire.
Mon cœur ne fut jamais tranquille à votre aſpect.
Juſques à vos bienfaits tout me devient ſuſpect.
D'un pareil aſcendant corrigez le caprice.
Reſpectez Mariamne, & faites-vous juſtice;
Mais qu'elle n'en ſoit pas convaincuë à demi;
Ou ne voyez en moi qu'un mortel ennemi.

SCENE VI.

SALOME *seule.*

QUel fruit eſperes-tu d'une telle menace !
Du ſang Aſmonéen je trouve en toi l'audace,
Crains-en tous les malheurs. Mais voyons cependant
Sur quoi ſe peut fonder cet éclat imprudent ;
Quel fruit cette entre-vûë enfin a pû produire.
Le Roi vient. Quel tranſport ſemble ici le conduire?

SCENE VII.

HERODE, SALOME.

HERODE *entre d'un air ſombre & agité, & regarde du côté de l'appartement de la Reine.*

OUi, je dois tout permettre à mon juſte courroux
Pour la derniere fois, cruelle, à tes genoux
Sans doute tu m'as vû. Juſqu'où ſon inſolence
A pouſſé ſes mépris, même ſa violence !

SALOME.

Dans quel état, Seigneur, eſt-ce que je vous vois?
Je ne reconnois plus vos traits, ni votre voix.

HERODE.

Et ſur quel fondement ſon injuſte querelle ?
J'arrive dans ſes lieux, qu'ai-je entrepris contre elle!
S'il faut même qu'elle ait ignoré mon retour,
La fortune a trahi les ſoins de mon amour.

SALOME.

Hé quoi de ſon eſpoir la Cour préoccupée,
Sur Mariamne ainſi ſe trouveroit trompée !
Et du Peuple en tous lieux reçus avidement
Les bruits de votre accord ſeroient ſans fondement ?
La Reine de vos feux vous gardoit ce ſalaire ?
Mais, Seigneur, quel motif excite ſa colere ?
De quels nouveaux chagrins ſes eſprits irrités...

HERODE.

Son déſeſpoir s'aigrit par mes proſperités.
Ma gloire l'inquiete, & même l'importune ;
Elle me ſouhaitoit toute une autre fortune.
Et qui pouvoit prévoir l'accueil que j'en reçoi ?
Elle ne connoît plus ſon Epoux & ſon Roi.
Vous ſçavez que tantôt plein d'ardeur & de zéle,
Je n'ai quitté ces lieux que pour paſſer chez elle.
J'eſperois que le tems calmeroit ſes eſprits ;
Qu'elle s'attendriroit aux larmes de ſon fils ;
J'ai cru que par Soëſme à me voir préparée,
Elle rappelleroit ſa raiſon égarée,
Qu'elle-même peut-être auroit honte de voir,
Qu'elle avoit ſans reſpect oublié ſon devoir :
J'entre chez elle au moins dans cette confiance.
Mon cœur, je l'avoüerai, s'eſt troublé par avance.
J'en prends un noir augure, & dès que je la vois
Sa froideur m'interdit, & me coupe la voix,
Et lorſque dans mon cœur l'amour encor l'excuſe
Juſques à mes regards l'ingrate ſe refuſe.
Je veux m'en plaindre. A ! Dieu dans quel emportement
Son injuſte courroux s'exhale en ce moment !
Au Ciel avec ſes cris elle adreſſe ſes larmes.
Ses femmes à l'envi combattent ſes allarmes ;
Et moi j'employe en vain pour calmer ſes douleurs,
Les plaintes, les reſpects, les prieres, les pleurs.
Vous le dirai-je encor ? Cette Epouſe cruelle

Jamais à mes regards ne ſe montra ſi belle:
Mes ſermens ont envain conjuré ſa rigueur,
Ses yeux étincellans à travers ſa langueur,
Et ſa colere enfin d'égaremens ſuivie,
M'ont fait pâlir pour elle, & craindre pour ſa vie.
Peu s'en faut qu'à ſes yeux terminant mes douleurs,
Mon bras n'ait fait couler mon ſang avec ſes pleurs.

SALOME.

Ciel! que me dites-vous?

HERODE.

Ce n'eſt pas tout, Madame,
La pitié juſques-là s'emparoit de mon ame;
Je n'imputois qu'à moi ce tranſport furieux:
Mais bien-tôt un torrent de mots injurieux
A mis dans ſes diſcours le comble à la licence.
Elle m'a reproché mon pays, ma naiſſance.
Je ſuis, ſi je l'en crois, un traître, un aſſaſſin,
Et même un parricide, & que vous dire enfin?
A de funebres cris ſes ménaces mêlées
Appellant au ſecours des Ombres déſolées,
Il n'eſt, dit-elle, hymen, vertu, loi, ni devoir
Qui puiſſe à l'avenir la forcer de me voir.
Irrité, furieux, je me ſuis craint moi-même,
Et ſuis ſorti, ma ſœur, dans ce déſordre extrême.

SALOME.

Voilà, Seigneur, l'effet d'un amour genereux
Que l'excès de vos ſoins a rendu malheureux.
La Reine à vos bontés eſt trop accoûtumée,
Et vous hait d'autant plus qu'elle ſe croit aimée.
Ah! puiſſe-t-elle au moins dans ſes emportemens
Arrêter ſa vengeance à ſes fiers traitemens!
Le dirai-je, Seigneur? ou je ſuis mal inſtruite,
Ou dans ſa haine encor maintenuë & conduite
De conſeils dangereux on l'oſe empoiſonner.

HERODE.

Et quel des miens, Madame, oſe-t-on ſoupçonner,

SALOME.

Je ſçai juſqu'où je vais vous étonner vous-même,
Et ne puis ſans regret vous nommer.....

HERODE.

Qui?

SALOME.

Soëſme.

HERODE.

Lui!

SALOME.

Mon zéle pour vous ne peut rien vous farder.

HERODE.

Gardez-vous de chercher à me perſuader.
Ciel! où me conduiroit cette affreuſe penſée,
Ce ſoupçon ſi contraire à ſa gloire paſſée?
Sans doute elle l'a pû fatiguer de ſes pleurs,
Et l'ingrate plongée en d'injuſtes douleurs,
Va publiant par tout les malheurs de ſa race.
De ſa haine en tous lieux je retrouve la trace.
Je punirois bien-tôt ce courroux indiſcret,
Si moi-même arrêté par un motif ſecret.....

SALOME.

Ah! pour vous retenir quelle cauſe aſſez juſte
Pourroit, Seigneur.....

HERODE.

Je crains.

SOESME.

Que craignez-vous?

HERODE.

Auguſte,
D'une foule de maux à peine reſpirant,
Et quand de ma clemence il s'eſt rendu garant,
Irois-je dégoûtant du ſang de la cruelle
Mandier à ſes pieds une grace nouvelle,
Montrer toûjours Herode à ſes regards ſurpris,
D'un hommage forcé redemandant le prix?

SALOME.

Daignez donc écouter des conſeils ſalutaires.
Du nouveau ſacrifice achevez les myſteres.
Aſſociez la Reine à vos auguſtes ſoins,
Et forcez ſes regards d'en être les témoins.
Trop ſûr que de ſa part une injuſte querelle
En offençant Ceſar, ſçaura l'armer contre elle.
De l'honneur d'Iſraël, alors ſon cœur jaloux
Va par delà vos vœux ſervir votre courroux.

HERODE.

J'approuve vos conſeils, ma ſœur, je dois les ſuivre;
Il faut que de ſes cris enfin je me délivre.
La cruelle, à ce point où je la vois venir,
Si je ne la préviens ſçaura me prévenir.
J'ignore ſes deſſeins; mais plus je l'étudie,
Plus ſon courroux paroît cacher ſa perfidie.
De trop d'aveuglement mon amour eſt confus.
Contre Auguſte en effet engageons ce refus,
Et que lui-même au lieu de prendre ſa défenſe,
Me demande raiſon d'un orgueil qui l'offenſe.
Diſpoſez tout vous-même, allez, ma Sœur, allez.

SCENE VIII.

HERODE, ALCIME.

ALCIME.

PAr votre ordre, Seigneur, les Prêtres appellés
Refuſent hautement leurs ſacrés miniſteres;
Traitent tous nos apprêts d'offrandes adulteres;
Honteux de voir malgré ſes exploits immortels

Les Aigles de Ceſar ombrager nos Autels.
Tout révere à genoux votre auguſte puiſſance.
Mais des Miniſtres Saints craignez la violence,
Un orgueil dangereux ſaiſit les plus abjects.

HERODE.

Mon aſpect va lui ſeul aſſûrer mes projets.
Quoiqu'un zéle indiſcret oſe encor entreprendre,
Rendons tous les honneurs que j'ai promis de rendre.
Suis moi. Viens, & ſçachons de quel œil aujourd'hu
Iſraël va me voir entre Ceſar & lui.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

SALOME, THARE'S.

THARE'S.

VOtre prudence eſt grande, & dans cette entrepriſe
Oüi, Madame, je vois que tout vous favoriſe.
L'honneur de préſider à ces libations
Semble fonder encor mes accuſations;
Puiſqu'en un tel deſſein, la Reine en apparence
N'eût pû charger que moi de cette préference.
Mais ſur le point d'agir, malgré moi retenu,
Je ſens un mouvement qui m'étoit inconnu.
Le crime m'épouvante en ſe montrant ſi proche.

SALOME.

Donnez moins de croiance à ce ſecret reproche,
Tharès, un vain remords lui-même ſe détruit;
La vertu n'eſt ſouvent qu'un nom qui nous ſéduit.
Lui ſacrifiez-vous l'eſpoir qui vous anime?
L'éclat des grands projets en dérobe le crime.
Songez-vous quels ſermens engagent votre foi?
Quels puiſſans intérêts vous attachent à moi?
Que même en reculant votre chûte eſt certaine?

THARE'S.

C'eſt en trompant le Roi qu'il faut perdre la Reine.

Du

Du feu de ſon amour ſes yeux toûjours remplis
De mon cœur déguiſé vont percer les replis.
Quelle ame à ſes regards ne ſeroit point ouverte ?
Son redoutable aſpect peut achever ma perte.
Mais à vous obéir me voilà réſolu.
De vos ordres ſur moi l'Empire eſt abſolu,
Et ſûr de votre main je ſers votre vengeance;
Mais aidez-moi du moins, & que votre préſence...

SALOME.

Oüi, je vous ſoûtiendrai dans un pareil effort;
Et préſente en effet pendant votre rapport,
Du projet juſqu'au bout conduiſant le myſtere,
Je ſçaurai prudemment & parler, & me taire.
Allez voir Mariamne, & ſurprenez ſa foi,
Qu'elle ſe rende ici. Tel eſt l'ordre du Roi.
Ce n'eſt point nous flatter d'une eſperance vaine.
Herode par mes ſoins inſtruit, qu'avec la Reine
Vous avez eu tantôt un ſecret entretien,
De tout notre projet ne doit ſoupçonner rien.

SCENE II.

SALOME.

MAis moi-même à mon tour quel mouvement me preſſe ?
D'où vient.. Ah ! ſans vouloir l'imputer à foibleſſe
Un grand cœur que conduit le crime ou la vertu
Au point d'exécuter eſt toûjours combattu.

SCENE III.

Le Théatre s'ouvre, & sur la porte du Temple qui n'est séparée du Palais d'Herode que par un vestibule, on voit avec plusieurs drapeaux & trophées les Aigles Romaines, & dans l'enfoncement un Autel paré pour un sacrifice.

HERODE, SALOME, *Suite du Roi ou Assistans au Sacrifice.*

HERODE *à Salome.*

Ainsi donc tout est prêt pour ce grand sacrifice.
Du Pontife sacré je prens sur moi l'office;
Son refus m'offençoit; mais ses augustes droits
Ne peuvent être mieux que dans les mains des Rois.
A l'honneur de Cesar rendons un juste hommage,
Et si du Dieu vivant les Heros sont l'image,
De la Divinité rapprocher leurs vertus,
Ce n'est que reverer les dons qu'ils en ont eus.
Le Ciel... Mais quoi! tout prêt à ceindre la Tiare
Je ne sçais quel esprit de mon ame s'empare.
Que cet effroi secret & ce saisissement
Comme un augure heureux consacre ce moment,
Rende plus vive encor la splendeur immortelle.

SALOME.

Qu'attendons-nous, Seigneur?

HERODE.

Mariamne vient-elle?
Sur son retardement ne puis-je être éclairci?

SALOME.

Tharès seul vous en peut informer. Le voici,

SCENE IV.

HERODE, SALOME, THARE'S, *Assistans.*

HERODE.

HE' bien!

THARE'S.

A vos genoux j'apporte ici ma tête,
Puniſſez-moi, Seigneur, que rien ne vous arrête.

HERODE.

Que vois-je? O Ciel! quoi donc?

SALOME.

Parlez; de quels remords?

THARE'S.

Ne craignez point de moi de criminels efforts.
Mais d'attenter ſur vous dès qu'on me croit capable
Ce ſoupçon ſeul ſuffit, je ſuis aſſez coupable.

HERODE.

Ceſſe de te répandre en des diſcours ſi vains.

THARE'S.

Vous ſçavez quelle Fête & quels honneurs divins,
On alloit célébrer pour un tribut trop juſte;
Que dans le cours pompeux d'un ſacrifice auguſte
Iſraël par votre ordre aux pieds de ſes Autels
Devoit rendre à Ceſar des reſpects immortels.
Par une trahiſon de plus loin préparée
On vouloit que chargé de la Coupe ſacrée,
Et par-là déguiſant un horrible attentat,
Ce fût ma propre main qui vous la préſentât
De ſucs empoiſonnés par moi-même remplie.
Vaſe céleſte & pur, mais tout enſemble impie;
Dont vos levres à peine auroient touché le bord

Qu'un trait ſeul vous jettoit dans les bras de la mort.

HERODE.

O crime auquel le Ciel vengeur des parricides
Sembloit prêter ſon voile & des ſecours perfides!
A qui dois-je imputer ce funeſte deſſein?

THARE'S.

Son projet devoit bien expirer dans ſon ſein.

SALOME.

Celle qui l'a tramé ſe découvre ſans peine.

HERODE.

Devrois-je à tant d'horreurs reconnoître la Reine?
Eſt-ce donc Mariamne & mon cœur combattu;
Pourra-t-il accorder ſon crime & ſa vertu?

SALOME.

Hé! quel ſeroit, Seigneur, le fruit de l'impoſture?

HERODE.

Je vous en crois, Madame, & vous faiſois injure.
Voilà d'où l'Imprudente en ſon reſſentiment
Me menaçoit tantôt d'un ſoudain châtiment,
Et toi-même introduit par ſon ordre chez elle,
Tout me prouve, Tharès, & ſon crime, & ton zéle.
A quel affreux complot elle a pû recourir!
La perfide mourra, qui peut la ſecourir?
Allons, tout m'autoriſe, il faut qu'un grand exemple
D'un pareil attentat venge l'honneur du Temple.
à Tharés qui ſort.
Toi redouble ma garde, attendant ſon arrêt.
Le crime eſt averé, le Conſeil eſt tout prêt:
J'y devois de l'Etat régler les deſtinées,
A cent revers toûjours elles ſont enchaînées,
Qu'il ſerve à la juger; mais ne balançons pas,
Dût retomber ſur moi ſon ſang & ſon trépas.

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ALEXANDRE, SALOMÈ, THARE'S.

MARIAMNE.

QUe vois-je ? où ſuis-je ? ô Ciel ! quelles mains ſacrileges
De l'Autel du vrai Dieu ſouillent le privileges ?
L'abomination regne aux lieux les plus ſaints.

SALOME.

Qu'y venez-vous chercher ? & quels ſont vos deſſeins ?

HERODE.

J'ai tout appris, cruelle, & le Ciel que j'atteſte. . .

MARIAMNE.

De quoi me parles-tu ?

HERODE.

De ton projet funeſte.
J'ai vû dans ſon rapport Tharès même en pâlir.
La coupe qu'à l'Autel ſa main devoit remplir
D'un poiſon que la tienne. . . .

MARIAMNE.

O fureur qui m'opprime !

SALOME.

Votre fils regnera ſans le ſecours du crime.
Au Trône paternel un plus noble chemin. . .

HERODE.

Eh quoi ! d'un Fils encor la ſacrilege main. . .

ALEXANDRE.

A la Reine, Seigneur, épargnez cet outrage.

MARIAMNE.

Ton Fils eſt innocent.

HERODE.

Il ſecondoit ta rage.

MARIAMNE.

Il hait les attentats, quoique ſorti de toi.
Ces flancs qui l'ont porté ſont garants de ſa foi,
Ainſi que tant de Rois auteurs de ſa naiſſance.

HERODE.

Perfide, eſt-ce donc là prouver ton innocence?

MARIAMNE.

De quoi que ta fureur oſe ſe défier,
Il ne me convient point de me juſtifier,
Sur tout lorſqu'en eſclave en ces lieux amenée,
Ce n'eſt que de toi ſeul que je ſuis ſoupçonnée.
Un perfide rapport n'a point dû t'entraîner,
Et bien moins qu'à Tharès je dois te pardonner.
Eſclaves des Tyrans, quoi que vous puiſſiez faire,
N'attendez point de nous ni plainte, ni colere.
Quand vous ſuivez des Rois les ordres rigoureux,
Vous vous chargez du crime, & la honte eſt pour eux.
à Herode.
Si pourtant ſans deſcendre à de bas artifices
Tu n'es que le joüet de tes propres caprices,
Si la ſurpriſe a part à ton inimitié,
Roi cruel, je te dois encor quelque pitié.

HERODE.

De quels traits à mes yeux l'orgueilleuſe m'accable!
Eſt-elle donc mon Juge, & ſuis-je le coupable?
Quel deſtin eſt le mien? Eh qui n'a pas appris
Le ſuccès d'un voyage à bon droit entrepris?
Ces inſignes faveurs du maître de la terre
M'inſpiroient le deſſein d'une nouvelle guerre,
Et c'étoit le ſujet ſur quoi ſans différer
Votre Roi maintenant alloit déliberer.
Mais loin de ſubjuguer & l'Arabe, & le Parthe;

De ce noble projet aujourd'hui tout m'écarte.
Contre moi la discorde allumant son tison
Au sein de ma famille arme jusqu'au poison.

MARIAMNE.

Dis plûtôt que ta main protege l'imposture.

ALEXANDRE.

Oüi, c'est trop outrager l'amour & la nature.
Reconnoissez, Seigneur, vos plus grands ennemis
Au soin de vous armer contre une épouse, un fils.

HERODE.

Si tu veux me prouver que tu n'es point coupable,
Et que de tant d'horreurs mon fils n'est point capable,
Contrains-donc la nature, & laisse agir la loi.
Voilà ta Mere enfin, viens l'entendre avec moi.
Deffens-la si tu peux, l'effort est légitime.
Mais la trouvant coupable, ose punir le crime.

ALEXANDRE.

Moi! que j'entre au Conseil pour la premiere fois
Pour l'y voir exposée au caprice des loix?
Pour voir ainsi soüiller d'une tache éternelle
La Majesté des Rois qui revivent en elle?
Quels droits, quels interêts prétend-on discuter?
Quel arrêt rendre ici, sur qui l'exécuter?
De la Reine aujourd'hui quel seroit le refuge?
C'est vous qui l'accusez, & je serois son Juge?
De quels soupçons croit-on que je sois combattu?
Le sang qui coule en moi répond de sa vertu,
Le Ciel n'est pas plus pur. Quoi que souffle la rage,
La verité bientôt percera le nuage,
Et dans tous les esprits portant un trait vainqueur....

HERODE.

Hé bien si cet espoir luit encor dans ton cœur,
Viens. Suis-moi, que crains-tu du Conseil qui s'assemble?

ALEXANDRE.

J'irai pour la défendre, & le venger enſemble;
Pour punir l'impoſture, & ſans crainte à vos yeux
J'irai faire parler le ſang de ſes ayeux.
La foi dans tous les cœurs ne peut être atiedie,
Ou ſi je n'y trouvois que crainte, & perfidie,
Malheur alors à qui m'oſera conteſter
Des droits que vous devez vous-même reſpecter.
Je vois tous les reſſorts d'une odieuſe intrigue,
La vengeance, l'orgueil, l'interêt, tout ſe ligue,
Et ce projet tramé par de perfides mains
A d'autres attentats ouvre encor des chemins.
Mais je n'écoute plus qu'un tranſport légitime.
Vos Juges deviendront eux-mêmes la victime,
A Mariamne.
Madame, leur Conſeil n'eſt qu'un complot affreux;
S'ils condamnent leur Reine, ils prononcent contr'eux.

HERODE.

Traitre! je reconnois ton crime à ton audace.

MARIAMNE.

Vous vous perdez, mon Fils! ô comble de diſgrace!

HERODE.

Tu n'en es pas encor, perfide, où tu prétends,
Et bientôt contre toi mon ordre.....

ALEXANDRE.

Il ſort.
Je l'attens.

HERODE.

Temeraire!

SALOME.

Seigneur cet éclat vous regarde.
Vous l'entendez.

HERODE *à Soëſme.*

Je mets la Reine ſous ta garde,
Quelque

Quelque ſoupçon qu'on m'ait donné contre ta foi,
Soëſme, j'oſe encor m'en repoſer ſur toi.

SCENE VI.

MARIAMNE, SOESME.

MARIAMNE.

AInſi ce nouvel ordre eſt remis à Soëſme?

SOESME.

Et je l'accepte auſſi pour vous rendre à vous-même.
Seul je vous ai perduë, & mon zéle indiſcret
N'a pû vous dérober un dangereux ſecret.
Source de tous vos maux, j'arme votre colere.
Il falloit vous ſervir, mais je devois me taire.
Vous voyez quels périls vont vous environner.
Herode prévenu pourroit me ſoupçonner;
Profitons des momens qu'à ma garde il vous laiſſe,
Pour dérober vos jours au malheur qui vous preſſe.
J'oſe encor concevoir cet eſpoir glorieux.
Mais ſans perdre un inſtant il faut quitter ces lieux;
Finir en vous ſauvant le cours de tant d'allarmes,
Et ſous un Ciel plus doux conſiér tant de charmes.
Le Parthe du Tyran eſt l'ennemi couvert,
Il vous offre un azile à vos ayeux ouvert.
Je puis de ce Palais ménager la ſortie.
De ce premier peril une fois garantie,
A votre ſûreté par tout je puis pourvoir.

MARIAMNE.

Obéiſſez au Roi; c'eſt là votre devoir,
Soëſme, & ne chargeant que moi de ma deffenſe,

Abandonnez un soin dont ma vertu s'offense.
De ses maux Mariamne envisageant le cours
De sa seule innocence attend tous ses secours.
Mais tournez vos efforts du côté d'Alexandre,
Et s'il se peut du moins....

SCENE VII.

MARIAMNE, SOESME, PHOEDIME.

MARIAMNE.

AH! que viens-tu m'apprendre!
Parle, que fait mon Fils? je ne crains que pour lui.

PHOEDIME.

Tout un Peuple en fureur le prend sous son appui,
Reste de tant de Rois qu'en lui chacun contemple.

MARIAMNE.

Hé que prétendent-ils?

PHOEDIME.

Ils le menent au Temple;
Et sans doute, Madame, aux pieds de l'Eternel
Vont se lier entr'eux d'un serment solemnel
Pour sauver de l'orage une tête si chere,
Venger l'honneur du Temple, & les pleurs d'une Mere;
Et ces grands intérêts entre leurs mains remis
Vont rejetter l'effroi parmi vos ennemis.

SCENE VIII.

MARIAMNE, SALOME, SOESME, PHOEDIME, ALCIME.

ALCIME.

J'Exécute à regret ce que l'on me commande;
Le Roi veut vous entendre & le Conſeil vous mande.

MARIAMNE.

Hé bien j'y vais montrer la fille de vos Rois,
L'héritiere du Sceptre. Inſtruite de mes droits
Dans quelque extrémité que le ſort m'ait reduite,
Je ſçais que je ne dois compte de ma conduite
Qu'au grand Dieu d'Iſraël, qui prêt à me venger
Seul du haut de ſon Trône a droit de me juger.
Je tiens de lui le mien, non de la tyrannie.
Mais parmi des ſoupçons indignes de ma vie,
Je dois à ma famille, à tout l'Etat, à moi,
Le ſoin d'en garantir & ma gloire, & ma foi.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ALCIME.

MARIAMNE.

A Quelle épreuve encor prétend-t-on me réduire ?

ALCIME.

Madame, c'eſt ici que je dois vous conduire,
J'en ai reçu moi-même un ordre exprès du Roi.
J'obéis. Tout le reſte eſt un ſecret pour moi.

MARIAMNE.

A prolonger mes maux, quelle haine obſtinée
Suſpend encor la mort où l'on m'a condamnée ?
Pardonne-moi, Grand Dieu ! ſeul Juge ſouverain ;
Si j'ai vû mon Arrêt avec une œil ſerain ;
Si je porte au tombeau l'orgueil de ma naiſſance ;
Tu ſçais que j'y deſcends avec mon innocence ;
Que mes jours ont coulé dans les pleurs, les regrets.
Je ne veux point percer tes auguſtes ſecrets ;
Mais le ſang de Juda que l'injuſtice opprime
Va deſcendre du Trône, & faire place au crime.

SCENE II.

MARIAMNE, ALEXANDRE, ALCIME.

ALEXANDRE.

EN vain de votre mort on dreſſe les apprêts.
Pour défendre vos jours nos amis ſont tout prêts ;
Venez ; eſperez tout de leur vaillante eſcorte.
Le Peuple du Palais vient d'aſſieger la porte,
Et de vos ennemis juſqu'ici triomphans
Je ſçaurai réprimer....

MARIAMNE.

Non, je vous le défens.
Profitez ſeulement, mon Fils, de ma diſgrace,
Songez à prévenir le coup qui vous menace.
Il en eſt déja tems, le Roi trop inhumain
S'eſt aux plus grands excès applani le chemin.
Vous avez en ces lieux une fiere ennemie.
Tous mes malheurs, mon Fils, les crimes de ſa vie
Lui font de votre perte une néceſſité,
Et par elle à ſon gré l'orage eſt excité.
Que dis-je ? ici mon ame à ſoi-même renduë,
Portè dans l'avenir plus ſûrement ſa vûë.
Tous nos derniers momens ſont des momens ſacrés.
Je vois auprès des miens meurtris & maſſacrés,
Et ma place, & la vôtre, oſez la reconnoître.
S'il faut que le malheur du ſang qui vous fit naître
Vous coûte les horreurs qu'il entraîne après ſoi,
Vivez digne de lui, mais mourrez comme moi.

Quand tu tranches mes jours tous mes maux ſont finis.
Je recueille le fruit de tes lâches adreſſes,
Et ta haine me ſert bien mieux que tes tendreſſes.
La mort va ſéparer ce que le Ciel unit.
Lui-même il me fait grace, & c'eſt toi qu'il punit.
C'eſt dans tes derniers coups ſon bras que je revere.
Si pourtant je me plains de ton arrêt ſévere,
Si j'emporte un regret des maux que tu me fis,
Tu dois le pardonner, c'eſt l'intérêt d'un fils,
Malheureux rejetton d'une union fatale!
Tu meurs, une marâtre & ſuperbe rivale
Doit avec ma dépouille enlever tous ces droits
Que t'acquiert à toi ſeul le ſang de tant de Rois.
Toi, Ciel! pardonne-moi de ſi juſtes allarmes,
Et daigne à la nature accorder quelques larmes,
Foibles ſoulagemens d'une injuſte rigueur.

HERODE.

Quels tranſports tout à coup s'élevent dans mon cœur!
O Ciel! des pleurs ſi chers y rallument la flâme.
Embraſſez-moi, mon Fils, & laiſſez-nous.

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE.

HERODE.

Madame
Au point de me venger expire mon courroux;
Mais ai-ſſi reprenez des ſentimens plus doux.
C'eſt en votre faveur que je vous en conjure.

MARIAMNE.

Quel garant du retour que ta bouche me jure?

HERODE.

Contre toi la rigueur eſt un peſant fardeau.
Sur mes yeux la juſtice avoit mis ſon bandeau ;
L'amour l'a déchiré. J'ai vû que tant de charmes
Objet de mon eſpoir le ſeroient de mes larmes.
De ton cruel projet le juſte châtiment
Loin de me ſoulager eut aigri mon tourment.
J'aurois pleuré ta mort comme ta perfidie.
Si par l'impunité ta vengeance enhardie
Te porte une autre fois à quelque trahiſon ;
Uſe de tes rigueurs, & non pas du poiſon.
Il ſuffit avec moi que ta haine s'exprime.
Garde-toi de ſouiller ta beauté par le crime,
Et ſur mon cœur pour toi ſi long-temps combattu ;
Autant que tes attraits, fais regner ta vertu.
En des jours plus ſerains ta vie eſt aſſurée,
Tu ſçais combien toujours elle me fut ſacrée ;
Et quoique déſormais il en puiſſe arriver,
Je mourrois mille fois pour te la conſerver,
A tes moindres déſirs la mienne eſt aſſervie.

MARIAMNE.

Toi, cruel ! tu mourrois pour aſſûrer ma vie ?
Non, non je te connois, & quoique ſans retour
Ta haine eſt moins à craindre encor que ton amour.

HERODE.

Ciel ! que prétend encor ta défiance injuſte ?

MARIAMNE.

Perfide !

HERODE.

Explique-toi.

MARIAMNE.

Quand tu craignois qu'Auguſte....

HERODE.

Auguſte.... Où tend ici ce reproche indiſcret ?
Ah ! j'entens. Un ingrat a trahi mon ſecret.
Mes malheurs ſont comblés.

MARIAMNE.

Dans quelle erreur extrême...

HERODE.

Que ſans perdre de tems on immole Soëſme....
Tout eſt examiné.

MARIAMNE.

De quel courroux épris....

HERODE.

Je ſçais quel intérêt, quel eſpoir l'a ſurpris.
Il n'eût point expoſé ſes jours, ſa renommée,
La faveur de ſon Roi, s'il ne t'eût point aimée ;
S'il n'eût cru que ſenſible à ſes indignes feux,
Ta lâcheté bientôt....

MARIAMNE.

Que dis-tu, malheureux?
Ah qu'aiſément un cœur dont la gloire eſt bannie,
Du crime ſur autrui jette l'ignominie?

HERODE.

Ton infidelité redouble ton orgueil,
Mais déja l'un & l'autre ont creuſé ton cercueil.
Et je veux qu'à ton crime on égale ta peine.
Dans ſon appartement, Gardes, qu'on la ramene.

MARIAMNE.

De ton aſpect du moins la mort va m'affranchir.
Adieu. Garde-toi bien de te laiſſer fléchir.
Elle ſort.

SCENE IV.

HERODE *ſeul.*

QU'allois-je faire! ô Ciel! ſenſible à ſes allarmes
Je lui pardonnois tout, je cédois à ſes larmes,
Lorſque dans le tranſport d'un courroux indiſcret

Moi-même j'ai ſurpris ſon funeſte ſecret:
Soëſme... Quel excès d'une honte éternelle ?
Mariamne l'aimoit, l'ingrat brûloit pour elle.
Sur ſon perfide cœur le mien eſt éclairé.

SCENE VII.

HERODE, ALCIME.

ALCIME.

DEja dans les tourmens Soëſme eſt expiré ;
Mais lui-même du Ciel atteſtant la puiſſance
De la Reine à grands cris déploroit l'innocence ;
Parloit de ſes vertus avec un ſaint reſpect
Et la voix de ſon ſang vous rend Tharès ſuſpect.

HERODE.

Pretends-tu de leur crime attaquer l'évidence ?

ALCIME.

Faites agir encor cette haute prudence
Qui du cœur des mortels perçant l'obſcurité ;
Sous mille affreux replis trouva la verité,
De tant de noirs complots ſçut découvrir la trame.
Mais le tems eſt preſſant, Seigneur, & ſi votre ame....

HERODE.

O Ciel ! un juſte arrêt traine-t'il après ſoi
Ces ſecrets mouvemens qui me glacent d'effroi ?
Cher Alcime, va, cours, prends ſoin de le ſuſpendre.
Qu'on appelle Tharès, je veux encor l'entendre.
Dans mes cruels ſoupçons ne puis-je être éclairci ?
Et s'il faut qu'en effet.... Il entre, le voici.

SCENE VIII.

HERODE, THARE'S.

HERODE.

SI Mariamne meurt, c'eſt ſur ton témoignage.
Ton rapport eſt-il vrai ? Je vois ſur ton viſage
Le trouble, la pâleur compagne du remords.

THARE'S.

Seigneur, me voilà prêt à ſouffrir mille morts,
Si.....

HERODE.

Prépare-toi donc aux plus cruels ſupplices,
Et viens dans les tourmens déclarer tes complices.

THARE'S.

Contre un ſi grand courroux j'oſe me raſſurer,
Et de votre équité je dois tout eſperer.

HERODE.

Tu te flattes, je ſens qu'injuſte ou légitime
Ton ſupplice me va ſoulager.

THARE'S.

D'un tel crime
Moi l'auteur... Quels témoins dépoſent contre moi?

HERODE.

Le ſang de l'innocence élevé contre toi,
La vérité ſacrée.

THARE'S.

Oui, du Ciel équitable
Le bras vengeur....

HERODE.

Pourſuis.

THARE'S.

Votre cri redoutable...

HERODE.

Il s'égare.

THARE'S.

Salome... A qui j'avois promis...

HERODE.

Parle....

THARE'S.

A conduit le crime, & moi je l'ai commis.

HERODE.

La Reine eſt innocente ? O projet trop funeſte !
Monſtre qu'épargne à tort la colere céleſte,
Crains...

THARE'S.

Qui t'oſa trahir doit mourir ſans effroi.

Il ſe frappe.

HERODE.

Malheureux tu te rends Juſtice.

THARE'S.

Imite-moi.

HERODE.

Ah traître à la vertu quand tu fais tant d'outrage,
Eſt-ce à toi de mourir avec ce grand courage ?
Qu'on l'ôte de mes yeux, & toi, perfide ſœur
Tu ne joüiras pas de ton crime.

SCENE DERNIERE.

HERODE, ALEXANDRE, ALCIME, ACHAS.

ALEXANDRE.

AH! Seigneur;
Reprenez tout mon ſang, je vous l'offre ſans peine.
Ajoûtez mon ſupplice à celui de la Reine.

HERODE.

Où ta douleur, mon Fils, va-t-elle s'égarer?
La Reine vit encor.

ALEXANDRE.

Elle vient d'expirer.

HERODE.

Mariamne n'eſt plus?

ALEXANDRE.

Non, Seigneur, & la vie
Dans ce même Palais lui vient d'être ravie
Tandis qu'à l'échafaut qu'on venoit d'élever
Tout un peuple éperdu l'attend pour la ſauver.

HERODE.

Satisfaits, tu le dois, le courroux qui t'enflâme,
Et méconnois ton Pere aux fureurs de ſon ame.

ALEXANDRE.

Ah! je ſçais trop ſur qui doit tomber mon courroux,
Et quelque nœud ſacré qui l'uniſſe avec vous...

HERODE.

Frappe, tranche une vie à ta douleur offerte...

J'ai fait mourir ta Mere...

ALEXANDRE.

Il faut venger sa perte.

HERODE.

Venge-la sur moi seul. Au comble parvenus
Mes forfaits...

ALEXANDRE.

De sa mort les auteurs sont connus;
Vous entendez leurs noms dans les pleurs de Solyme.

HERODE.

Tu n'en dois qu'à moi seul imputer tout le crime.
Quel fatal ascendant m'en imposa la loi?
Que dis-je? c'est un crime entre le Ciel & moi,
Il en est le complice & pourtant il m'opprime
J'entends gronder la foudre, il veut une victime...
Et moi-même frappé par d'invisibles coups
Je sens... ose achever, & remplis ton courroux
C'est de toi que j'attends un si juste salaire.
Esclave de tes Rois, trop soigneux de leur plaire,
Peuple, qui m'as livré toi-même ces Etats,
Ta lâche complaisance a fait mes attentats.
Mais, que dis-je? un pouvoir de qui dépend le nôtre
Dans ses décrets cachés nous punit l'un par l'autre;
Le Sceptre de Juda remis entre mes mains
Annonce ta ruine au reste des humains,
Te présage sans fin de sanglantes disgraces,
Et l'opprobre passant à tes dernieres races,
Ce Trône mis en poudre, & le Temple détruit...

ALEXANDRE.

Vivez, & que bientôt la gloire qui vous suit...

HERODE.

Au plus grand des forfaits je ne dois point survivre;
Mariamne n'est plus, c'est à moi de la suivre.

ALEXANDRE.

Elle vous laiſſe un Fils, que percent vos douleurs:
Permettez que ſa main puiſſe eſſuyer vos pleurs.

HERODE.

Crois-tu me conſoler dans ma douleur amere,
Quand tu m'offres la voix & les traits de ta Mere?
Non, rien ne peut calmer mon trouble & mon effroi,
Elle me ſuit par tout, je l'entends, je la voi,
Mon cœur eſt déchiré de ſes clameurs funebres,
Elle fuit, & ſe perd dans l'horreur des ténebres.
Chere Ombre! arrête, attends, je te remets mon ſort.
Regarde un malheureux qui cherche ici la mort,
Qui d'un horrible jour fuit la clarté funeſte,
Je viens de te l'ôter, ſans toi je la déteſte.
Souffre, que de mon ſang râchetant mes forfaits,
J'expie auprès de toi les maux que je t'ai faits,

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

ERRATA.

Pag.	Lig.	
8	16	Pitié, *Liſez*, Piété.
22	10	Etiez, *Liſez*, êtes.
30	20	Il faut, *Liſez*, s'il faut.
61	4	Epreuve, *Liſez*, preuve.
05	2	Zoraïde à Machabée, *Liſez*, Antiochus à Machabée.
27	2	Juſques au Trône, *Liſez*, qu'au Tribunal.
57	1	A décidé, *Liſez*, eſt décidé.
67	9	Iſraël va me voir entre Ceſar & lui, *Liſez*, le Ciel va voir Herode entre Ceſar & lui.
72	2	Auquel, *Liſez*, à qui.

Dans la Tragédie d'Oſarphis.

10	1	Auteur, *Liſez*, Acteur.
	3	Sa, *Liſez*, la
	18	Eleverent, *Liſez*, élevent.
	27	Oſardiph, *Liſez*. Oſarliph.
15	24	Mander, *Liſez*, demander.
16	16	Attachement, *Liſez*, aſſujettiſſement.
18	8	Sepa, *Liſez*, Seba.
21	8	Cet, *Liſez*, leur.
33	15	Leſteros, *Liſez*, ceſteros.
35	4	Je compte, *Liſez*, j'écoute.
36	18	Fait dépendre, *Liſez*, fait dépendans.
37	6	J'eſpere, *Liſez*, je jure.
	35	Et, *Liſez*, de.
40	25	Le preſſe, *Liſez*, te preſſe.
55	36	Marque, *Liſez*, maſque.
56	15	Son, *Liſez*, en ſon.
63	22	Soutient, *Liſez*, ſoutint.
70	27	Du, *Liſez*, le.
76	5	Plus, *Liſez*, pas.
78	11	Affranchir, *Liſez*, affranchi.
79	5	Ma, *Liſez*, ta.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, quatre Tragedies de M. l'Abbé NADAL, qui avoient deja été imprimées, *Saül*, *Herode*, *Antiochus* ou les *Machabées*, & *Mariamne*, avec diverſes autres pieces fugitives du même Auteur, dans leſquelles je n'ai rien trouvé qui me paroiſſe devoir en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris le 23. Septembre 1734.

Signé, GROS DE BOZE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre cher & bien amé le Sieur Abbé NADAL, nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public pluſieurs ouvrages de ſa compoſition, & qui ont pour titre *diverſes Pieces*, *Tragedies*, *& autres*, par ledit ſieur Abbé NADAL, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires; offrant pour cet effet, de les faire

imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces preſentes de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes : conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contreſcel, & de le vendre, faire vendre, & debiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à toute ſorte de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance : Comme auſſi à tous Imprimeurs-Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus ſpecifiez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiſcation des exemplaires contre-

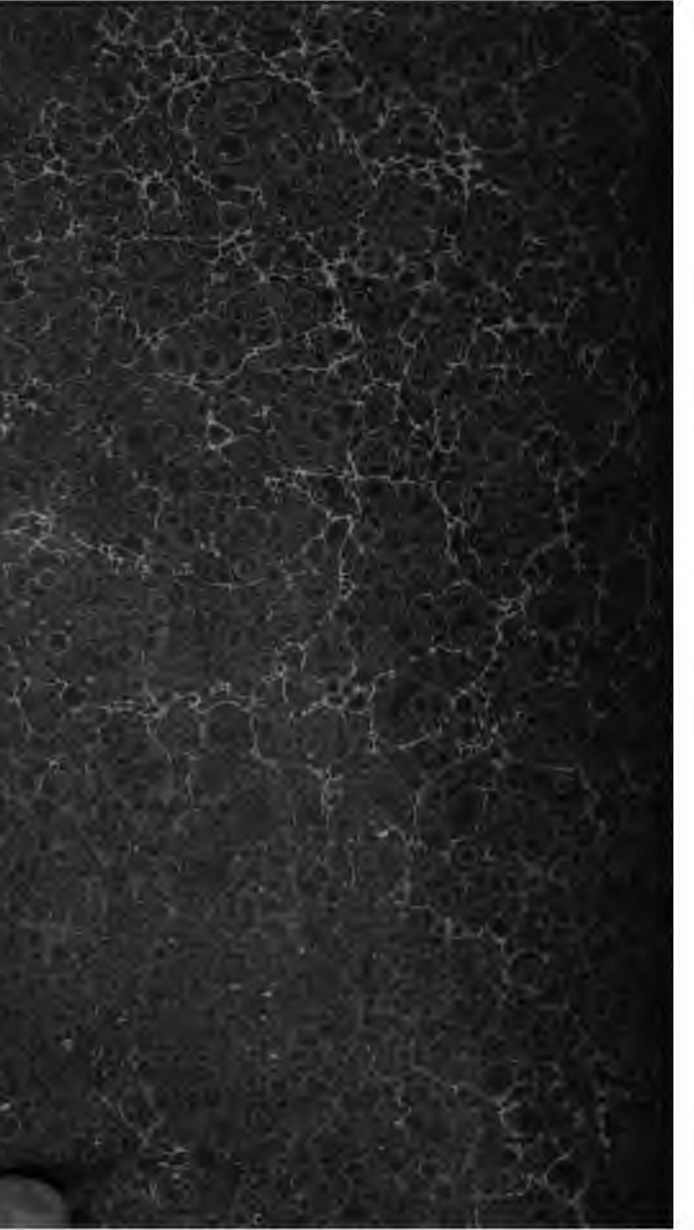
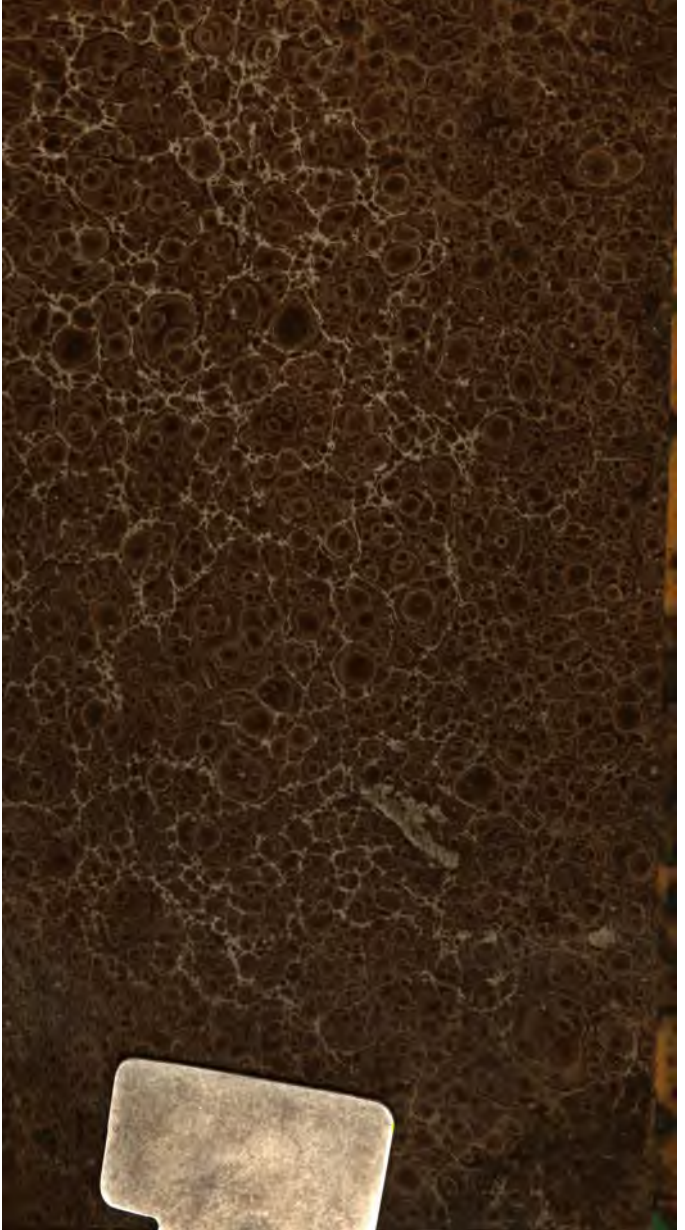
faits, de trois mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, les Manuſcrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, seront remis dans le même état où les approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Preſentes; du contenu deſquelles, Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera

imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le onziéme jour de Juin l'an de grace mil sept cens trente-quatre, & de notre Regne le dix-neuviéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N. 730. fol. 728. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenses, art. IV. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter, & faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'art. VIII. du même Réglement. A Paris le 13. Juin 1734. G. MARTIN. *Syndic.*

J'ai cedé le présent Privilege à Monsieur Briasson, suivant nos conditions de ce jour 19. Octobre 1734.

L'Abbé NADAL.

543118